L'Apprenti Philosophe

L'Opinion, la Connaissance

et

La Vérité

> Des dialogues
pour dégager
les problématiques
et les erreurs à éviter

Des citations <
Des textes d'auteurs <

NATHAN

L'Apprenti Philosophe

Collection dirigée par Oscar Brenifier

L' Opinion, la Connaissance et la Vérité

Oscar Brenifier
Docteur en Philosophie et formateur
(ateliers de philosophie et philosophie pour enfants)

Gilles Clamens
Professeur certifié de Philosophie en Terminale

Joël Coclès
Professeur certifié de Philosophie en Terminale

Isabelle Millon
Documentaliste

NATHAN

Nous remercions Emmanuel Gross pour son aide précieuse,
ainsi que Marc Amiot,
pour sa contribution à cet ouvrage.

Responsabilité éditoriale : Christine Jocz
Édition : Dominique Albertini
Correction : Jean Pencréac'h
Conception graphique : Marc et Yvette
Coordination artistique : Thierry Méléard
Fabrication : Jacque Lannoy
Photocomposition : CGI

© Nathan/VUEF 2002 - ISBN 2.09.184480-2

Avant-propos

Notre choix : la pratique philosophique

Ce guide d'initiation au philosopher s'adresse plus particulièrement aux élèves de Terminale. Son choix est d'être avant tout une pratique philosophique, c'est-à-dire un exercice de questionnement, une construction visible de la pensée. Il part du principe que philosopher est un acte on ne peut plus naturel, même si de nombreux obstacles entravent ce processus – des habitudes déjà bien ancrées, induisant une certaine complaisance, qui nous font prendre pour acquises et certaines des opinions glanées ici ou là : à la télévision, à la maison, voire dans un cours. Pensées toutes faites qu'il ne vous viendrait plus à l'idée d'interroger, ne serait-ce qu'un bref instant.

Nous proposons donc un dialogue, échange entre Victor et son amie philosophe, dialogue censé être celui de l'élève avec lui-même. C'est l'outil avec lequel, en même temps que Victor, vous pourrez vous entraîner à philosopher. Victor doit apprendre à s'interroger, pour penser par lui-même ; il doit installer en sa propre démarche le réflexe de mise à l'épreuve des idées, et à partir de ses propres idées, apprendre à formuler des questions, à profiter de ses intuitions mais aussi de ses erreurs. Ses tâtonnements et ses erreurs l'amèneront à comprendre ce qui constitue la démarche philosophique.

Des commentaires insérés dans les dialogues explicitent les problèmes typiques de l'apprentissage de la pensée philosophique et mettent en valeur diverses solutions apportées. Des citations d'auteurs soutiennent ou contredisent les propos énoncés. Un certain nombre de grandes questions sur le thème à traiter – les problématiques –, recensées en marge au fil du dialogue, vous aideront à travailler les idées. Une sélection de textes classiques, dont chacun est suivi de trois questions de compréhension, vous permettra de préciser et d'approfondir la réflexion.

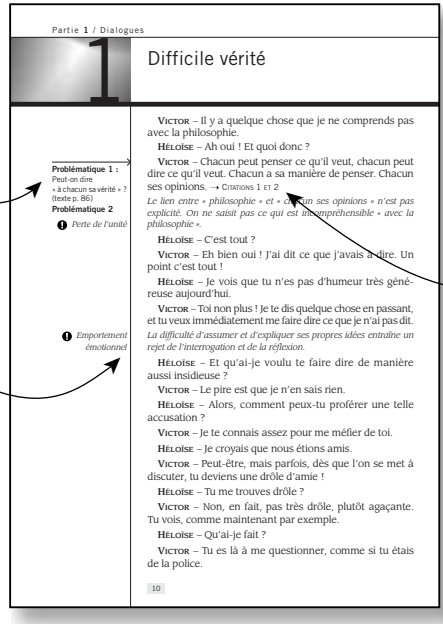
Notre objectif est bien que l'apprenti s'entraîne à élaborer une pensée philosophique, en se confrontant à lui-même et aux autres.

L'Apprenti Philosophe, mode d'emploi

L'Apprenti Philosophe comprend deux grandes parties,
Dialogues et **Textes**, qui constituent deux modes d'entrée possibles dans l'ouvrage.
Les **Listes finales** offrent une troisième possibilité.

Les dialogues

Ils vous aideront à élaborer et à reconnaître les problématiques.


Partie 1 / Dialogues

1 Difficile vérité

Problématique 1 : Peut-on dire « à chacun sa vérité » ? (texte p. 86)
Problématique 2
Perte de l'unité

Emportement émotionnel

Victor – Il y a quelque chose que je ne comprends pas avec la philosophie.

Héloïse – Ah oui ! Et quoi donc ?

Victor – Chacun peut penser ce qu'il veut, chacun peut dire ce qu'il veut. Chacun a sa manière de penser. Chacun ses opinions. → Citations 1 et 2

Le lien entre « philosophie » et « chacun ses opinions » n'est pas explicité. On ne saisit pas ce qui est incompréhensible « avec la philosophie ».

Héloïse – C'est tout ?

Victor – Eh bien oui ! J'ai dit ce que j'avais à dire. Un point c'est tout !

Héloïse – Je vois que tu n'es pas d'humeur très généreuse aujourd'hui.

Victor – Toi non plus ! Je te dis quelque chose en passant, et tu veux immédiatement me faire dire ce que je n'ai pas dit.

La difficulté d'assumer et d'expliquer ses propres idées entraîne un rejet de l'interrogation et de la réflexion.

Héloïse – Et qu'ai-je voulu te faire dire de manière aussi insidieuse ?

Victor – Le pire est que je n'en sais rien.

Héloïse – Alors, comment peux-tu proférer une telle accusation ?

Victor – Je te connais assez pour me méfier de toi.

Héloïse – Je croyais que nous étions amis.

Victor – Peut-être, mais parfois, dès que l'on se met à discuter, tu deviens une drôle d'amie !

Héloïse – Tu me trouves drôle ?

Victor – Non, en fait, pas très drôle, plutôt agaçante. Tu vois, comme maintenant par exemple.

Héloïse – Qu'ai-je fait ?

Victor – Tu es là à me questionner, comme si tu étais de la police.

10

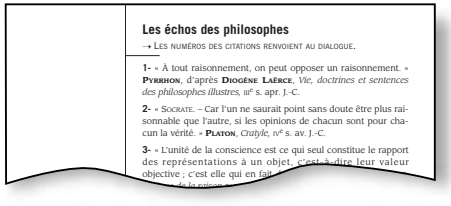
Problématique surgie à cette étape du dialogue, avec renvoi à un texte de la Partie 2.

Remarques méthodologiques
❗ Identification d'une erreur méthodologique (obstacle).
☼ Identification du traitement réussi d'un obstacle (résolution).

Renvoi à l'une des **citations** énoncées à la fin du dialogue. Elles confirment ou contredisent ce qui est exprimé.

À la fin de chaque dialogue :

Un ensemble de citations


Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

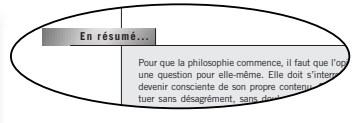
1- « À tout raisonnement, on peut opposer un raisonnement. » **Pyrrhon**, d'après **Diogène Laërce**, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, iiie s. apr. J.-C.

2- « Socrate. – Car l'un ne saurait point sans doute être plus raisonnable que l'autre, si les opinions de chacun sont pour chacun la vérité. » **Platon**, *Cratyle*, ive s. av. J.-C.

3- « L'unité de la conscience est ce qui seul constitue le rapport des représentations à un objet, c'est-à-dire leur valeur objective ; c'est elle qui en fait

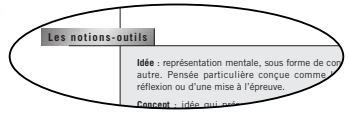
Les pensées de plusieurs auteurs feront écho aux vôtres, sous des formes plus accomplies.

L'essentiel du dialogue


En résumé...

Pour que la philosophie commence, il faut que l'on une question pour elle-même. Elle doit s'intére devenir consciente de son propre contenu tuer sans désagrément, sans de

Les définitions des notions apparues dans le dialogue

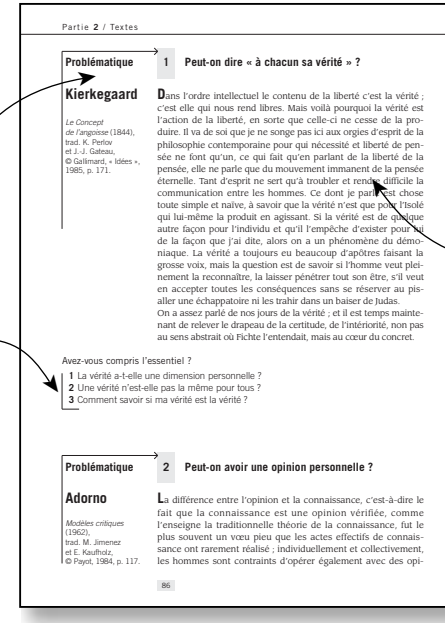

Les notions-outils

Idée : représentation mentale, sous forme de con autre. Pensée particulière conçue comme réflexion ou d'une mise à l'épreuve.

Concept : idée qui

Les textes d'auteurs

Chaque texte répond à une problématique surgie dans les dialogues.


Partie 2 / Textes

Problématique **1** **Peut-on dire « à chacun sa vérité » ?**

Kierkegaard

Le Concept de l'angoisse (1844), trad. K. Perlov et J.-J. Gateau, © Gallimard, « Idées », 1985, p. 171.

Dans l'ordre intellectuel le contenu de la liberté c'est la vérité ; c'est elle qui nous rend libres. Mais voilà pourquoi la vérité est l'action de la liberté, en sorte que celle-ci ne cesse de la produire. Il va de soi que je ne songe pas ici aux orgies d'esprit de la philosophie contemporaine pour qui nécessité et liberté de pensée ne font qu'un, ce qui fait qu'en parlant de la liberté de la pensée, elle ne parle que du mouvement immanent de la pensée éternelle. Tant d'esprit ne sert qu'à troubler et rend difficile la communication entre les hommes. Ce dont je parle est chose toute simple et naïve, à savoir que la vérité n'est que pour l'isolé qui lui-même la produit en agissant. Si la vérité est de quelque autre façon pour l'individu et qu'il l'empêche d'exister pour lui de la façon que j'ai dite, alors on a un phénomène du démoniaque. La vérité a toujours eu beaucoup d'apôtres faisant la grosse voix, mais la question est de savoir si l'homme veut pleinement la reconnaître, la laisser pénétrer tout son être, s'il veut en accepter toutes les conséquences sans se réserver au pis-aller une échappatoire ni les trahir dans un baiser de Judas.
On a assez parlé de nos jours de la vérité ; et il est temps maintenant de relever le drapeau de la certitude, de l'intériorité, non pas au sens abstrait où Fichte l'entendait, mais au cœur du concret.

Avez-vous compris l'essentiel ?
1 La vérité a-t-elle une dimension personnelle ?
2 Une vérité n'est-elle pas la même pour tous ?
3 Comment savoir si ma vérité est la vérité ?

Problématique **2** **Peut-on avoir une opinion personnelle ?**

Adorno

Modèles critiques (1962), trad. M. Jimenez et E. Kaufholz, © Payot, 1984, p. 117.

La différence entre l'opinion et la connaissance, c'est-à-dire le fait que la connaissance est une opinion vérifiée, comme l'enseigne la traditionnelle théorie de la connaissance, fut le plus souvent un vœu pieu que les actes effectifs de connaissance ont rarement réalisé ; individuellement et collectivement, les hommes sont contraints d'opérer également avec des opi-

86

Problématique concernée.

Trois questions apprennent à identifier et à préciser les concepts de l'auteur.

Les réponses figurent en fin d'ouvrage.

Texte classique proposant une réflexion en laison avec la problématique.

Les listes finales

Elles vous permettront de circuler dans l'ouvrage pour réfléchir à une problématique, préciser un concept ou acquérir un point de méthode.

Liste des problématiques

Pour chaque problématique, un renvoi aux différents dialogues où cette problématique apparaît et au texte d'auteur où elle est abordée.
Cette liste permet en outre d'avoir une vision globale des problématiques liées au thème.

Liste des remarques méthodologiques

Elle recense et définit toutes les erreurs (obstacles) du dialogue et les solutions (résolutions) suggérées, exemples à l'appui.

Index des notions-outils

Il renvoie aux dialogues où elles sont définies.

Sommaire

Avant-propos

Mode d'emploi

Partie 1 : Dialogues

Dialogue 1 : **Difficile vérité** . . . . . **10 à 15**
Les échos des philosophes : citations 15
En résumé 17
Les notions-outils 17

Dialogue 2 : **Chacun ses opinions** . . . . . **19 à 24**
Les échos des philosophes : citations 24
En résumé 25
Les notions-outils 26

Dialogue 3 : **Certitude et vérité** . . . . . **27 à 32**
Les échos des philosophes : citations 32
En résumé 34
Les notions-outils 34

Dialogue 4 : **Raison et vérité** . . . . . **36 à 41**
Les échos des philosophes : citations 41
En résumé 43
Les notions-outils 43

Dialogue 5 : **Diversité de la connaissance** . . . . . **45 à 50**
Les échos des philosophes : citations 50
En résumé 52
Les notions-outils 52

Dialogue 6 : **Les origines de la connaissance** . . . . . **54 à 61**
Les échos des philosophes : citations 61
En résumé 63
Les notions-outils 63

Dialogue 7 : **Savoir, c'est pouvoir** . . . . . **65 à 72**
Les échos des philosophes : citations 72
En résumé 73
Les notions-outils 74

Dialogue 8 : **Connaître et penser** . . . . . **76 à 82**
Les échos des philosophes : citations 82
En résumé 83
Les notions-outils 83

Sommaire

Partie 2 : Textes

Kierkegaard - problématique 1 :
Peut-on dire « à chacun sa vérité » ? 86

Adorno - problématique 2 :
Peut-on avoir une opinion personnelle ? 86

Locke - problématique 3 :
La connaissance implique-t-elle nécessairement la conscience ? 87

Lagneau - problématique 4 :
Peut-on connaître sans juger ? 89

Comte - problématique 5 :
La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ? . . . 90

Leibniz - problématique 6 :
La connaissance ne vise-t-elle que la vérité ? 91

Jankélévitch - problématique 7 :
Toute vérité est-elle bonne à dire ? 92

Kant - problématique 9 :
L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ? 93

Freud - problématique 10 :
Faut-il ressentir pour connaître ? 95

Hume - problématique 11 :
Connaître, est-ce cesser de croire ? 96

Freud - problématique 12 :
L'erreur n'est-elle due qu'à l'ignorance ? 97

Bachelard - problématique 13 :
L'opinion constitue-t-elle un obstacle à la connaissance ? 98

Descartes - problématique 14 :
Est-il nécessaire de douter pour connaître ? 99

Nietzsche - problématique 15 :
La vérité est-elle un concept nécessaire ? 100

Diderot - problématique 16 :
La vérité existe-t-elle ou faut-il l'inventer ? 101

Hobbes - problématique 17 :
La vérité est-elle prisonnière du langage ? 102

Sommaire

Goethe - problématique 18 :
La connaissance est-elle un facteur de liberté ? 103

Leibniz - problématique 19 :
La connaissance doit-elle obéir à la raison ? 105

Nietzsche - problématique 20 :
La vérité peut-elle ignorer le réel ? 105

Bernard - problématique 21 :
La science a-t-elle le monopole de la vérité ? 106

Spinoza - problématique 22 :
L'imagination joue-t-elle un rôle dans la connaissance ? 107

Descartes - problématique 23 :
Suffit-il d'être certain pour être dans le vrai ? 108

Platon - problématique 24 :
L'apparence est-elle le reflet de la vérité ? 109

Montaigne - problématique 25 :
L'ignorance s'oppose-t-elle à la vérité ? 111

Platon - problématique 26 :
L'opinion publique a-t-elle forcément raison ? 112

Listes finales

Liste des problématiques **113**

Liste des remarques méthodologiques **115**

Index des notions-outils **121**

Réponses aux questions sur les textes **122**

Partie 1

Dialogues

Victor : un élève de Terminale.
Héloïse : une amie philosophe.
Ils s'interrogent sur l'opinion,
la connaissance et la vérité.

1 Difficile vérité

Problématique 1 : Peut-on dire « à chacun sa vérité » ? (texte p. 86)
Problématique 2

Victor – Il y a quelque chose que je ne comprends pas avec la philosophie.

Héloïse – Ah oui ! Et quoi donc ?

Victor – Chacun peut penser ce qu'il veut, chacun peut dire ce qu'il veut. Chacun a sa manière de penser. Chacun ses opinions. → Citations 1 et 2

Perte de l'unité

Le lien entre « philosophie » et « chacun ses opinions » n'est pas explicité. On ne saisit pas ce qui est incompréhensible « avec la philosophie ».

Héloïse – C'est tout ?

Victor – Eh bien oui ! J'ai dit ce que j'avais à dire. Un point c'est tout !

Héloïse – Je vois que tu n'es pas d'humeur très généreuse aujourd'hui.

Victor – Toi non plus ! Je te dis quelque chose en passant, et tu veux immédiatement me faire dire ce que je n'ai pas dit.

Emportement émotionnel

La difficulté d'assumer et d'expliquer ses propres idées entraîne un rejet de l'interrogation et de la réflexion.

Héloïse – Et qu'ai-je voulu te faire dire de manière aussi insidieuse ?

Victor – Le pire est que je n'en sais rien.

Héloïse – Alors, comment peux-tu proférer une telle accusation ?

Victor – Je te connais assez pour me méfier de toi.

Héloïse – Je croyais que nous étions amis.

Victor – Peut-être, mais parfois, dès que l'on se met à discuter, tu deviens une drôle d'amie !

Héloïse – Tu me trouves drôle ?

Victor – Non, en fait, pas très drôle, plutôt agaçante. Tu vois, comme maintenant par exemple.

Héloïse – Qu'ai-je fait ?

Victor – Tu es là à me questionner, comme si tu étais de la police.

Héloïse – Tu n'aimes pas les questions ?

Victor – Ça dépend lesquelles.

Indétermination du relatif

Si certaines questions sont préférables à d'autres, il est nécessaire d'en établir le mode de discrimination.

Héloïse – Pourrais-tu être plus précis ?

Victor – Tiens, justement, ce genre de question : « Pourrais-tu être plus précis ? »

Héloïse – Qu'est-ce qui ne va pas dans ce genre de question ?

Victor – Tu fais semblant de ne pas comprendre. Comme si tu ne comprenais pas… Et tu veux que je m'explique !

Héloïse – Mais dis-moi, si tu oublies un instant ton irritation, à quoi peut-il servir d'expliquer ?

Problématique 3 : La connaissance implique-t-elle nécessairement la conscience ? (texte p. 87)
Problématique 4

Victor – Allez, je peux bien te concéder cela ! Expliquer, ça sert à mieux savoir ce que l'on dit, à mieux savoir ce que l'on veut dire. À savoir ce que l'on a en tête ! Il faut être conscient des mots que l'on utilise, sinon ça n'a plus aucun sens !

→ Citations 3 et 4

Achèvement d'une idée
Introduction d'un concept opératoire

Le terme « expliquer » est plus clair. Il signifie rendre conscients l'intention et le contenu d'une idée.
L'expression « être conscient » permet de distinguer une simple parole d'une parole consciente de son propre contenu.

Héloïse – Penses-tu que cela peut être utile ?

Victor – On n'a pas toujours envie de savoir les choses.

Glissement de sens

La question porte sur l'« utilité », la réponse traite de l'« envie ». Ces deux concepts peuvent avoir un lien, mais ils ne peuvent être remplacés l'un par l'autre sans autre forme d'explication.

Héloïse – Te rappelles-tu ma question ?

Victor – Voilà ! Tu recommences !

Héloïse – T'en souviens-tu ?

Victor – Non, mais je ne vois pas ce que cela change ! Chacun dit ce qu'il veut, après tout.

Emportement émotionnel

Le questionnement et ses exigences de rigueur sont rejetés, en faveur d'une spontanéité qui laisse peu de place à l'approfondissement et à la réflexion.

Héloïse – Tu crois que l'on peut réellement dialoguer, si chacun dit uniquement ce qu'il veut, ce qui lui passe

par la tête, sans répondre à l'autre ?

Victor – Il y a des tas de gens qui discutent ainsi.

Alibi du nombre

Invoquer une quantité de gens, aussi large soit-elle, ne peut suffire en soi à justifier quoi que ce soit.

Héloïse – Cette réponse te suffit ? Tu crois que…

Victor – Bon, ça va ! Ça va ! D'ailleurs je me souviens maintenant de ta question. Tu me demandais s'il peut être utile d'expliquer ce que l'on dit et de mieux savoir ce que l'on veut exprimer.

Héloïse – Qu'en penses-tu ? Te risqueras-tu à une réponse ?

Problématique 5 : La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ? (texte p. 90) **Problématique 6**

Victor – C'est vrai, d'une certaine manière, expliquer, ça peut aider à vivre. Déjà parce que l'on se comprend mieux les uns les autres. La connaissance, la culture, tout cela aide à la vie en société. C'est ce que tu voulais entendre ? → Citations 5 et 6

Héloïse – Le penses-tu vraiment ?

Victor – Oui je le pense. Tu es contente ?

Héloïse – Pourquoi pas ! Et toi, es-tu satisfait ?

Problématique 7 : Toute vérité est-elle bonne à dire ? (texte p. 92) **Problématiques 1, 8**

Position critique

Victor – Pas totalement, car je crois aussi que toute vérité n'est pas bonne à dire. On se crée des ennemis. Alors il ne faut pas tout expliquer, même si c'est une forme de mensonge. → Citations 7 et 8

Après avoir montré l'intérêt de l'« explication », une contre-proposition est offerte pour cerner les limites de cet intérêt.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Je te le disais tout à l'heure. Avec tes questions, tu me mets parfois mal à l'aise.

Exemple inexpliqué

L'exemple des « questions qui mettent mal à l'aise » n'est pas suffisant. Un exemple mérite toujours une analyse. D'autant plus que le lien entre l'exemple cité et l'idée d'une « vérité pas bonne à dire » ne relève pas de l'évidence.

Héloïse – Est-ce que j'affirme quoi que ce soit lorsque je te questionne ?

Victor – Peut-être pas, mais tu veux m'obliger à dire des choses.

Héloïse – Pourtant, à ce que je sache, tu aimes bien parler, d'habitude.

Victor – Peut-être…

Héloïse – Affirmes-tu que toute vérité n'est pas bonne à entendre non plus ?

Victor – Il y a des circonstances où l'on n'aime pas entendre ce que l'on pourrait entendre.

Héloïse – As-tu un exemple ?

Victor – Lorsqu'on est malade.

Héloïse – Je ne vois pas très bien.

Problématique 1 : Peut-on dire « à chacun sa vérité » ? (texte p. 86) **Problématiques 7, 9, 10**

Exemple analysé

Victor – Lorsqu'on est malade, on est fragile à cause de la souffrance. On devient plus irritable, plus susceptible. On ne veut pas entendre ce qui déplaît, même si c'est la vérité ; on n'est pas en état de le comprendre à ce moment-là. C'est pour cela qu'il faut ménager les malades. Il peut être nécessaire de leur mentir. → Citations 9 et 10

L'exemple de la maladie, à travers les idées de « fragilité » et de « souffrance », nous montre pourquoi dans certaines circonstances nous n'aimons pas entendre certaines idées, ou comment le mensonge peut être justifié.

Héloïse – Te considères-tu comme malade ?

Victor – Mais non, c'est seulement un exemple !

Héloïse – Oui, mais un exemple de quoi ?

Victor – Du fait que toute vérité n'est pas bonne à dire.

Héloïse – Pour toi aussi ?

Victor – Pour moi, pour les autres. Sauf peut-être pour toi : parfois, tu te crois au-dessus de tout le monde…

Héloïse – Mais en quoi cet exemple s'applique-t-il à toi ?

Victor – Maintenant que tu m'y fais penser, peut-être que nous sommes tous malades.

Héloïse – Comment cela ?

Problématique 9 : L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ? (texte p. 93) **Problématiques 1, 7, 10, 11, 12**

Victor – Nous avons tous des souffrances, plus ou moins grandes, qui résultent de notre vécu. Si l'on réfléchit un peu, nous sommes tous fragiles. La seule différence est le degré de souffrance et de fragilité. C'est pour cela qu'il y a des paroles que l'on n'aime pas entendre ou que l'on ne peut pas supporter. Même si elles sont vraies ! On préfère ne pas écouter ce que les autres nous disent. Alors on croit ce qui nous arrange, on se ment à soi-même ; c'est moins douloureux, mais, évidemment, ça limite assez ce que l'on peut connaître. → Citations 11 et 12

Achèvement d'une idée

La « fragilité » et la « souffrance », étendues à tout un chacun, nous montrent finalement, de manière élargie, pourquoi toute vérité n'est pas bonne à dire, avec les conséquences sur la connaissance : nous ne connaissons que ce que nous supportons de connaître.

Héloïse – Est-ce que je t'ai dit quoi que ce soit qui t'ait déplu ?

Victor – Non, mais tu m'agaces avec tes questions, c'est encore autre chose !

Héloïse – Donc, cela n'a rien à voir avec ton idée de maladie, de souffrance ou de fragilité ?

Victor – Si, pourtant !

Héloïse – Mais t'ai-je dit quoi que ce soit ?

Victor – C'est pire. Tu espères que je vais le dire moi-même.

Héloïse – Est-ce dans le « dire » que se trouve le problème ?

Victor – Non, c'est déjà dans l'acte de penser.

Héloïse – Ainsi, parfois, il vaudrait mieux ne pas penser ?

Problématique 13 : L'opinion constitue-t-elle un obstacle à la connaissance ? (texte p. 98) **Problématiques 10, 11, 12, 14**

Victor – Dans le fond je crois que oui. Certaines pensées nous font trop mal. Sans doute parce qu'elles vont à l'encontre de nos opinions et de nos croyances. Ou bien elles nous font douter de nous-même. Oui, c'est pour cela que je n'apprécie pas toujours tes questions : elles sèment le doute dans mon esprit, et je ne sais plus où j'en suis. J'ai l'impression que je ne comprends plus rien. → Citations 13 et 14

Introduction d'un concept opératoire

Le concept de « doute », avec sa puissance déstabilisatrice, nous aide à comprendre pourquoi certaines questions nous dérangent autant.

Héloïse – Cet aveu te dérange-t-il ?

Victor – Tu es d'un drôle… Tu sais bien que oui.

Héloïse – Qu'est-ce qui te déplaît ?

Victor – J'ai l'air de ne pas vouloir me poser de questions. Alors que ce n'est pas vrai.

Héloïse – Tiens donc !

Victor – Ce sont juste les questions qui font souffrir qui me déplaisent, celles auxquelles il est difficile de répondre.

Héloïse – Portent-elles moins sur la vérité que les questions faciles ?

Victor – Je vais te répondre quelque chose qui me coûte beaucoup, mais je suis obligé de le reconnaître. Les questions qui nous dérangent le plus sont sans doute les plus vraies.

Héloïse – Pourquoi le seraient-elles ?

Victor – Parce qu'elles nous touchent plus profondément, sans quoi elles ne nous blesseraient pas.

Héloïse – Qu'en conclus-tu ?

Problématique 15 : La vérité est-elle un concept nécessaire ? (texte p. 100) **Problématiques 16, 17**

Victor – Que les mots ne sont pas que des mots, et que les idées ne sont pas que des idées. Si la vérité nous affecte autant, c'est parce qu'elle fait partie de nous. Elle peut nous aider à comprendre et à vivre, mais elle peut aussi nous blesser ou nous détruire. Elle est notre amie et notre ennemie. Parfois on se passerait bien de la vérité, alors qu'au fond, on en a besoin. → Citations 15 et 16

Problématique accomplie

Le statut ambivalent de la vérité a été articulé : à la fois « amie » et « ennemie », elle nous « aide » et nous « détruit ».

Héloïse – Crois-tu qu'on ait accès à la vérité ?

Victor – Peut-être pas. Et heureusement ! Ça ferait trop peur. On a accès à de petites vérités, mais jamais à la grande vérité, celle avec un grand « V ». On peut juste se poser toutes sortes de questions. Remarque, c'est peut-être ça la vérité : se poser des questions. Même lorsqu'on croit déjà savoir, ou lorsqu'on ne veut pas savoir.

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « À tout raisonnement, on peut opposer un raisonnement. » **Pyrrhon**, d'après **Diogène Laërce**, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres,* IIIe s. apr. J.-C.

2- « Socrate. – Car l'un ne saurait point sans doute être plus raisonnable que l'autre, si les opinions de chacun sont pour chacun la vérité. » **Platon**, *Cratyle,* IVe s. av. J.-C.

3- « L'unité de la conscience est ce qui seul constitue le rapport des représentations à un objet, c'est-à-dire leur valeur objective ; c'est elle qui en fait des connaissances […]. » **Kant**, *Critique de la raison pure,* 1781.

4- « Notre savoir consiste en grande partie à “croire savoir”, et à croire que d’autres savent. » **Valéry**, *L’Homme et la coquille,* 1937.

5- « [...] Le langage *est* la conscience réelle, pratique [...], et, tout comme la conscience, le langage n’apparaît qu’avec le besoin, la nécessité du commerce avec d’autres hommes. » **Marx et Engels**, *L’Idéologie allemande,* 1846.

6- « L’intelligence, la finesse, le jugement, et tous les *talents* de l’esprit [...] sont sans doute choses bonnes et désirables à beaucoup d’égards ; mais ces dons de la nature peuvent aussi être extrêmement mauvais et pernicieux [...]. » **Kant**, *Fondements de la métaphysique des mœurs,* 1785.

7- « Ce n’est pas tout de dire la vérité, “toute la vérité”, n’importe quand, comme une brute. » **Jankélévitch**, *L’Ironie ou la bonne conscience,* 1936.

8- « Socrate. – Et s’il appartient à d’autres de mentir, c’est aux chefs de la cité, pour tromper, dans l’intérêt de la cité, les ennemis ou les citoyens ; à toute autre personne le mensonge est interdit [...]. » **Platon**, *La République,* livre IV, IVe s. av. J.-C.

9- « Or nul homme n’a droit à la vérité qui nuit à autrui. » **Constant**, *La France de l’an 1797,* 1797.

10- « Celui qui ment, quelque bien intentionné qu’il puisse être, doit répondre des conséquences de son mensonge [...]. » **Kant**, *Sur un prétendu droit de mentir par humanité,* 1797.

11- « [...] La force d’un esprit se mesurerait à la dose de vérité qu’il serait capable de supporter [...]. » **Nietzsche**, *Par-delà le bien et le mal,* 1886.

12- « Il est impossible de l’ignorer [la vérité]. » **Descartes**, *Lettre au Père Mersenne du 16 octobre 1639.*

13- « [...] Il arrive souvent que, bien que l’on ait raison, on se laisse confondre ou réfuter par une argumentation spécieuse, ou inversement. » **Schopenhauer**, *L’Art d’avoir toujours raison,* 1864 (posthume).

14- « [...] Une pensée se présente quand “elle” veut, et non pas quand “je” veux. » **Nietzsche**, *Par-delà le bien et le mal,* 1886.

15- « La vérité est un flambeau, mais un flambeau formidable : c’est pourquoi nous ne cherchons tous à passer devant qu’en clignant les yeux, et avec la crainte de nous brûler. » **Goethe**, *Pensées,* 1815-1832.

16- « Aussi la philosophie n’arrive-t-elle qu’à des vérités abstraites, qui ne compromettent personne et ne bouleversent pas. » **Deleuze**, *Proust et les signes,* 1964.

En résumé...

Pour que la philosophie commence, il faut que l’opinion devienne une question pour elle-même. Elle doit s’interroger, s’expliquer, devenir consciente de son propre contenu. Ceci ne peut s’effectuer sans désagrément, sans douleur, puisque cela signifie que l’opinion cesse d’être elle-même, qu’elle accepte de s’effacer. Sans quoi elle reste ignorante de ce qui la constitue, de ses origines, de son fondement.

Doit alors se poser à l’opinion la question de la vérité, question qui, au lieu d’un vain jeu de la persuasion ou de la séduction, devient une véritable épreuve. La vérité nous met mal à l’aise, nous tient en échec, nous ébranle dans notre être. Nous souhaiterions presque ne pas penser, mais cette vérité fait partie de nous.

Les notions-outils

Idée : représentation mentale, sous forme de concept, image ou autre. Pensée particulière conçue comme le produit d’une réflexion ou d’une mise à l’épreuve.

Concept : idée qui présuppose une sorte de consensus, une définition sur laquelle tous s’accordent. Exemple : l’homme est un mammifère bipède, doué de langage et de raison. Ou idée spécifique dont l’utilisation est rigoureusement définie dans une démarche réflexive.

Doute : état de l’esprit qui hésite, oscille entre l’affirmation et la négation. Tout choix, dès lors exempt de certitude, constitue une prise de risque.

Opinion : pensée particulière, en ce qu’elle a de plus immédiat et de non réfléchi.

Vérité : conformité de la pensée avec elle-même ou de la connaissance avec le réel.

Certitude : adhésion forte et inébranlable de l'esprit à une vérité, reposant sur des motifs divers, rationnels ou empiriques. Peut également désigner une proposition tenue pour certaine.

Exemple : cas ou fait particulier entrant sous une catégorie générale de faits du même ordre.

Conscience : intuition immédiate que la pensée a d'elle-même ou d'un objet extérieur. Au sens moral, sentiment immédiat ou jugement réfléchi sur la valeur des actes humains.

Mensonge : pensée ou parole contraires à la vérité, ayant pour moyen la tromperie.

2 Chacun ses opinions

Victor – Je voudrais quand même revenir à ma première préoccupation.

Héloïse – Laquelle ?

Victor – Je t'ai dit qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas avec la philosophie.

Héloïse – Ah bon ! Et quoi donc ?

Victor – Chacun a le droit de penser ce qu'il veut, de dire ce qu'il veut. Chacun ses opinions.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Comment ça « Et alors » ?

Héloïse – Quel est le rapport entre « chacun ses opinions » et la philosophie ?

Victor – C'est pourtant clair ! Je t'ai déjà répondu.

Certitude dogmatique

L'idée que le rapport entre « philosophie » et « chacun ses opinions » est clair se présente comme une évidence absolue. De ce fait, aucune preuve ni explicitation ne sont fournies.

Héloïse – Imaginons un instant que le rapport ne soit pas clair. Peux-tu me l'expliquer ?

Victor – C'est bien pour te faire plaisir !

Héloïse – Peut-être aussi pour être sûr que je comprenne ce que tu veux dire. Ne me fais pas trop confiance : on ne sait jamais…

Problématique 13 : L'opinion constitue-t-elle un obstacle à la connaissance ? (texte p. 98)
Problématiques 1, 2, 8

Victor – Allons-y ! En philosophie, on apprend les pensées des philosophes. Ce n'est pas ce que l'on pense qui compte, mais ce qui a été écrit autrefois. Mon frère, qui a fait une année de philosophie, raconte que son professeur interdisait parfois aux élèves de dire ou d'écrire leurs propres opinions. → Citations 1 et 2

Héloïse – Et… ?

Victor – Je ne comprends pas.

Héloïse – Tu ne comprends pas ?

Victor – En fait, je ne suis pas d'accord avec cette idée.

Glissement de sens

Une confusion s'est installée, entre « ne pas comprendre » et « ne pas être d'accord ». Pour ne pas être d'accord, il faut déjà comprendre ce

qui est dit, bien que souvent le désaccord se fonde uniquement sur un manque de compréhension.

Héloïse – Est-ce que tu la comprends, cette idée ?

Victor – Quand même ! Ce n'est pas très compliqué.

Héloïse – Si tu la comprends, tu peux me l'expliquer.

Victor – C'est très simple. En philosophie, il ne faut pas donner son opinion, il faut connaître l'opinion des philosophes, et je ne suis pas d'accord.

Héloïse – Voilà l'explication ?

Victor – Je ne vois pas ce qu'il y a à ajouter. Je te répète en d'autres mots ce que je t'avais dit un peu plus tôt.

Héloïse – Penses-tu que cela me suffise ?

Victor – Telle que je te connais, tu n'es jamais satisfaite !

Héloïse – Justement, sois gentil avec moi !

Victor – Oui, mais qu'espères-tu ?

Héloïse – Bon, nous verrons plus tard. En attendant, explique-moi donc pourquoi cette idée ne te plaît pas.

Victor – Les opinions, c'est comme les vêtements !

Précipitation

La comparaison entre « opinions » et « vêtements » mérite d'être expliquée, sans quoi elle reste trop elliptique.

Héloïse – Et je suis censée comprendre ?

Victor – Tu recommences !

Héloïse – Non, c'est bon, j'ai compris. Les opinions, comme les vêtements, s'usent au fil du temps, et il faut les raccommoder.

Victor – Non, ce n'est pas ça.

Héloïse – Qu'est-ce alors ?

Problématique 2 : Peut-on avoir une opinion personnelle ? (texte p. 86) **Problématiques 1, 7, 8**

Victor – J'ai voulu dire que chacun a ses opinions, comme chacun a ses vêtements. Chacun porte ce qui lui plaît, ce qu'il veut mettre, et ce qui convient à l'un ne convient pas nécessairement à l'autre. C'est pour cela que personne ne peut trouver à y redire. Notre opinion nous appartient en propre. → Citations 3 et 4

Héloïse – Qu'est-ce qui n'allait pas, avec mon explication ?

Victor – Ce n'est pas mal non plus, ça ne me déplaît pas, mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu as interprété mes paroles, au lieu de les expliquer.

Héloïse – Quelle différence fais-tu entre expliquer et interpréter ?

Victor – Là, franchement, tout le monde le sait. Ce n'est pas du tout pareil. Mais prends le dictionnaire !

Opinion reçue

Bien qu'aucune proposition ne soit exprimée pour distinguer « expliquer » et « interpréter », le dictionnaire est indiqué comme référence, alors que celui qui utilise des termes devrait lui-même en rendre compte. D'autant plus que le sens des termes peut toujours connaître certaines variations, y compris dans le dictionnaire, où plusieurs acceptions sont souvent indiquées.

Héloïse – Je n'en ai pas sous la main. Rappelle-moi brièvement la différence.

Victor – Expliquer, c'est montrer ce qui est dit, et interpréter, c'est changer le sens des mots.

Héloïse – Cette distinction te satisfait-elle pleinement ?

Victor – Je ne trouve pas mieux.

Héloïse – Pourquoi « expliquer » te convient-il et non pas « interpréter » ?

Victor – Parce que lorsqu'on explique, on dit ce que les choses veulent vraiment dire, alors que lorsque l'on interprète, on en change le sens.

Héloïse – Et comment savoir ce qu'elles « veulent vraiment dire » ?

Victor – Il y a le vrai et il y a le faux. On se trompe ou on ne se trompe pas.

Héloïse – Je croyais que c'était « chacun son opinion »…

Victor – Oui, chacun son opinion, mais il ne faut pas exagérer. Il y a des limites à tout ! Sinon, on n'aurait même plus besoin d'aller à l'école !

Difficulté à problématiser

Deux thèses contradictoires sont tour à tour exprimées : « le vrai et le faux », et « chacun son opinion ». Il s'agit de les articuler simultanément en une proposition cohérente, plutôt que de se limiter à un vague commentaire : « il ne faut pas exagérer ».

Héloïse – Pour quelle raison ?

Problématique 8 : Toutes les opinions sont-elles recevables ? **Problématiques 1, 2, 6, 15**

Victor – Parce que l'élève aurait ses opinions sur tout, en calcul, en géographie, en sciences… S'il n'y avait que des opinions, il n'y aurait plus besoin d'apprendre quoi que ce soit. Il n'y aurait plus de vrai ni de faux. → Citations 5 et 6

Achèvement d'une idée

L'hypothèse de « chacun son opinion » est analysée, ses conséquences clarifiées.

Héloïse – Mais avec ton « chacun ses opinions », n'est-ce pas ce que tu affirmais ?

Victor – En tout cas, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Héloïse – Comment puis-je le savoir ?

Victor – Tu peux le deviner, tu n'es pas bête.

Héloïse – Comment se nomme ce que tu me demandes de faire ?

Victor – Je ne sais pas. Je te demande de réfléchir.

Héloïse – Est-ce que j'ai expliqué ce que tu disais ?

Victor – Ce que je disais, peut-être, mais pas ce que je voulais dire.

Héloïse – Alors, qu'appelles-tu « deviner » et « ne pas être bête » ?

Victor – Je crois que j'ai compris. En fait je t'ai demandé d'interpréter. C'est ça ?

Héloïse – Conclusion ?

Victor – Finalement, peut-être qu'il faut toujours interpréter ce que l'on entend. Pire encore, même quand on croit expliquer, on interprète, on explique comme on veut bien expliquer, ou comme on peut. Mais enfin…

Penser l'impensable

En dépit de la gêne causée par l'hypothèse radicale de « toujours interpréter », celle-ci est néanmoins énoncée, ce qui permet d'expliciter et mieux travailler le concept d'« interprétation ».

Héloïse – Cette idée ne semble pas t'enthousiasmer.

Problématique 16 : La vérité existe-t-elle ou faut-il l'inventer ? (texte p. 101) **Problématiques 1, 15**

Victor – Évidemment, c'est assez gênant. Parce qu'on ne dit plus rien de vrai, si l'on interprète tout le temps. → Citations 7 et 8

Héloïse – Mais alors, chacun son opinion, n'est-ce pas, du moment qu'elle nous plaît ?

Victor – Je crois que…

Héloïse – Que crois-tu donc ?

Victor – Je ne sais plus. J'aime mieux en rester là. Je me sens bloqué. Je ne sais pas quoi décider.

Incertitude paralysante

Le conflit des deux hypothèses, celles du « vrai et faux » et du « chacun son opinion », mérite d'être creusé, voire d'être articulé en une problématique. Il n'est donc pas nécessaire de trancher, bien que cela reste une option envisageable.

Héloïse – Quel est le problème ?

Victor – Moi, je n'ai pas de problème.

Héloïse – Sur quel problème butons-nous ?

Victor – Je ne sais même plus quel est le problème.

Héloïse – Quelle est l'idée qui te tient à cœur, dans tout cela ?

Victor – Chacun a droit à ses opinions. Sans cela, on n'est plus libre de penser ce que l'on veut, et c'est la dictature.

Idée réductrice

Le travail effectué jusque-là est abandonné, en faveur d'une thèse qui privilégie un seul aspect de la problématique.

Héloïse – Où est la difficulté ?

Problématique 18 : La connaissance est-elle un facteur de liberté ? (texte p. 103) **Problématiques 1, 2, 8, 13, 15**

Victor – Chacun a droit à ses opinions, sans quoi il n'y a plus de liberté. Mais si chacun pense uniquement ce qu'il veut, il n'y a plus rien de vrai ou de faux, il y a seulement ce qui nous plaît ou ne nous plaît pas. Et là, je crois en effet que nous sommes face à un problème difficile. Comme je l'ai dit tout à l'heure, si c'est comme cela, je ne vois même plus pourquoi il faudrait aller à l'école et apprendre ce qu'il faut connaître et penser. Comment peut-on concilier la liberté et la connaissance véritable ? → Citations 9 et 10

Problématique accomplie

La contradiction entre « vrai et faux » et « chacun son opinion » est établie ; elle se résume par l'antinomie de deux concepts : « vérité » et « liberté ».

Héloïse – Quel dilemme !

Victor – Tu peux bien en rire. Parce que tu sais, toi, où est la vérité dans tout cela ?

Héloïse – Te rappelles-tu ce professeur de philosophie qui agaçait ton frère ?

Victor – Celui qui ne voulait pas que l'on donne son opinion.

Héloïse – Oui, celui-là. Pourrais-tu maintenant expliquer pourquoi il faisait cela ?

Victor – Non, c'est absurde. C'est encore un truc de prof. Je t'assure que parfois on entend des choses très bizarres en classe.

Héloïse – Utilise ton imagination.

Victor – Je ne vois vraiment pas.

Héloïse – Quel intérêt pourrait avoir son idée de ne pas donner ses opinions ?

Victor – Autant se taire alors ! Mais la discussion n'ira pas très loin…

Héloïse – Dis-moi, quel peut être l'intérêt de se taire ?

Victor – Je n'en sais rien. On se tait pour écouter les autres. À part ça, je ne vois pas.

Suspension du jugement

Le refus du principe de « se taire » est momentanément suspendu, afin d'envisager son intérêt potentiel : « écouter les autres ».

Héloïse – « On se tait pour écouter les autres ? »

Victor – D'accord. Je vois en effet. Il faudrait taire ses opinions pour mieux écouter celles des autres. C'est vrai qu'il vaut mieux entendre d'autres interprétations pour se faire une idée ; ça permet de mieux réfléchir, d'approfondir. Cependant il nous reste un gros problème.

Achèvement d'une idée

La suggestion de « taire ses opinions » est analysée. Elle permet d'« entendre diverses interprétations afin de mieux se faire une idée ».

Héloïse – Lequel ?

Problématique 4 : Peut-on connaître sans juger ? (texte p. 89) **Problématiques 1, 2, 12, 16, 19**

Victor – Une fois que l'on a entendu tout le monde, on ne sait toujours pas qui a raison, où se trouve la vérité. Il faut bien décider. → Citations 11 et 12

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. » **Bachelard**, *La Formation de l'esprit scientifique,* 1938.

2- « L'opinion, fondée dans le vraisemblable, mérite peut-être aussi le nom de connaissance ; autrement presque toute connaissance historique et beaucoup d'autres tomberont. » **Leibniz**, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain,* 1704.

3- « Le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée. » **William James**, *Le Pragmatisme,* 1907.

4- « L'opinion, semble-t-il, embrasse toutes choses, aussi bien celles qui sont éternelles et impossibles que celles qui dépendent de nous. » **Aristote**, *Éthique à Nicomaque,* IVe s. av. J.-C.

5- « Il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie, de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. » **Descartes**, *Méditations métaphysiques*, 1641.

6- « La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils [les gens du peuple] se figurent. » **Pascal**, *Pensées,* 1670 (posthume).

7- « La vérité ne peut être tolérante, [...] elle n'admet ni compromis ni restriction. » **Freud**, *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse,* 1933.

8- « Nous sommes voués historiquement à l'histoire, à la patiente construction de discours sur les discours, à la tâche d'entendre ce qui a été déjà dit. » **Foucault**, *Naissance de la clinique,* 1963.

9- « [...] Puisque, en effet, le libre jugement des hommes est extrêmement divers, que chacun pense être le seul à tout savoir et qu'il est impossible que tous opinent pareillement et parlent d'une seule bouche [...]. » **Spinoza**, *Traité théologico-politique,* 1670.

10- « Mais l'opinion, parce qu'elle est incertaine et débile, jette ceux qui en usent dans des fortunes incertaines et débiles. » **Gorgias**, *Éloge d'Hélène,* Ve s. av. J.-C.

11- « La nature, par une nécessité absolue et incontrôlable, nous a déterminés à juger aussi bien qu'à respirer et à sentir. » **Hume**, *Traité de la nature humaine,* 1739.

12- « [...] On ne peut connaître aucune vérité, et [...] il faut suspendre son jugement. » **Pyrrhon**, d'après **Diogène Laërce**, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres,* IIIe s. apr. J.-C.

En résumé...

Pour que l'opinion cesse d'adhérer infiniment à elle-même, il faut qu'elle cesse d'apparaître dans cette fausse transparence à soi, nommée d'ordinaire « évidence » ; ou bien que cette évidence se fasse plus exigeante. N'est-elle pas un problème, dans la mesure où chacun est obligé d'interpréter, à tort ou à raison, ce qu'il voit et entend ?

L'opinion doit-elle se confronter à quelques normes rationnelles ? Doit-elle se calquer sur la pensée de philosophes patentés ? La liberté de penser peut-elle faire l'économie de la vérité ? Faut-il se taire pour entendre les autres ? Comment juger de la vérité ? Autant d'épreuves qui donnent à la certitude les fondements sans lesquels l'illusion s'installe et triomphe.

Les notions-outils

Expliquer : faire ressortir d'une idée ou d'un fait ce qui est implicite. Clarifier en indiquant les causes, en décrivant les enchaînements, en détaillant, en analysant, en développant le contenu.

Comprendre : saisir par le moyen de la connaissance, de la pensée, un contenu intellectuel ou une réalité. Appréhender la signification d'un signe ou d'un fait.

Sens : organe de la perception (toucher, ouïe, etc.). Faculté de saisie immédiate, par le corps ou par l'intellect : intuition.
Direction d'un mouvement, finalité.
Signification d'une action, d'une idée, d'une représentation, etc.

Interprétation : opération consistant à donner un sens, une signification à des signes d'ordre langagier (interpréter un texte) ou autre (interpréter des rêves, une carte du ciel…).

Problématique : constitution d'une série de questions ou d'hypothèses reliées entre elles, propres à faire surgir un problème fondamental. Ensemble qui représente la difficulté globale et les enjeux d'une réflexion donnée.
Question ou proposition de nature paradoxale qui soulève un problème de fond.

Liberté : faculté de l'être humain le rendant capable d'accomplir des choix de façon autonome, selon sa nature, sa volonté, sa raison ou ses désirs. Pouvoir de délibérer consciemment sur les motifs et les priorités des choix en question. Peut s'appliquer de façon restreinte à un animal (liberté de mouvement), voire à un objet (chute libre).

3 Certitude et vérité

Héloïse – Te souviens-tu de ta conclusion, lors de notre dernière discussion ?

Victor – Oui, je m'en souviens très bien. J'y ai même réfléchi entre-temps.

Héloïse – Rafraîchis-moi la mémoire, je souhaiterais que l'on revienne sur tes propos.

Victor – Disons que je me demandais comment savoir qui a raison, ou qui dit la vérité, une fois que l'on a entendu tout le monde, toutes les opinions.

Héloïse – Pourquoi veux-tu savoir qui a raison ?

Victor – Il faut bien décider qui a tort et qui a raison tout de même. Sans quoi on ne sait rien.

→ Citations 1 et 2

Le fait de décider « qui a tort et qui a raison » n'a pas à être accepté comme une injonction incontestable. On pourrait par exemple lui préférer l'articulation d'une problématique.

Problématique 4 : Peut-on connaître sans juger ? (texte p. 00)
Problématiques 1, 8

! *Fausse évidence*

Héloïse – Pourquoi est-ce si indispensable ?

Victor – Sinon ta vérité ne sert à rien !

Héloïse – Et alors ?

Victor – Si la vérité ne sert à rien, je ne vois pas pourquoi il faudrait se casser la tête pour la trouver.

→ Citations 3 et 4

« La vérité ne sert à rien » n'a pas à être considéré comme un argument suffisant pour ne pas la « trouver ». Le principe utilitaire, qui persiste dans cette partie du dialogue, ne représente pas un critère absolu, à moins de justifier cette thèse.

Problématique 15 : La vérité est-elle un concept nécessaire ? (texte p. 100)
Problématique 5

! *Certitude dogmatique*

Héloïse – Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

Victor – Eh bien oui, je m'en rends compte ! Je sais ce que je dis, contrairement à ce que tu crois.

Héloïse – Pourquoi chercher la vérité ?

Victor – Tu insistes et je ne comprends pas ce que tu attends de moi.

Héloïse – Ne cherche pas midi à quatorze heures ! Tu te compliques l'existence. Je veux juste que tu répètes pour-

quoi, d'après toi, il faudrait choisir entre plusieurs opinions, savoir qui a raison, chercher la vérité, etc.

Victor – Parce que je disais qu'il faut bien que tout cela serve à quelque chose. La vérité doit être pratique.

Concept indifférencié

Le concept de « pratique », qui est avancé ici pour expliquer l'utilité à laquelle doit s'astreindre la vérité, n'est pas défini.

Héloïse – J'aimerais que tu creuses un peu plus cette idée.

Problématique 20 : La vérité peut-elle ignorer le réel ? (texte p. 105) **Problématiques 5, 15, 21**

Victor – La vérité doit être utile. On veut connaître la vérité pour savoir quoi faire. Elle reste quelque chose de pratique, pas uniquement théorique, elle n'est pas que de la spéculation. Sa connaissance doit offrir des débouchés, une utilisation dans la vie de tous les jours. Sinon, elle n'a rien à voir avec la réalité, elle est uniquement de la théorie. Il faut bien que connaître serve à quelque chose, sinon, à quoi bon ? → Citations 5 et 6

Introduction d'un concept opératoire

Le concept de « pratique » se définit comme ce qui « doit offrir une utilisation dans la vie de tous les jours », ou comme « ce qui permet de décider quoi faire », deux idées qui s'opposent à « théorique ».

Héloïse – Donne-moi un exemple de ce que tu avances.

Victor – Si ta voiture tombe en panne, tu te demandes pourquoi. Il peut y avoir différentes raisons : l'allumage, le carburateur, la batterie. Tu veux savoir où se trouve vraiment la panne, afin de réparer ta voiture.

Héloïse – Et comment saura-t-on ce qui est vrai ?

Victor – On le voit bien ! Il n'y a qu'à regarder, tout simplement.

Héloïse – Que faut-il donc regarder ? La carrosserie ?

Victor – Je veux bien que les filles ne s'intéressent pas trop à la mécanique, mais je crois que là, tu exagères.

Emportement émotionnel

La question concernant l'affirmation qu'il suffit de « simplement regarder » pour savoir est ignorée, alors que cette affirmation devrait être justifiée ou expliquée.

Héloïse – Réponds-moi, histoire de jouer le jeu…

Victor – D'accord, et voilà une réponse circonstanciée. Tu essaies différentes hypothèses pour expliquer la panne, tu vérifies tout, tu bricoles ici et là, tu essaies à chaque fois de voir si la voiture fonctionne, jusqu'à ce que ça marche. Alors tu sais que tu as trouvé la vraie rai-

son de la panne. Tu vois, c'est simple et c'est pratique.

Héloïse – Quel est le critère du vrai ici ?

Problématique 21 : La science a-t-elle le monopole de la vérité ? (texte p. 106) **Problématiques 5, 11, 20, 22**

Victor – C'est que ça fonctionne. Il faut donc essayer de voir. Je crois que dans le fond, la vérité, c'est ce qui est efficace, ce qui marche, ce qui est réel. C'est ce qui fait la science. Sans ce côté pratique, ce n'est que de la spéculation, des idées que l'on imagine, des croyances. → Citations 7 et 8

Introduction d'un concept opératoire

Le concept d'« efficace », en son rapport au réel et à la science, nous permet de préciser la vérité, définie comme une exigence pratique.

Héloïse – L'expérience et le pratique représentent donc le critère ultime de la vérité ?

Victor – Sinon, on ne peut pas la connaître, ta vérité.

Héloïse – Tu en es sûr ?

Victor – Ce n'est même pas la peine de poser la question. Tu vois bien que si l'on en reste à l'aspect uniquement théorique, on ne peut pas trancher : c'est chacun son opinion.

Idée réductrice

Le discours ne sort plus de son hypothèse de « vérité pratique », il ne sait pas en examiner les limites ou en prendre le contre-pied.

Héloïse – Pourrais-tu savoir d'où vient la panne, sans le moindrement toucher à la voiture ?

Victor – Elle est bizarre, ta question. On ne saurait jamais si c'est vrai ou pas.

Héloïse – Ma question te dérange ?

Victor – Non, pas du tout. Mais je n'en vois pas l'intérêt.

Emportement émotionnel

Est-il vraiment nécessaire de voir l'intérêt d'une question pour y répondre ? Il s'agit avant tout de chercher en quoi toute hypothèse donnée est nécessairement limitée et réductrice, plutôt que de la refuser ou de l'adopter coûte que coûte.

Héloïse – Peux-tu y répondre néanmoins ?

Victor – Si ça te fait plaisir… Lorsque tu vois que l'indicateur du niveau d'essence est à zéro, tu te dis que c'est une panne d'essence.

Héloïse – N'avons-nous pas là un autre mode de fonctionnement ?

Victor – C'est la même chose : j'ai regardé.

Héloïse – Oui, mais as-tu touché à la voiture, lui as-tu fait quoi que ce soit ?

Victor – Non, mais ce n'est peut-être pas la vraie raison. Peut-être que l'indicateur est en panne. Je dois faire le plein et mettre la voiture en marche pour le savoir.

Héloïse – Mais, supposons que la voiture démarre après avoir fait le plein, ton idée initiale de la panne d'essence est-elle plus vraie qu'auparavant ?

Victor – Non, peut-être, mais j'ai prouvé sa vérité. Et si c'est prouvé, c'est vrai. « Vérité » et « prouvé », ça va toujours ensemble.

Illusion de synthèse

L'adéquation entre « vérité » et « prouvé » est le produit d'un schéma de pensée particulier. Mais avec d'autres présupposés, une vérité peut ne pas avoir été prouvée et être néanmoins aussi vraie.

Héloïse – C'est donc la preuve qui l'a rendue vraie ?

Problématique 9 : L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ? (texte p. 93) **Problématiques 16, 20, 21**

Victor – Oui, je pense que c'est comme ça. C'est vrai si ça fonctionne, si ça colle avec la réalité. C'est l'expérience qui est le principal critère, ce que l'on nomme une preuve scientifique, objective.

→ Citations 9 et 10

Héloïse – Donc avant la preuve, l'idée doit être considérée comme fausse ?

Victor – Là, tu dis n'importe quoi.

Perte de l'unité

Si « preuve et vérité vont toujours ensemble », sans preuve il n'est pas de vérité possible. Quels que soient les présupposés, il s'agit de les assumer jusqu'au bout dans leur logique et leurs conséquences.

Héloïse – Alors elle était vraie ?

Victor – Elle était peut-être vraie. Ce n'est pas vraiment vrai.

Héloïse – Tiens donc. Il y aurait du vraiment vrai et du faussement vrai ?

Victor – Tu me ferais dire n'importe quoi. Je n'ai pas dit cela.

Héloïse – Alors qu'as-tu dit ?

Victor – J'ai dit que l'idée était vraie, mais que je n'en étais pas sûr.

Héloïse – Tu es certain d'avoir dit cela ?

Victor – Non, c'est vrai que je ne l'ai pas dit dans ces termes-là, mais c'est ce que je voulais dire.

Héloïse – Bon, résumons. Quel est le rapport entre « vrai » et « pas sûr » ?

Victor – J'admets qu'il n'y en a pas. Pas directement en tout cas.

Héloïse – Pas directement ?

Victor – Tu ne laisses rien passer !

Héloïse – C'est peut-être cela philosopher…

Victor – Mais on ne peut pas faire ça tout le temps. C'est pénible. On n'ose plus rien dire.

Héloïse – Pas tout le temps, si tu veux, mais pour l'instant. Alors, ce rapport entre « vrai » et « pas sûr », qui n'est pas direct ?

Problématique 23 : Suffit-il d'être certain pour être dans le vrai ? (texte p. 108) **Problématique 10**

Introduction d'un concept opératoire

Victor – On peut croire que quelque chose est vrai, mais il faut en être certain.

→ Citations 11 et 12

Le concept de « certitude » permet de résoudre le problème posé par l'adéquation entre « preuve » et « vérité ». Il y a d'une part la vérité en soi, et d'autre part le rapport à cette vérité : sa certitude ou son incertitude, qui dépend des preuves.

Héloïse – Mais si l'on n'est pas certain, est-ce moins vrai pour autant ?

Victor – Non, d'accord, mais on a des doutes.

Héloïse – Penses-tu que le doute soit contraire à la vérité ?

Victor – Quand on a des doutes, on n'est pas certain que c'est vrai.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Et alors, et alors…

Héloïse – Oui ?

Victor – Ça me rappelle notre première discussion.

Héloïse – C'est-à-dire ?

Victor – En fait, on ne peut jamais être sûr de savoir la vérité.

Héloïse – Qu'est-ce que tu en conclus ?

Victor – J'en conclus que d'une certaine manière, ce n'est pas plus mal, de ne pas être sûr.

Héloïse – Je croyais que, au contraire, tu voulais être sûr de tes idées.

Problématique 14 : Est-il nécessaire de douter pour connaître ? (texte p. 99)
Problématiques 5, 6, 11, 23

Victor – Il y a deux problèmes différents, c'est pour cela que je suis un peu confus. D'une part, sur le plan pratique, il vaut mieux être certain de ce que l'on dit et de ce que l'on fait, à cause des conséquences sur nos actes. Mais d'autre part, si on est trop sûr de soi, s'il n'y a plus aucun doute, on ne réfléchit plus, alors qu'il vaudrait mieux se poser des questions et creuser un peu plus profondément notre pensée, nos théories. Mais le doute nous pose un problème sur le plan pratique : il nous empêche d'agir. → Citations 13 et 14

Problématique accomplie

Le conflit entre théorie et pratique, organisé autour de l'opposition entre doute et certitude, est articulé de manière cohérente.

Héloïse – Peux-tu être jamais sûr de ce que tu dis ?

Victor – Tu sais, moi, dans le fond, je n'ai aucune certitude.

Héloïse – Tu crois vraiment cela ?

Victor – Tu peux me croire. J'ai compris. Je n'ai plus aucune certitude.

Paralogisme

Il y a contradiction à assurer n'avoir aucune certitude : affirmer cela est déjà avoir une certitude.

Héloïse – Tu es formel ?

Victor – Pourquoi insistes-tu comme cela ?

Héloïse – Parce que je suis ton amie !

Victor – À voir ton sourire, je me suis fait avoir…

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « La puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes. » **Descartes**, *Discours de la méthode,* 1637.

2- « La formule "je suspends mon jugement" signifie pour nous que le sujet est incapable de dire à quelle chose il convient d'accorder ou au contraire de refuser sa créance. » **Sextus Empiricus**, *Hypotyposes pyrrhoniennes,* IIe-IIIe s. apr. J.-C.

3- « […] Elle [la contemplation de la vérité] est la seule activité humaine dont il existe un équivalent en Dieu et chez les substances séparées. […] Elle apparaît même comme le but de toutes les autres activités humaines. » **Thomas d'Aquin**, *Somme contre les Gentils,* 1228-1274.

4- « Il faut être devenu indifférent, il faut ne jamais demander si la vérité sert à quelque chose ou si elle peut vous être fatale. » **Nietzsche**, *L'Antéchrist,* 1888.

5- « On a édifié le "monde vrai" en prenant le contre-pied du monde réel : c'est en fait un monde d'apparence… » **Nietzsche**, *Crépuscule des idoles,* 1888.

6- « La vérité générale et abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle. » **Rousseau**, *Les Rêveries du promeneur solitaire,* 1782 (posthume).

7- « Il ne faut croire à nos observations, à nos théories que sous bénéfice d'inventaire expérimental. » **Bernard**, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale,* 1865.

8- « La simple science des corps manifestement n'a rien à nous dire, puisqu'elle fait abstraction de tout ce qui est subjectif. » **Husserl**, *Krisis,* 1936.

9- « L'accord avec l'expérience est, pour une théorie physique, l'unique *criterium* de vérité. » **Duhem**, *La Théorie physique, son objet, sa structure,* 1906.

10- « Étant donné que la subjectivité est la vérité, il faut que la détermination de la vérité contienne l'expression de l'antithèse de l'objectivité […]. » **Kierkegaard**, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques,* 1846.

11- « D'autre part, que peut-il y avoir de plus certain que l'idée vraie, qui soit norme de vérité ? » **Spinoza**, *Éthique,* 1677.

12- « Ce qu'il y a de plus réel pour moi, ce sont les illusions que je crée avec ma peinture. Le reste est un sable mouvant. » **Delacroix**, *Journal du 27 février 1824*.

13- « Que pour examiner la vérité il est besoin une fois en sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut. » **Descartes**, *Les Principes de la philosophie,* 1644.

14- « Il est inhérent à la logique de nos investigations scientifiques qu'effectivement certaines choses ne soient pas mises en doute. » **Wittgenstein**, *De la certitude,* 1950.

En résumé...

On peut se demander si le concept même de vérité est réellement indispensable, s'il ne s'agit pas d'une idée dont il vaudrait mieux se débarrasser. En effet, elle ne semble pas s'imposer dans la pratique courante, dans l'expérience quotidienne de la vie, où nous usons d'autres critères de réussite et d'efficacité.

La perception sensorielle, l'expérience, sont-elles les garanties fiables ou exclusives de la vérité ? La vérité a-t-elle besoin de preuves pour être vérité ? Ne risque-t-on pas de confondre certitude et vérité ? La vérité intervient dans notre existence la plus quotidienne, même si elle reste en elle-même un sujet d'interrogations, même si elle semble parfois nous empêcher d'agir. Nous ne pouvons en produire une définition rationnelle précise, néanmoins nous l'apercevons souvent au détour de préoccupations qui semblaient l'exclure.

Les notions-outils

Théorique : ce qui relève d'une construction intellectuelle élaborée et rationnelle, en opposition à l'ordre de l'action et des faits, qui relève de la pratique.

Pratique : se rapporte au domaine de l'action humaine, considéré comme distinct à la fois de l'activité purement intellectuelle et du domaine de la production, de la fabrication. Mise en œuvre d'une théorie.

Expérience : ensemble des données sensibles que l'esprit trouve spontanément, faits qui s'imposent à lui sans qu'il les produise. Connaissance qui relève du vécu.
Processus de validation ou de vérification d'une théorie au moyen de tests (expérimentation scientifique).

Critère : signe ou indice permettant de reconnaître ou de juger une chose, un être ou une idée et de les distinguer d'une autre.

Preuve : information ou raisonnement destinés à justifier une proposition.

Évidence : proposition qui, d'elle-même, sans qu'il soit besoin de preuves ou d'explications, entraîne ou doit entraîner immédiatement l'adhésion de l'esprit.

Utilitarisme : doctrine selon laquelle l'efficacité, ou l'utilité, est par principe la seule mesure de la vérité sur le plan de la connaissance, du bien sur le plan moral et du beau sur le plan esthétique.

Réel (du latin *res*, « chose ») : ce qui est une chose ou de l'ordre des choses, de l'objet existant en soi, par opposition à ce qui n'est qu'une représentation, une idée, ou une simple possibilité d'être.

Réalité : désigne le réel, ou le caractère de ce qui est réel.

Réalisme : attitude intellectuelle qui se conforme au réel, ou qui prétend s'y conformer. S'oppose à l'idéalisme.

Spéculation : activité intellectuelle purement théorique, ne visant que la connaissance détachée de toute considération pratique. Terme souvent utilisé de façon péjorative, pour désigner une recherche inutile et irresponsable, portant sur des chimères.

Hypothèse : idée ou énoncé admis à titre provisoire, pour servir de point de départ à des réflexions ou des raisonnements ultérieurs.

4 Raison et vérité

Victor – Tu vois, en fin de compte, on peut dire à chacun son opinion.

Héloïse – Qu'entends-tu par là ?

Victor – Je veux dire : à chacun sa vérité.

Héloïse – Est-ce la même chose pour toi ?

Victor – Oui, totalement. Je ne vois pas la différence.

Glissement de sens

Nous ne pouvons accepter d'emblée que « vérité » soit synonyme d'« opinion ». Il serait nécessaire de justifier une telle prise de position.

Héloïse – Et tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ?

Victor – Nous avons bien vu que le sens des mots dépendait de beaucoup de choses.

Indétermination du relatif

Nous ne savons pas ce que sont ces « choses » dont dépend le sens des mots.

Héloïse – Peux-tu être plus précis ?

Problématique 17 : La vérité est-elle prisonnière du langage ? (texte p. 102) **Problématiques 12, 16**

Victor – Le sens des mots dépend de ce que l'on veut faire, de ce que l'on veut dire, de ce que l'on croit, etc. Chacun met ce qu'il veut dans les mots qu'il utilise. Mais en même temps, on n'arrive pas toujours à trouver les mots qui nous conviennent, alors on dit ce que l'on peut dire. Je crois même que les mots ne suffisent jamais. → Citations 1 et 2

Héloïse – Mais dis-moi, n'établis-tu aucune distinction entre opinion et vérité ?

Victor – Comme je l'ai déjà dit, je n'en vois pas du tout.

Héloïse – Souhaites-tu en voir une ?

Victor – Je ne comprends pas ta question.

Héloïse – Veux-tu voir ce qui pourrait distinguer vérité et opinion ?

Victor – Je n'en vois pas l'utilité.

Héloïse – Si l'on reprend une de tes idées précédentes, il est possible de creuser une idée sans en voir nécessairement l'utilité.

Victor – C'est vrai, j'ai bien dit cela. Mais là, franchement…

Héloïse – Essayons ! Qu'avons-nous à perdre ?

Victor – Bon ! La différence entre opinion et vérité…

Héloïse – Oui, quoi que ce soit qui pourrait les distinguer.

Problématique 11 : Connaître, est-ce cesser de croire ? (texte p. 96) **Problématiques 1, 2, 14, 19, 23**

Précipitation

Victor – Une opinion, c'est comme une vérité, c'est ce à quoi l'on croit. Quand on croit qu'une chose est vraie, elle est vraie et c'est notre opinion. Et quand c'est mon opinion, je la partage…

→ Citations 3 et 4

Introduction d'un concept opératoire

Il est demandé ce qui distingue « opinion » et « vérité » ; en guise de réponse il est proposé un concept, « croire », qui au contraire les identifie l'un à l'autre.
Le concept « croire » permet de résoudre un problème antécédent : il justifie l'hypothèse d'une équivalence entre « opinion » et « vérité ».

Héloïse – Tu as le sens de l'humour ! Mais as-tu rendu compte d'une différence ?

Victor – Non, pas vraiment, puisque je viens d'expliquer que les deux sont identiques.

Héloïse – Alors, cette différence possible ?

Victor – D'accord, je peux t'en proposer une.

Héloïse – Il n'est jamais trop tard…

Problématique 24 : L'apparence est-elle le reflet de la vérité ? (texte p. 109) **Problématiques 13, 14, 23, 25**

Victor – On pourrait dire qu'une vérité est plus profonde qu'une opinion ; une opinion est plus superficielle, plus immédiate, plus éphémère. Mais je ne sais pas si elle est fausse pour autant. → Citations 5 et 6

Héloïse – Cette profondeur, il faudrait l'étayer quelque peu.

Victor – La profondeur, c'est lorsqu'on creuse.

Héloïse – Qu'utilise-t-on pour cela ? Une pelle ? Une pioche ?

Victor – Tu te crois drôle ! Pourtant, tu as presque raison.

Héloïse – Pourquoi donc ?

Victor – Je viens de te répondre, mais tu ne m'a pas écouté ! On réfléchit, on utilise sa raison. Sa raison…

Héloïse – Parce que « avoir raison » et « raison » sont deux expressions équivalentes ?

Victor – C'est le même mot, il s'écrit pareil : R-A-I-S-O-N !

Glissement de sens

Les expressions « raison » et « avoir raison » utilisent le même mot, mais elles peuvent entrer en contradiction l'une avec l'autre.

Héloïse – Et lorsqu'on tombe dans les pommes, on écrase des fruits ?

Victor – Non, mais c'est avec la raison, en raisonnant, que l'on a raison.

Héloïse – Supposons, et alors ?

Victor – Il y a un lien. Les deux viennent ensemble.

Héloïse – Peut-on avoir raison, ou croire avoir raison, sans raisonner ?

Victor – C'est vrai. Ils ne vont pas toujours ensemble.

Héloïse – Explique-toi !

Problématique 12 : L'erreur n'est-elle due qu'à l'ignorance ? (texte p. 97) **Problématiques 13, 14, 19, 23, 24**

Victor – D'accord ! Raisonner, c'est creuser plus loin, alors que si on pense avoir raison, il n'y a plus de doute et on en reste là. Finalement, cela nous montre la distinction entre la vérité, qui est une vraie connaissance, et l'opinion. La raison est un processus sans fin, comme la vérité, alors qu'avec l'opinion, on est dans les idées toutes faites, on ne creuse pas assez. → Citations 7 et 8

Achèvement d'une idée

La distinction entre « raison » et « avoir raison » est explicitée, autour de l'opposition entre une réflexion qui s'arrête ou qui continue.

Héloïse – Raison et vérité seraient donc des termes équivalents ?

Victor – Nous venons de le prouver, non ?

Héloïse – Comment cela ?

Victor – En raisonnant, par un raisonnement.

Héloïse – C'est-à-dire ?

Problématique 19 : La connaissance doit-elle obéir à la raison ? (texte p. 105) **Problématiques 13, 15, 16, 23, 25**

Victor – En réfléchissant, on met les choses ensemble, on établit des liens, on en tire des déductions. C'est ce qui s'appelle un raisonnement, qui prouve que quelque chose est vrai. Le fait qu'une connaissance soit rationnelle est un critère important de validité. Et raisonner, ça s'apprend. → Citations 9 et 10

Héloïse – Mais plus spécifiquement, qu'as-tu prouvé ici ?

Victor – Que raison et vérité sont identiques, car elles sont sans fin toutes deux.

Paralogisme

Ce n'est pas parce que deux entités ou concepts détiennent une qualité semblable qu'ils sont équivalents.

Héloïse – Il suffirait d'établir que raison et vérité sont sans fin toutes deux pour prouver que ce sont deux termes équivalents ?

Victor – C'est une preuve, non ?

Héloïse – Si je dis que la série des nombres est infinie, alors c'est aussi un équivalent de raison et vérité ?

Victor – Mais cela n'a rien à voir !

Héloïse – Pourtant, la preuve est identique.

Victor – Si tu veux.

Héloïse – Si je veux ?

Victor – Bon, je te propose une autre idée. La raison, c'est comme la réflexion, elle produit la vérité, ou des vérités.

Héloïse – Et l'opinion dans ton système ?

Problématique 25 : L'ignorance s'oppose-t-elle à la vérité ? (texte p. 111) **Problématiques 12, 13, 14, 24**

Victor – Les opinions, ce sont des idées auxquelles on adhère, sans y avoir suffisamment réfléchi auparavant. Ce ne sont donc pas des vérités, car elles sont trop superficielles, ou plutôt irrationnelles, et à cause de cela, elles nous encombrent l'esprit, elles nous empêchent de penser. Mieux vaut encore être ignorant, parfois du moins. → Citations 11 et 12

Héloïse – Les opinions seraient donc fausses ?

Victor – Je n'ai pas dit cela !

Héloïse – Mais si ces opinions ne sont pas des vérités…

Victor – Ce n'est pas parce que ce n'est pas une vérité que c'est faux !

Héloïse – Comment fonctionne ton système ?

Victor – Je n'ai pas de système !

Héloïse – Si tu veux, mais comment opèrent le vrai et le faux, d'après toi ?

Problématique 6 : La connaissance ne vise-t-elle que la vérité ? (texte p. 91) **Problématiques 11, 14, 15, 19**

Victor – Il n'y a pas que le vrai et le faux. Il y a aussi les idées auxquelles on adhère personnellement. Les croyances font aussi partie de ce que l'on connaît ! Ainsi que les sensations, les sentiments, tout ce que l'on ressent et que l'on exprime.

→ Citations 13 et 14

Achèvement d'une idée

Grâce à l'idée de « croyance », nous voyons comment il est possible pour la connaissance d'échapper au principe de vérité.

Héloïse – Et ces idées ne sont ni vraies, ni fausses ?

Victor – Attends, laisse-moi réfléchir…

Héloïse – Prends ton temps, rien ne presse…

Victor – C'est l'avantage de ta philosophie : il n'y a pas d'obligation de résultat. Au bac, c'est une autre affaire…

Héloïse – Alors, les croyances ont-elles un rapport avec le vrai et le faux ?

Victor – Certains pensent que les extra-terrestres existent. On ne peut pas savoir si c'est vrai ou faux.

Héloïse – On ne sait pas, ou l'on ne peut pas savoir ?

Victor – Pour l'instant je crois que l'on ne peut pas, mais un jour, peut-être, nous saurons si c'est vrai ou faux.

Héloïse – As-tu un autre exemple de proposition qui ne soit, ou ne puisse être, ni vraie, ni fausse ?

Victor – Hier, avec des amis, nous avons eu une discussion à propos de l'être humain. Moi je soutenais l'idée que l'homme est mauvais, eux l'idée que l'homme est bon. Nous avions chacun des exemples à citer pour prouver notre position. Même sur des exemples précis, on était en désaccord. On s'est tous un peu énervés, puis on a fini par arrêter la discussion : il n'y avait rien d'autre à faire.

Héloïse – Pourquoi dis-tu que l'on ne peut pas savoir ce qui est vrai ou faux ici ?

Victor – Parce que chacun croit à quelque chose, et on ne peut pas vraiment vérifier. C'est un jugement de valeur, quoi ! Chacun ses valeurs.

Héloïse – Tous se valent ?

Victor – Je n'en sais rien. Oui et non. Mais là encore, chacun décidera en fonction de ses propres valeurs.

Héloïse – Et si dans mes valeurs, j'ai le droit de te voler ou de te tuer ?

Problématique 8 : Toutes les opinions sont-elles recevables ? **Problématiques 1, 2, 7, 19, 26**

Victor – Je suis d'accord avec toi, une telle perspective est dangereuse. On rencontre des tas de préjugés, parfois assez effrayants sur le plan de la morale, qui ont des conséquences catastrophiques, comme on le voit dans l'Histoire par exemple. Mais pour être libre, il faut aussi avoir droit à ses opinions, il faut avoir le courage de s'y tenir, même si les autres ne sont pas d'accord, même si

on est contre tout le monde, même si on n'a aucune certitude. → Citations 15 et 16

Problématique accomplie

Une opposition est articulée entre la « morale » qui condamne « les préjugés et leurs conséquences catastrophiques », et « la liberté » qui implique « le courage de ses propres opinions ».

Héloïse – Et la vérité dans tout cela ?

Victor – Dans ce cas, ce qui est vrai pour l'un n'est pas nécessairement vrai pour l'autre : à chacun sa vérité.

Héloïse – Cela ne te gêne pas ?

Victor – Chacun doit mener sa propre vie, il faut bien avoir ses propres vérités.

Héloïse – Où chacun les trouve-t-il, ces vérités ?

Victor – À droite et à gauche. Dans son éducation, à l'école, à la télé, partout…

Héloïse – Une sorte de bric-à-brac, en somme…

Problématique 1 : Peut-on dire « à chacun sa vérité » ? (texte p. 86) **Problématiques 15, 16, 19, 25**

Victor – Oui, à partir de tout cela, chacun bricole ses propres vérités. Elles sont vraies uniquement pour nous, ou pour les autres aussi, parfois. Oui c'est ça, on fabrique ces vérités, on y croit et elles nous aident à vivre. Elles donnent du sens à notre vie, sans cela nous serions perdus. Ce sont des vérités personnelles. Il faut bien croire à quelque chose pour s'y retrouver. → Citations 17 et 18

Introduction d'un concept opératoire

Le concept de « vérités personnelles », comme principes donnant sens à la vie de chacun, permet de résoudre l'antinomie entre l'absolutisme de la « vérité » et le relativisme du simple « chacun pour soi ».

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « Ainsi, le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. » **Hegel**, *Philosophie de l'esprit,* 1897.

2- « De fait, vérité et fausseté sont des propriétés de croyances et des affirmations : et donc un monde purement matériel, faute de croyances comme d'affirmations, ne contiendrait ni vérité ni fausseté. » **Russell**, *Problèmes de philosophie,* 1912.

3- « Qui a une idée vraie sait en même temps qu'il a une idée vraie, et ne peut douter de la vérité de la chose. » **Spinoza**, *Éthique,* 1677.

4- « [...] On trouve le savoir très couramment opposé à la croyance, tandis qu'en même temps la croyance est déterminée comme savoir immédiat, par là aussitôt reconnue aussi pour un savoir. » **Hegel**, *Encyclopédie des sciences philosophiques,* 1827.

5- « Toutes les opinions sont-elles justes ? Comment pourraient-elles l'être si elles se contredisent ? – Toutes ne sont donc pas justes, mais du moins celles qui sont les nôtres. » **Épictète**, *Entretiens,* vers 130 apr. J.-C.

6- « Tout le reste [autre que l'Idée absolue] est erreur, trouble, opinion, velléité, tout le reste est arbitraire et passager. » **Hegel**, *Science de la logique,* 1812-1816.

7- « S'il n'y a pas eu de question, il ne peut pas y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. » **Bachelard**, *La Formation de l'esprit scientifique,* 1938.

8- « La force des connaissances ne réside pas dans leur degré de vérité, mais dans leur ancienneté, leur degré d'assimilation [...]. » **Nietzsche**, *Le Gai Savoir,* 1883.

9- « [...] Ce n'est que par des raisonnements, par des discours ou par quelque application d'esprit, qu'on peut s'assurer des vérités de pratique. » **Leibniz**, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain,* 1765 (posthume).

10- « Alors ils [ces hommes, les systématiques] raisonnent logiquement et sans expérimenter, et arrivent, de conséquence en conséquence, à construire un système qui est logique, mais qui n'a aucune réalité scientifique. » **Claude Bernard**, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale,* 1865.

11- « L'opinion pense mal ; elle ne pense pas ; elle traduit des besoins en connaissances. » **Bachelard**, *La Formation de l'esprit scientifique,* 1938.

12- « La vie a besoin d'illusions, c'est-à-dire de non-vérités tenues pour des vérités. » **Nietzsche**, *Le Livre du philosophe,* 1904 (posthume).

13- « La croyance forte ne prouve que sa force, non la vérité de ce qu'on croit. » **Nietzsche**, *Humain, trop humain,* 1878.

14- « Toute parole est revêtue d'une valeur de vérité, quoi qu'on entende par cette expression. » **Lyotard**, *Économie libidinale,* 1974.

15- « Une chose peut être vraie même si elle est au plus haut point nuisible et dangereuse. » **Nietzsche**, *Par-delà le bien et le mal,* 1886.

16- « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. » **Kant**, *Fondements de la métaphysique des mœurs,* 1785.

17- « Ce qui me manque [...], c'est de savoir ce que je dois faire, et non ce que je dois connaître. Il s'agit de trouver une vérité qui en soit une pour moi. » **Kierkegaard**, *Journal,* 1835.

18- « Les hommes, donc, se trompent en ce qu'ils pensent être libres ; et cette opinion consiste uniquement pour eux à être conscients de leurs actions, et ignorant des causes par lesquelles ils sont déterminés. » **Spinoza**, *Éthique,* 1677.

En résumé...

Comme l'a montré Platon, il faut faire un effort, une sorte de pari, pour penser la vérité, pour concevoir l'idée d'une vérité qui serait autre chose qu'une simple opinion parmi d'autres. Une telle idée semble naître de deux sources. D'abord, nous sommes toujours contraints de comparer nos idées à celles des autres, si bien qu'on en vient naturellement à se demander s'il n'existerait pas une mesure extérieure aux diverses considérations exprimées, une mesure fiable et connaissable, capable de départager entre ce qui vaut et ce qui ne vaut pas. Ensuite, nulle opinion ne se présente sans s'accompagner d'une adhésion, d'une croyance en celle-ci, et nous ne pouvons éviter de chercher si cette croyance peut trouver hors d'elle-même des appuis ou des confirmations. À moins de considérer que toute adhésion est justifiée d'emblée, en tant que vérité personnelle.

Les notions-outils

Raison : faculté de connaître, d'analyser, de critiquer, de juger, de formuler des hypothèses, d'établir des relations et de former des concepts, propre à l'homme. S'oppose aux sens, à l'instinct, aux sentiments.
Norme de la pensée. Peut être érigée en absolu.
Cause ou explication.

Rationnel : qui provient de la raison seule, indépendamment ou concurremment aux données extérieures. Qui opère sous le contrôle ou la médiation de la raison. Synonyme : logique.

Irrationnel : qualité de ce qui ignore la raison, contraire à la raison ; ce qui ne peut être expliqué ou justifié.

Immédiat : connaissance ou donnée immédiate qui ne nécessite pas, pour être saisie, d'en passer par un terme intermédiaire ou moyen terme. Par exemple, ce qui relève de l'intuition et non de la réflexion. Le contraire est médiat ou médiatisé.

Préjugé : jugement prématuré, car ne reposant pas sur une information ou sur une réflexion suffisante.

Croyance : acte de confiance, conduisant à tenir pour vrai, pour bon ou pour juste, une proposition ou un être. Doit être opposée au savoir, en ce que celui-ci résulte d'une connaissance rationnelle de l'objet.

Logique : cohérence d'un raisonnement, absence de contradiction. Déterminer les conditions de validité des raisonnements est l'un des objets de la logique, science qui a pour objet les jugements par lesquels on distingue le vrai du faux.

Dialectique : processus de pensée qui prend en charge des propositions apparemment contradictoires et se fonde sur ces contradictions afin de faire émerger de nouvelles propositions. Ces nouvelles propositions permettent de réduire, de résoudre ou d'expliciter les contradictions initiales.

Déduction : raisonnement qui consiste à passer d'une ou de plusieurs propositions générales à une nouvelle proposition, générale ou particulière. Elle procède de la cause à l'effet, du principe à la conséquence.

5 Diversité de la connaissance

Héloïse – Finalement, qu'est-ce que la vérité ?

Victor – On ne peut pas répondre à ta question.

Héloïse – Pourquoi donc ?

Victor – Toutes nos discussions jusqu'ici le montrent.

Héloïse – Comment cela ?

Problématique 21 : La science a-t-elle le monopole de la vérité ? (texte p. 106) **Problématiques 1, 11, 16**

Victor – On a bien vu qu'il y avait diverses sortes de vérités. Les vérités scientifiques, prouvées par l'expérience, les vérités de raison, prouvées par la logique, les vérités personnelles, qui nous servent dans la vie… Il n'y a pas une vérité unique ! → Citations 1 et 2

Perte de l'unité

Le fait qu'il y ait « diverses sortes de vérités » n'empêche en rien de tenter une définition plus générale de la vérité, puisque le terme « vérité » subsiste à travers ses diverses utilisations.

Héloïse – Mais pourquoi sont-elles toutes nommées des vérités ?

Victor – Cela ne change rien. Elles ne sont pas pareilles. Tout comme chaque homme est différent.

Héloïse – Différent peut-être ; mais s'ils portent tous le nom d'homme, les hommes n'ont-ils pas quelque chose en commun ?

Victor – Oui, mais pour la vérité, ce n'est pas pareil. C'est juste un nom !

Emportement émotionnel

L'objection posée n'est pas prise en charge. L'analogie n'est pas entendue : n'est-ce pas un concept général dans les deux cas, « homme » et « vérité », tous deux recouvrant la diversité d'une multiplicité ?

Héloïse – Et les noms ne veulent rien dire ?

Victor – Moi, je m'appelle bien Victor, qui veut dire victorieux, et je n'ai pas gagné grand-chose jusqu'ici…

Héloïse – Pourquoi tes parents t'ont-ils nommé ainsi ?

Victor – Je n'y ai jamais pensé. Le nom devait leur plaire. Ils voulaient sans doute que je sois victorieux.

Héloïse – Ce nom était-il plus vrai que Pierre ou Paul ?

Victor – Pour eux il était sans doute plus vrai.

Héloïse – Que veux-tu dire ?

Victor – C'est bizarre comme idée, et pourtant… un nom plus vrai…

Héloïse – Oui, un nom plus vrai…

Victor – Si. C'était un nom qui correspondait mieux.

Concept indifférencié

Le concept « correspondre » peut ici être utile pour rendre compte de la « vérité d'un nom », mais il mérite d'être clarifié.

Héloïse – Correspondait mieux ?

Victor – Oui, c'est cela. Il correspondait mieux à ce qu'ils étaient, à ce qu'ils voulaient, peut-être à ce qu'ils attendaient de moi ou à ce qu'ils souhaitaient pour moi. Finalement, c'est une vérité personnelle : le nom est vrai parce qu'il est plus conforme à ce que les choses sont.

Héloïse – Conforme à ce que les choses sont ? Étais-tu victorieux ?

Problématique 20 : La vérité peut-elle ignorer le réel ? (texte p. 105) **Problématiques 11, 16, 17**

Victor – Pas uniquement conforme à ce que les choses sont. Peut-être aussi que la vérité est ce qui est conforme à ce que les choses devraient être, ou à ce que l'on veut qu'elles soient, pas uniquement à ce qu'elles sont. Ce n'est pas le même genre de vérité. Le mot unique « vérité » nous induit en erreur. → Citations 3 et 4

Introduction d'un concept opératoire

Le concept « correspondre » a été éclairci en montrant son rapport à la réalité : ce que les choses sont ; à l'idéal : ce que les choses devraient être ; à l'intention : ce que l'on veut que les choses soient.

Héloïse – Mais que trouvons-nous de semblable dans les divers cas ?

Victor – Je crois comprendre ce que tu essaies de me faire dire. Tu es décidément très astucieuse !

Héloïse – Tu n'es pas obligé d'être d'accord !

Victor – Oui, mais tu es trop forte pour moi, tu m'as bien piégé.

Héloïse – Ah bon !

Victor – Oui, tu m'as obligé à voir la vérité de ce que je disais, une vérité que je ne voyais pas, ou que je ne voulais peut-être pas voir.

Héloïse – Il faut que tu t'expliques.

Victor – Tu as très bien compris. Dans les différents exemples de vérité que je t'ai donnés, j'ai dit à chaque fois qu'il devait y avoir conformité, correspondance.

Héloïse – En quoi se distinguent ces diverses vérités ?

Problématique 3 : La connaissance implique-t-elle nécessairement la conscience ? (texte p. 87) **Problématiques 2, 4, 10, 20**

Victor – Elles ne correspondent pas ou ne sont pas conformes à la même chose. La première vérité est conforme à ce qui est objectif, à la réalité ; la seconde à ce qui est subjectif, à ce qui nous plaît ou nous déplaît. La vérité est donc un concept contradictoire. À cause de cela, il nous faut choisir le sens que nous lui donnons, et être conscient de notre choix, sans cela nous sommes confus et nous risquons l'équivoque. Il nous faut donc être conscient de notre propre pensée. → Citations 5 et 6

Problématique accomplie

Grâce à l'opposition entre « subjectif » et « objectif », le concept de vérité est problématisé : son aspect paradoxal est mis au jour.

Héloïse – Précise-moi quelque chose : dans ton schéma, ce qui est subjectif n'est pas réel ?

Victor – Tu ne me lâcheras donc jamais !

Héloïse – Qu'est-ce qui t'énerve ?

Victor – Mais ce qui est réel est objectif ; ce qui est subjectif, ce n'est quand même pas la réalité.

Héloïse – Tes sentiments ne sont pas réels ?

Victor – Si, mais ce n'est pas de la connaissance, c'est du sentiment.

Héloïse – Quelle est la différence ?

Victor – Ce n'est pas pareil.

Fausse évidence

Aucune réflexion n'est engagée pour distinguer « connaissance » et « sentiments », ou tenter d'établir un rapport entre eux. Leur différence radicale est posée comme une affirmation tombant immédiatement sous le sens.

Héloïse – Comment le sais-tu ?

Victor – La philosophie nous montre bien que la connaissance et les sentiments sont très différents.

Opinion reçue

« La philosophie », concept très vague, est maintenant invoquée pour justifier « la différence entre connaissance et sentiment », sans que cette différence soit analysée ou prouvée.

Héloïse – Elle fait cela ? Et comment donc ?

Problématique 10 : Faut-il ressentir pour connaître ? (texte p. 95) **Problématique 20**

Victor – Dans la connaissance, il y a des idées, des concepts, des moyens d'agir, alors que dans le sentiment, il n'y a que du ressenti, il n'y a pas d'idées.

→ Citations 7 et 8

Héloïse – Ne faut-il pas connaître pour ressentir ?

Victor – Comment cela ?

Héloïse – Peut-on aimer quelqu'un sans le connaître, au moins un minimum ?

Victor – Non, c'est indéniable. Mais pour connaître, il faut réfléchir, il faut raisonner, alors que les sentiments, eux, ne réfléchissent pas.

Introduction d'un concept opératoire

On introduit « réfléchir » ou « raisonner » comme concept permettant de distinguer « connaissance » et « sentiment ».

Héloïse – Lorsqu'on voit une rose, la connaît-on ?

Problématique 9 : L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ? (texte p. 93) **Problématiques 19, 22**

Victor – Une fois qu'on a vu une rose, on la connaît. La preuve en est que si on la voit à nouveau, on la reconnaît. C'est bien qu'on la connaît déjà. Ce n'est pas de l'imagination : on la connaît réellement. → Citations 9 et 10

Héloïse – As-tu tenu un raisonnement ici ?

Victor – Il n'y en a pas besoin, il suffit de voir.

Héloïse – N'es-tu pas en contradiction avec toi-même ?

Victor – Je ne vois vraiment pas pourquoi tu dis cela.

Perte de l'unité

Les réponses s'expriment au coup par coup : la perspective générale de l'interrogation est perdue de vue. Il s'agit de déterminer ce qui constitue la connaissance et ce qui lui est étranger. En particulier la question de savoir si seule l'« idée » est une connaissance.

Héloïse – Je croyais que pour connaître, nous avions besoin d'idées !

Victor – Nous avons l'image d'une rose, comme une perception intérieure. Nous voyons la rose dans son propre esprit, sans avoir besoin de raisonner. C'est pour cela que nous la reconnaissons. C'est quand même une forme de connaissance, une connaissance plus intuitive, moins explicative.

Introduction d'un concept opératoire

L'idée de « perception intérieure » permet de concilier « connaissance » et absence de « raisonnement ».

Héloïse – Mais qu'en savons-nous, de cette rose ?

Victor – Nous savons de quoi elle a l'air. Nous la trouvons belle.

Héloïse – Pourquoi l'appelles-tu une « rose » ?

Victor – Parce qu'elle ressemble à d'autres roses. Je le perçois bien.

Héloïse – La perception suffit-elle comme connaissance ?

Victor – C'est déjà une connaissance.

Héloïse – Suffit-elle ?

Victor – Non, il faut aussi pouvoir dire ce qu'est une rose, décrire comment elle est faite.

Héloïse – Est-ce le même type de connaissance ?

Victor – Ici c'est plus abstrait, ce sont plutôt des idées.

Héloïse – Et la perception, utilise-t-elle des idées ?

Victor – Non, plutôt des images, des sensations.

Héloïse – Un bouton de rose ressemble-t-il à une rose ?

Victor – Pas vraiment, non.

Héloïse – Comment savoir que c'est une rose ?

Victor – Il faut déjà comprendre : savoir qu'une rose ne vient pas toute faite, qu'elle est d'abord un bouton avant d'être une rose. Il faut voir le bouton : on ne peut pas l'inventer ou le deviner.

Héloïse – Peux-tu percevoir que le bouton est une rose ?

Problématique 19 : La connaissance doit-elle obéir à la raison ? (texte p. 105) **Problématiques 9, 21, 22**

Victor – Non, évidemment. Pas comme cela : il faudrait rester devant pour le voir pousser. Tu sais, je t'ai déjà dit qu'il ne suffisait pas de percevoir pour connaître. Il faut aussi analyser et comprendre. → Citations 11 et 12

Héloïse – Mais peut-on connaître une rose uniquement par l'analyse, sans reconnaître son apparence ?

Victor – Cela serait absurde. Nous avons besoin de la perception, de voir comment elle est, de sentir son odeur, de pouvoir la toucher. Sinon ce n'est pas très concret. C'est trop théorique, un peu comme la philosophie d'ailleurs.

Héloïse – Qu'est-ce que tu en conclus ?

Victor – Je vois deux aspects à la connaissance. Un premier aspect où l'on connaît les choses parce qu'on les voit, on les perçoit directement et on a des images en tête. Un deuxième aspect où l'on réfléchit, on analyse, avec des idées.

Héloïse – Que penses-tu de ces deux types de connaissance ?

Victor – Le premier est plus immédiat, plus vécu, plus concret, alors que l'autre, je le trouve plus scientifique, plus philosophique, plus abstrait. La perception utilise

des images, des sensations, alors que l'intellect utilise des idées. Pourtant il s'agit bien de connaissance dans les deux cas, en dépit de l'opposition apparente. En fait, je crois qu'il s'agit de l'opposition entre la connaissance du corps et celle de l'esprit.

Problématique accomplie

L'identification des deux types de connaissance permet de préciser en quoi ils diffèrent tout en participant à la même activité.

Héloïse – Et le sentiment ?

Victor – Le sentiment n'a rien à voir avec cela. Ce n'est pas de la connaissance.

Héloïse – Il n'est pas besoin d'aimer les roses pour les connaître ?

Victor – Non, il n'y a aucun rapport.

Héloïse – En es-tu sûr ?

Victor – D'une certaine manière, peut-être que oui. Mon voisin s'occupe beaucoup de son jardin, il me casse les oreilles avec ses histoires de fleurs : il semble tout connaître et c'est un passionné.

Position critique

L'exemple du « voisin passionné qui connaît tout à propos des fleurs » sert de contre-argument à l'hypothèse de la séparation entre « connaissance » et « sentiment ».

Héloïse – Comment expliques-tu cela ?

Problématique 10 : Faut-il ressentir pour connaître ? (texte p. 95)
Problématiques 9, 19

Victor – Finalement, le sentiment fait peut-être aussi partie de la connaissance, avec la perception et la raison. Je crois qu'il est le moteur des deux autres, il nous pousse à percevoir et à analyser. Nous voulons connaître ce que nous aimons, ce que nous trouvons beau. Sans passion ni désir, il n'y a pas de connaissance. → Citations 13 et 14

Introduction d'un concept opératoire

Le concept du « sentiment moteur de la connaissance » permet d'établir un lien entre sentiment et connaissance.

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « Il y a deux sortes de vérités : celle de raisonnement et celles de fait. Les vérités de raisonnement sont nécessaires et leur opposé est impossible, et celles de fait sont contingentes et leur opposé est possible. » **Leibniz**, *La Monadologie,* 1714.

2- « [...] Ceux qui cherchent le droit chemin de la vérité ne doivent s'occuper d'aucun objet à propos duquel ils ne puissent obtenir une certitude égale aux démonstrations de l'arithmétique et de la géométrie. » **Descartes**, *Règles pour la direction de l'esprit,* 1628.

3- « "Vérité" est non seulement conformité, mais valeur : ceux qui croient la posséder, la possèdent ; eux seuls. » **Valéry**, *Mauvaises Pensées et autres,* 1941.

4- « On définit la vérité par la conformité de l'intellect et du réel. Connaître cette conformité, c'est donc connaître la vérité. » **Thomas d'Aquin**, *Somme théologique*, 1266-1274.

5- « Conscience : c'est le savoir revenant sur lui-même et prenant pour centre la personne humaine elle-même, qui se met en demeure de décider et de se juger. » **Alain**, *Définitions,* 1953 (posthume).

6- « L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ? » **Comte**, *Cours de philosophie positive,* 1830.

7- « [...] Il n'y a rien de réel que l'Idée. » **Hegel**, *Principes de la philosophie du droit,* 1821.

8- « Quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au-dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous et les choses que nous devons respecter ou fuir. » **Rousseau**, *Émile ou De l'éducation,* 1762.

9- « Notre connaissance naturelle a son origine dans les sens, elle ne peut donc pas s'étendre au-delà du point où le sensible peut la conduire. » **Thomas d'Aquin**, *Somme théologique,* 1266-1274.

10- « [...] Si nous avons une connaissance quelconque des choses extérieures, il faut que ce soit par la raison [...]. » **Hume**, *Traité de la nature humaine,* 1710.

11- « Toute notre connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement et s'achève dans la raison, au-dessus de laquelle il n'y a rien en nous de plus élevé [...]. » **Kant**, *Critique de la raison pure,* 1781.

12- « [...] Nous parvenons à la connaissance des choses par deux chemins, à savoir, par l'expérience ou par la déduction. » **Descartes**, *Règles pour la direction de l'esprit,* 1628.

13- « C'est par leur activité [des passions] que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connaître que parce que nous désirons de jouir. [...] Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins et leur progrès de nos connaissances. » **Rousseau**, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* 1755.

14- « La passion est une maladie qui exècre toute médication, et [...] est bien pire que tous les mouvements passagers de l'âme. » **Kant**, *Anthropologie du point de vue pragmatique,* 1798.

En résumé...

On s'accorde en général à définir la vérité comme une concordance ou une conformité : de la pensée avec elle-même, de la pensée avec les choses, du réel avec l'idéal, autant de rapports qui peuvent coïncider ou s'opposer.

La problématique de la connaissance, quant à elle, met plus spécialement en jeu le rapport entre l'esprit et les choses. Ce rapport est moins simple qu'il n'y paraît lorsque l'on prend conscience de la diversité des éléments qu'une telle connaissance implique, en particulier des articulations complémentaires ou conflictuelles entre les concepts et les sensations, l'imagination et les sentiments. Nous pouvons aimer, craindre, ou imaginer le réel. Faut-il en tout cela valoriser plus particulièrement l'objectif par rapport au subjectif ?

Les notions-outils

Adéquat : adjectif qualifiant une idée, une représentation, ou encore une description, si celles-ci représentent entièrement et parfaitement leur objet. Synonyme de vérité.

Adéquation : conformité, correspondance complète.

Conforme : ce qui est semblable à un modèle. Ce qui s'accorde avec un principe, convient à un référent ou correspond à des prévisions.

Subjectif : qui appartient au sujet, en général l'homme, soit en tant que personne douée de sensations, de sentiments, soit en tant qu'esprit raisonnant.
Qualifie la connaissance ou la perception d'un objet, réduite ou modifiée par la nature du sujet. En opposition à objectif, prend le sens de partial ou de partiel. Peut prendre aussi le sens d'illusoire ou d'infondé.

Objectif : ce qui appartient à l'objet en lui-même, en sa réalité propre, hors de l'esprit qui le pense.
Exempt de préjugé ou de parti pris.
Peut être employé au sens de réel ou de scientifique.
Peut aussi avoir le sens de finalité ou de destination.

Impression : action exercée sur l'être humain par des corps ou des actions extérieures. Désigne également la sensation, l'affect qui en résulte dans l'esprit. État de conscience indépendant de la réflexion.

Imagination : faculté de l'esprit lui permettant de se représenter des objets sensibles en leur absence, ou d'inventer des objets, des événements, des liens, etc.

Idéal (*adjectif*) : qui se rapporte aux idées, par opposition aux choses, au réel.

Idéal (*nom commun*) : modèle entièrement satisfaisant pour la pensée ou pour la sensation, de l'homme en général ou d'un individu particulier. Principe et guide de ce qui devrait être. Tâche ou objectif qu'on se propose.

Passion : sentiment profond et durable, capable de modifier considérablement le caractère et de dominer entièrement la conscience. Inclination psychique particulière et relativement exclusive, pouvant être considérée comme perturbation ou au contraire comme moteur du psychisme. État subi, s'oppose à la volonté ou à la raison.

Sensation : perception de la présence d'un objet et de ses qualités par l'intermédiaire des sens. Ce terme peut également désigner ce qui est senti, l'objet même ou le contenu de la sensation.

Sensibilité : faculté, pour un être, de percevoir par les sens ou d'être affecté par des sentiments.

6 Les origines de la connaissance

Héloïse – À ton avis, d'où provient la connaissance ?

Victor – Quelle drôle de question ! Elle est là parce qu'elle est là. Avant de connaître, on ne connaît pas, et lorsqu'on connaît, on connaît.

Précipitation

La question, qui porte sur le processus d'engendrement de la connaissance, n'est ni entendue, ni traitée.

Héloïse – Comme par une sorte de miracle ?

Victor – Vraiment…

Héloïse – D'où provient la connaissance des roses ?

Problématique 19 : La connaissance doit-elle obéir à la raison ? (texte p. 105) **Problématiques 9, 22**

Victor – On l'a déjà dit : la connaissance vient de la réalité, pas de l'imagination. On voit des roses, et à force, on commence à les connaître, on a un vrai savoir. Il n'y a même pas besoin de raisonner, de juger ou de se poser des questions. → Citations 1 et 2

Héloïse – Par conséquent, il suffirait de voir beaucoup de roses pour les connaître ?

Victor – Non, on les touche, on les sent, et après, on réfléchit, on analyse ce que l'on perçoit.

Héloïse – Et durant l'analyse, qu'avons-nous en tête, une rose avec des épines ?

Victor – D'accord, je vois où tu veux en venir. Non, ce n'est pas une rose que nous avons en tête, mais l'image d'une rose, ou l'idée d'une rose.

Héloïse – D'où vient l'image de la rose ?

Victor – Elle vient du fait que nos yeux voient la rose.

Héloïse – Et l'idée de rose, la voyons-nous aussi ?

Victor – Non, on ne peut pas voir les idées.

Héloïse – Alors d'où vient l'idée de rose ?

Victor – L'idée vient de la rose, car sans la rose, il n'y aurait pas d'idée de rose, évidemment !

Idée réductrice

L'argument « sans la rose, il n'y aurait pas d'idée de rose » est porteur, mais il ne prend pas en compte le problème posé par l'origine de « l'idée de rose ».

Héloïse – L'abeille qui vient butiner la rose a-t-elle en tête une idée de rose ?

Victor – Je n'en sais rien, je ne suis pas une abeille.

Héloïse – Crois-tu que l'abeille s'intéresserait à un dessin de rose ?

Victor – Non, uniquement aux roses bien concrètes, avec des pétales, aux roses qui sentent bon.

Héloïse – Pourquoi nomme-t-on « rose » les roses ?

Victor – J'imagine que la majorité des roses sont roses, et on les a nommées par la couleur qu'elles avaient. Remarque, c'est peut-être aussi le contraire : la couleur rose vient du nom donné aux roses.

Héloïse – Est-ce que le nom « rose » est de couleur rose ?

Victor – Où vas-tu chercher des idées aussi ridicules ?

Héloïse – C'est exactement ce que je te demande depuis tout à l'heure. Peux-tu répondre à ta propre question ?

Victor – Tu inventes tes idées. Tu les imagines.

Héloïse – Alors d'où viennent-elles ?

Problématique 20 : La vérité peut-elle ignorer le réel ? (texte p. 105) **Problématiques 9, 17, 22**

Victor – D'accord, les idées viennent de nous ; nous les inventons avec nos mots à nous. Mais elles sont vraies uniquement si elles ressemblent à la réalité. Ce qui prouve quand même qu'elles viennent de l'extérieur, et non pas de nous. → Citations 3 et 4

Certitude dogmatique

Paralogisme

Après avoir rapidement admis que « les idées viennent de nous », on ne creuse pas l'hypothèse. Le discours revient immédiatement à l'hypothèse précédente : les idées viennent de l'extérieur.
On utilise le critère de la réalité comme preuve, alors que cela prouve uniquement la vérité des idées et non leur origine, du moins dans ce qui est exprimé.

Héloïse – À quoi doit ressembler l'idée d'avion ?

Victor – À un véritable avion, qui vole et dans lequel on peut monter.

Héloïse – Et le premier avion qui a volé, d'où provenait-il ?

Victor – Je n'en sais rien. Je ne connais pas trop l'histoire de l'aéronautique.

Héloïse – Peu importe. De manière générale, d'où provenait l'idée ?

Problématique 22 : L'imagination joue-t-elle un rôle dans la connaissance ? (texte p. 107) **Problématiques 1, 5, 20, 21**

Problématique 16 : La vérité existe-t-elle ou faut-il l'inventer ? (texte p. 101) **Problématiques 9, 20, 25**

Penser l'impensable

Victor – Les scientifiques se sont souvent inspirés de la littérature. Jules Verne, par exemple, parle d'avions et de fusées alors que cela n'existait pas à son époque.

Héloïse – Justement. Alors d'où provient l'idée ?

Victor – Je te le concède : l'idée d'avion vient de l'imagination des inventeurs. Mais il y a aussi la réalité : si l'avion que l'on fabrique ne fonctionne pas, ce n'est pas un avion, c'est un tas de ferraille. L'invention en soi ne suffit pas. → Citations 5 et 6

Héloïse – Si l'avion fonctionne, où se trouve sa réalité première ?

Victor – Il faut bien des matériaux pour le fabriquer. Sinon l'avion n'est qu'une idée !

Héloïse – Mais qu'est-ce qui est à l'origine de l'avion ?

Victor – Oui, mais pour fabriquer un avion, il faut connaître beaucoup de choses.

Héloïse – Pourquoi ne veux-tu pas répondre à ma question ?

Victor – Parce qu'elle me gêne.

Héloïse – Pourquoi cela ?

Victor – Elle veut me forcer à admettre que la réalité se trouve dans l'esprit, dans les idées, avant même de se trouver dans ce qui est matériel, dans ce qui est physique.
→ Citations 7 et 8

L'hypothèse de l'idée comme origine du réel est finalement envisagée et formulée, par opposition à l'idée d'une réalité limitée à la matérialité.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Une idée, c'est théorique, alors que la réalité est pratique.

Héloïse – Et la connaissance ?

Victor – Quoi, la connaissance ?

Héloïse – Est-elle théorique ou pratique ?

Victor – C'est vrai que la connaissance peut être les deux : théorique ou pratique.

Héloïse – Quelle est la différence ?

Victor – Si c'est pratique, c'est plus concret.

Problématique 6 : La connaissance ne vise-t-elle que la vérité ? (texte p. 91) **Problématiques 9, 16, 20**

Fausse évidence

Difficulté à problématiser

Héloïse – Qu'entends-tu par concret ?

Victor – Concret, c'est réel. On peut voir ou toucher quelque chose. Alors que si c'est théorique, on ne peut pas vérifier ou prouver quoi que ce soit. On ne sait pas si c'est vrai, or c'est cela qui compte pour la connaissance.
→ Citations 9 et 10

Héloïse – Le big-bang, ou l'évolution des espèces animales, est-ce réel ?

Victor – C'est prouvé scientifiquement.

L'équivalence entre « réalité » et « preuve scientifique » est prise comme un acquis, alors que rien ne la justifie d'emblée, en dépit de la banalité de son usage.

Héloïse – Mais peux-tu les toucher ou les voir ?

Victor – Quelle est ta question encore ?

Héloïse – Quelle est la différence entre connaissance pratique et connaissance théorique ?

Victor – Avec la connaissance pratique, on peut agir, on sait comment faire les choses. Par exemple : comment fabriquer un avion ? Ou bien : dois-je faire ceci ou cela ?

Héloïse – Et la réalité ?

Victor – C'est pour cela que c'est plus réel : on peut vérifier que ça marche, au cas par cas. On peut en voir les résultats.

Héloïse – Et que peux-tu dire de la connaissance théorique, bien qu'elle ne soit pas ta favorite ?

Victor – Je ne sais pas, je ne suis pas à l'aise avec elle. C'est de la spéculation, des paroles en l'air. C'est trop général. Ça me paraît tellement éloigné de ce que l'on fait tous les jours…

Divers éléments sont présents qui permettraient d'articuler une problématique sur la connaissance, théorique ou pratique, à travers l'opposition entre le « général » et le « cas par cas », entre le « réel » et le « spéculatif », mais cette mise en forme n'est pas réalisée.

Héloïse – Pourtant, dans nos discussions, tu sembles te débrouiller assez bien.

Victor – Toi, tu te débrouilles bien ! Moi j'ai l'impression de trébucher tout le temps. Pour être franc, je me sens parfois ridicule.

Héloïse – Quel est le problème ?

Problématique 25 : L'ignorance s'oppose-t-elle à la vérité ? (texte p. 111)
Problématiques 3, 7, 12, 13, 14

Problématique accomplie

Problématique 18 : La connaissance est-elle un facteur de liberté ? (texte p. 103)
Problématiques 1, 2, 4, 8, 21

Concept indifférencié

Victor – Tu arrives à me donner le sentiment de ne pas savoir raisonner, le sentiment d'être ignorant.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Là, tu as raison. Dans le fond, on est tous très ignorants, quand on pense à tout ce qu'il y a à savoir. Mieux vaut en être conscient, c'est certain. Mais ce n'est pas très agréable comme sentiment, je dois l'avouer. On finit par se dire qu'il vaut mieux se taire. Toutefois, si l'on réalise que l'on est ignorant, on reste plus ouvert pour découvrir la vérité. → Citations 11 et 12

Le concept d'ignorance a été problématisé, dans la mesure où, grâce à la conscience, il n'est plus nécessairement un obstacle à la connaissance. Au contraire, il facilite « la découverte de la vérité ».

Héloïse – Cette prise de conscience, est-ce une connaissance pratique ?

Victor – On ne peut pas faire grand-chose avec. Elle nous découragerait même plutôt d'agir. Pourtant elle peut aider, je crois.

Héloïse – Aider à quoi ?

Victor – Je ne sais pas exactement. Aider à vivre, aider à réfléchir, aider à vivre avec les autres, à discuter avec eux sans essayer d'avoir raison à tout prix.

Héloïse – Est-ce prouvé scientifiquement ?

Victor – Ne te moque pas de moi !

Héloïse – Alors comment savoir que c'est vrai ?

Victor – On retrouve l'idée de vérité personnelle. C'est comme un choix que chacun fait, un choix qui guide sa vie. Finalement, on détermine ce qui est vrai pour soi : en réfléchissant, on doit décider qui l'on est, afin d'être libre. → Citations 13 et 14

Héloïse – Donc c'est uniquement valable pour toi ?

Victor – Non, quand même. N'est-ce pas ton Socrate qui disait la même chose ?

Héloïse – Penses-tu que vous ne soyez que deux à parler ainsi ?

Victor – Je ne crois pas. Je pense que c'est une vérité universelle. C'est ce qu'on appelle la sagesse.

Le concept de « sagesse » mériterait d'être développé. Mis à part son universalité, on ne sait pas ce qu'il implique. Il faudrait préciser par exemple s'il s'agit d'un concept moral, intellectuel, ou des deux.

Illusion de synthèse

Problématique 4 : Peut-on connaître sans juger ? (texte p. 89)
Problématiques 1, 2, 13, 18

Introduction d'un concept opératoire

Héloïse – Tiens donc, il y a un instant c'était une vérité personnelle, maintenant c'est une vérité universelle…

Victor – Je ne vois pas le problème. Ça peut être les deux à la fois !

Certes il est possible de dire les deux, mais il est alors nécessaire de montrer comment on peut maintenir ensemble deux qualificatifs apparemment contradictoires : « personnel » et « universel ».

Héloïse – Ces deux termes, « universel » et « personnel », ne sont-ils pas un peu contradictoires ?

Victor – Pourquoi donc ?

Héloïse – Ce qui est personnel convient à qui ?

Victor – À soi, mais ça peut aussi être valable pour tous, parce qu'il ne faut pas oublier le respect pour les autres.

Héloïse – Le respect ?

Victor – Oui, le fait d'accepter que chacun puisse choisir lui-même ses propres valeurs.

Héloïse – Oui, mais n'y a-t-il pas néanmoins une sorte d'opposition ?

Victor – Pas vraiment. On se sert aussi de ce que l'on connaît pour interpréter ce qui est dit par les autres. N'est-ce pas ce que tu me pousses tout le temps à faire : à lire entre les lignes ? Alors, il faut bien interpréter. Connaître signifie aller au-delà de l'apparence, n'est-ce pas ? Pour cela, il faut bien utiliser ses propres opinions pour interpréter : ça s'appelle la liberté de penser. → Citations 15 et 16

Le concept de « liberté de penser » permet de justifier l'opinion personnelle en tant qu'outil d'interprétation, autorisant à « aller au-delà de l'apparence ». De ce fait l'idée d'opinion est quelque peu problématisée, puisqu'elle émerge de son statut superficiel et factice.

Héloïse – Prenons le problème autrement. Peut-on concevoir une contradiction entre « personnel » et « universel » ?

Victor – Là oui, je veux bien. On pourrait en effet voir une opposition. Car ce qui est personnel est valable pour une personne, alors que ce qui est universel est valable pour tous. Mais peut-être qu'une connaissance est à la fois personnelle et universelle parce que chacun doit la découvrir par lui-même, même si elle est valable pour tous. Là c'est les deux à la fois. Tu es contente ?

Problématique accomplie

Grâce à la distinction entre la « découverte » qui est « personnelle » et le « valable » qui est « universel », on comprend comment une vérité peut être à la fois universelle et personnelle.

Héloïse – Quelle forme de connaissance te paraît la plus fiable ? L'universel ?

Victor – L'autre jour, dans ma cuisine, j'ai pensé à quelque chose. Je regardais le frigo, je savais ce qu'il y avait dedans. Puis je me suis dit : s'il est en panne, un technicien viendra, qui saura le réparer, parce qu'il sait faire fonctionner tous les frigos. Mais il ne sait pas ce que contient le mien, puisqu'il ne l'utilise pas. Puis j'ai pensé aux scientifiques qui ont conçu le principe du frigo. Eux ne savent sans doute pas comment en réparer un, ils ne connaissent pas le mien non plus, mais les principes de la physique qu'ils ont découvert servent à fabriquer d'autres machines que le frigo. Alors, avant que tu me le demandes, j'en conclus qu'il y a trois sortes de savoir.

Concept indifférencié
Exemple analysé

La nature des « trois types de connaissance » n'est pas suffisamment articulée.
L'exemple sert à montrer qu'il existe trois types de connaissance.

Héloïse – J'aimerais que tu me résumes ton idée des trois types de savoir.

Problématique 5 : La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ? (texte p. 90)
Problématiques 1, 6, 21

Victor – C'est plutôt difficile, mais je vais essayer. Premièrement, il y a le savoir du particulier, celui de l'utilisateur, qui ne connaît que le cas singulier ; surtout son propre cas, ce qui l'arrange et lui convient. Deuxièmement, il y a le savoir du technicien, qui connaît le général et sait faire fonctionner les appareils. Troisièmement, il y a le savoir du scientifique, qui connaît l'universel et invente les choses, même s'il ne sait pas les faire fonctionner lui-même. Ces différentes formes de connaissance ne vont pas nécessairement ensemble.
→ Citations 17 et 18

Achèvement d'une idée

Les trois degrés ou formes du savoir ont été précisés, ordonnés du particulier à l'universel.

Héloïse – C'est bien, mais tu as oublié ma question.

Victor – Pas du tout : « Quelle forme de connaissance te paraît la plus fiable ? »

Héloïse – Bravo !

Victor – Tu vois, tu me sous-estimes toujours. Laisse-moi ajouter une autre idée : chaque savoir est limité, car chaque savoir sait quelque chose que les autres savoirs ne savent pas. Toutefois, je dois avouer que la connaissance du scientifique est peut-être plus profonde, plus universelle, même si à cause de cela elle risque parfois de devenir trop abstraite, trop compliquée. Un peu comme la philosophie.

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « Toutes nos connaissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou, pour parler exactement, des sensations. » **Condillac**, *Traité des sensations,* 1754.

2- « Par connaissance, j'entends la certitude qui naît de la comparaison d'idées. » **Hume**, *Traité de la nature humaine,* 1740.

3- « On appelle Idée Vraie celle qui montre une chose comme elle est en elle-même ; Fausse celle qui montre autrement qu'elle n'est en réalité. » **Spinoza**, *Pensées métaphysiques,* 1663.

4- « Le réel n'est jamais "ce qu'on pourrait croire" mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. » **Bachelard**, *La Formation de l'esprit scientifique,* 1938.

5- « Nous disons qu'une chose est vraie, et non que la vérité d'une chose existe. Cependant cette vérité est bien quelque chose qui ne dépend pas du caprice de notre imagination. » **Lagneau**, *Célèbres Leçons et Fragments,* 1950.

6- « En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et, d'en varier indéfiniment la fabrication. » **Bergson**, *L'Évolution créatrice,* 1907.

7- « [...] Il est impossible qu'elles [les choses non pensantes] aient une existence hors des esprits ou choses pensantes qui les perçoivent. » **Berkeley**, *Principes de la connaissance humaine,* 1710.

8- « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. » **Marx et Engels**, *L'Idéologie allemande,* 1845-1846.

9- « Toute notre connaissance est des vérités générales ou particulières. » **Leibniz**, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain,* 1765.

10- « [...] La vérité, cette forme la moins vigoureuse de la connaissance [...]. » **Nietzsche**, *Le Gai Savoir,* 1883.

11- « Socrate. – Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon ; mais lui croit savoir quelque chose, alors qu'il ne sait rien, tandis que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. » **Platon**, *Apologie de Socrate,* IVe s. av. J.-C.

12- « Si l'on ignore, c'est que l'on n'a pas appris, c'est que l'on n'est pas instruit des choses indispensables pour savoir. » **Épictète**, *Entretiens,* vers 130 apr. J.-C.

13- « Qu'est-ce donc que ce choix et quelle est sa nature ? [...] De l'avis commun, c'est un acte volontaire, mais tout acte volontaire n'est pas exécuté en vertu du libre choix. [...] Ce choix s'accompagne de raison et de réflexion. » **Aristote**, *Éthique à Nicomaque,* IVe av. J.-C.

14- « [...] Que rien n'existe réellement et d'une façon vraie, mais qu'en toute chose les hommes se gouvernent selon la coutume et la loi. Car une chose n'est pas plutôt ceci que cela. » **Pyrrhon**, d'après **Diogène Laërce**, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres,* IIIe s. apr. J.-C.

15- « [...] Ce n'est pas la mort, l'exil, la souffrance ni rien de pareil qui sont pour nous un motif de faire ou non tel acte ; le motif, ce sont nos jugements et nos opinions. » **Épictète**, *Entretiens,* vers 130 apr. J.-C.

16- « Il est vrai néanmoins qu'une grande partie des faux jugements des hommes [...] n'est causée que par la précipitation de l'esprit et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connaît que confusément et obscurément. » **Arnauld et Nicole**, *La Logique ou l'Art de penser*, 1662.

17- « L'inventeur de l'arc n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire [...]. Cela conduit à juger que la technique, quoique réglée sur l'expérience, et fidèlement transmise de maître en apprenti, n'a pas conduit toute seule à la science. » **Alain**, *Propos du 28 février 1931*.

18- « Plus les techniques progressent, plus la réflexion est en rupture. » **Marcel**, *Les Hommes contre l'humain,* 1951.

En résumé...

Le réel n'est pas le fondement unique de toute connaissance, ainsi la seule présence des choses ne peut suffire pour définir la connaissance. Ne produisons-nous pas nous-mêmes nos idées ? On peut donc se poser la question critique, celle du critère, grâce auquel on reconnaît la connaissance véritable. Faut-il privilégier son caractère universel et abstrait, ou singulier et concret ? Serait-ce son utilité ou son efficacité pratiques ? Ou est-ce plutôt sa valeur ? Ou encore le rapport harmonieux qui peut s'instaurer entre nos facultés subjectives ? Diverses vérités ou formes de vérité, relativement arbitraires, guident notre existence ; ne sommes-nous pas obligés d'avouer leur fragilité, et de ce fait notre ignorance ? D'autant plus que chaque forme de savoir est limitée par sa nature même : elle ne sait que ce qu'elle peut savoir.

Les notions-outils

Analyse : opération intellectuelle ou matérielle consistant à décomposer un tout pour en dissocier les éléments constitutifs.

Synthèse : opération intellectuelle ou matérielle qui pose ensemble ou réunit ce qui se présente d'abord comme dissocié.

Valeur : ce qui en soi est absolument digne d'estime et de considération. Norme idéale à laquelle il faut absolument se conformer. Critère d'appréciation ou de critique, de nature morale, esthétique ou intellectuelle.

Connaître : appréhender par l'esprit une chose, une idée ou un être, de façon adéquate. Avoir de l'expérience ou du savoir dans un domaine donné.

Connaissance/savoir : deux termes qu'on peut considérer comme synonymes ou se définissant l'un l'autre. Le second peut toutefois avoir un sens plus large et désigner aussi bien ce que la pensée acquiert par le moyen de l'expérience, du sentiment, de l'action, que la connaissance en tant qu'assimilation rationnelle d'un objet rigoureusement défini.

Abstrait : se dit d'une idée, d'une qualité, extraite par la pensée d'une totalité dont elle fait partie, et hors de laquelle elle n'a pas d'existence réelle.

Concret : se dit d'un objet, d'un être qui peut être perçu par les sens. Renvoie au singulier plutôt qu'à la généralité.

Personnel : se rapportant à l'être individuel considéré dans sa dimension morale ou juridique, comme sujet doué à la fois de raison et/ou de sentiment et/ou de responsabilité.

Sagesse : Vertu rendant capable aussi bien de la connaissance la plus achevée que de la conduite la plus conforme au bien.

7 Savoir, c'est pouvoir

Victor – Tu sais, je viens de penser à une expression que mon grand-père aime bien employer : « Savoir, c'est pouvoir. »

Héloïse – Pourquoi dit-il cela ?

Victor – Pour que je travaille, pour que j'étudie.

Héloïse – As-tu répondu à ma question ?

Victor – Oui, tu m'as demandé pourquoi mon grand-père répète : « Savoir c'est pouvoir. » Je te l'ai dit, non ? Pour que j'étudie…

Héloïse – Pourrais-tu répondre autrement à ma question ?

Problématique 17 : La vérité est-elle prisonnière du langage ? (texte p. 102) **Problématiques 6, 24**

Victor – Quelle drôle d'idée ! Tu m'as demandé ce que je pensais, je t'ai donné mon opinion. Je t'ai dit ce que je savais. Je ne peux pas te dire autre chose que ce que je sais, tout de même, comme je le dis. Tu n'es jamais satisfaite, tu veux toujours que j'aille plus loin, au lieu de simplement accepter ce que je te dis avec mes mots à moi, qui sont pourtant clairs. Ton idée de vérité t'empêche d'écouter parfois, dès que je ne parle pas comme toi. Au point que lorsque tu me questionnes, j'arrive parfois à ne même plus savoir ce que je pense. → Citations 1 et 2

! *Emportement émotionnel*
! *Exemple inexpliqué*

La possibilité d'un autre angle de réponse est complètement éludée. L'exemple du grand-père n'est pas pleinement analysé. L'analyse de ses paroles est limitée à leur intention (« pour que j'étudie »), et pas du tout à leur contenu.

Héloïse – Que signifie « Savoir c'est pouvoir » ?

Victor – Tu me reposes la même question !

Héloïse – En es-tu certain ?

Victor – Tu me questionnes sur ce que dit mon grand-père.

Héloïse – Et si ton grand-père ne le disait pas, pourrais-tu m'expliquer ce que signifie cette expression ?

Victor – Mais ce n'est pas pareil.

Héloïse – Comment cela ?

Victor – Lui, je sais ce qu'il veut dire. Je sais pourquoi il me le dit.

Héloïse – Sinon ?

Victor – Je sais ce que ce que l'expression veut dire.

Héloïse – Tiens, les deux « veulent dire » quelque chose !

Victor – Oui, et alors ?

Héloïse – N'y a-t-il pas une opposition entre les deux sens ?

Victor – Non, ils sont complémentaires.

Illusion de synthèse

L'idée de complémentarité est un piège, dans la mesure où elle empêche d'envisager la dimension problématique et les enjeux soulevés par la différence. La différence est nécessairement une forme d'opposition, bien que des opposés puissent être aussi dialectiquement reliés.

Héloïse – Ces deux sens ne s'opposent-ils pas du tout ?

Victor – Je n'aime pas ce terme d'« opposition ». Je préfère « complémentaire ».

Héloïse – En quoi sont-ils complémentaires ?

Problématique 24 : L'apparence est-elle le reflet de la vérité ? (texte p. 109) **Problématiques 3, 6, 17, 18**

Victor – Dans un cas, c'est mon grand-père qui veut me dire quelque chose. Dans l'autre, ce sont les mots qui veulent dire quelque chose. Mais les mots, parfois, cachent la vérité de l'intention. Souvent, on connaît les mots, mais on ne réalise pas ce qui se cache derrière : prends les phrases de politesse, par exemple. Pour décoder le véritable sens, il faut lire entre les lignes, voir le visage de la personne ou entendre le ton de sa voix. → Citations 3 et 4

Perte de l'unité

La « complémentarité » entre « mots » et « intention » est devenue une opposition, ce qui en soi n'est pas un problème, si ce n'est qu'un tel revirement doit être mentionné et expliqué.

Achèvement d'une idée

Le rapport potentiellement conflictuel entre les mots et ce qu'ils véhiculent est quelque peu éclairci.

Héloïse – Sans connaître ton grand-père, puis-je comprendre ce qu'il dit ?

Victor – Oui, il parle français tout de même.

Héloïse – En français, que veut dire : « Savoir, c'est pouvoir » ?

Victor – Cela peut avoir différentes significations. Ça dépend de celui qui le dit, ça dépend des individus.

Indétermination du relatif

Cette affirmation ne peut être prise pour argent comptant. Il s'agirait de présenter quelques-unes de ces « différentes » possibilités de sens.

Héloïse – Et sans savoir qui parle ?

Victor – Tu veux dire en général ?

Héloïse – Le sens changerait-il alors ?

Victor – Oui, il y a un sens plus général et un sens plus particulier.

Héloïse – Peut-on se méprendre sur les paroles de quelqu'un ?

Victor – Oui, bien sûr.

Héloïse – Donne-moi un exemple.

Victor – Si tu ne connais pas mon grand-père, tu pourrais croire par exemple qu'il parle du pouvoir politique, alors qu'il ne supporte pas la politique.

Héloïse – Les deux sens sont-ils complémentaires ?

Victor – Non, il y a une contradiction.

Héloïse – Qu'en conclus-tu ?

Victor – Que l'on ne peut jamais savoir en général ce que veulent dire les gens. Il faut les connaître, eux, en particulier. Sinon on croit qu'ils disent des choses qu'ils ne disent pas : on risque de se méprendre sur leur intention. Les mots ne suffisent pas pour comprendre quelqu'un.

Héloïse – Alors y a-t-il contradiction ?

Problématique 26 : L'opinion publique a-t-elle forcément raison ? (texte p. 112) **Problématiques 15, 17, 20**

Victor – Si tu veux. Mais en fait on ne peut jamais connaître quoi que ce soit, dans l'absolu, en général. On peut uniquement savoir les choses au cas par cas, dans le particulier : c'est la seule réalité. D'ailleurs, ce qui est vrai dans un endroit ne l'est pas nécessairement ailleurs, ou dans d'autres circonstances. Tout est relatif. C'est pour cela que l'on ne peut pas se fier au sens général des mots, et qu'il faut connaître celui qui les prononce. Je crois d'ailleurs que c'est à chacun de décider comment il utilise les mots, même si tous les autres en décident autrement. C'est ce que font les poètes, non ? → Citations 5 et 6

Introduction d'un concept opératoire

L'opposition entre le « général », l'« absolu », et le « particulier » généralise l'opposition entre le sens général des mots et leur utilisation spécifique.

Héloïse – Cela ne pose-t-il pas de problème ?

Victor – Comment cela ?

Héloïse – En va-t-il de même pour la science ?

Victor – La science aussi se trompe. Prends le scandale du cholestérol.

Perte de l'unité

Le lien entre la légitimité du singulier, en poésie, et la possibilité d'une erreur, en science, n'est pas explicité.

Exemple inexpliqué

Même si le « scandale » en question est censé être connu, il faudrait en mentionner les éléments principaux et les analyser brièvement, afin d'en dégager les conclusions désirées.

Héloïse – Un peu succinct comme explication !

Problématique 23 : Suffit-il d'être certain pour être dans le vrai ? (texte p. 108) **Problématiques 3, 11, 18, 24, 26**

Victor – Les scientifiques croient tout savoir. C'est pour cela qu'ils sont critiqués par beaucoup de gens. Ils ne connaissent pas leurs limites. Ils veulent tout traiter en général et ils sont trop sûrs de leurs théories, de leurs raisonnements et de leurs travaux. C'est ce que l'on a pu observer avec ce fameux médicament contre le cholestérol : plusieurs personnes sont mortes pour l'avoir pris. Les scientifiques sont parfois inconscients ! → Citations 7 et 8

Exemple analysé

L'exemple du « cholestérol » est quelque peu explicité : il sert à montrer les limites de la science, parfois privée de conscience à cause de ses certitudes.

Héloïse – Inconscients ?

Victor – Oui. Ils savent des choses mais oublient qu'ils ne connaissent pas tout. Ils sont prisonniers de leur savoir.

Héloïse – Es-tu d'accord avec ton grand-père en fin de compte ?

Victor – Oui et non.

Héloïse – Comment cela ?

Problématique 5 : La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ? (texte p. 90) **Problématiques 3, 6, 12, 18**

Victor – C'est vrai que sur le plan théorique « savoir » vient avec « pouvoir » : plus on sait, plus on peut agir. Mais je crois que sur le plan pratique, ce pouvoir tiré du savoir s'avère parfois dangereux. On veut tout contrôler grâce à ses connaissances, on est ambitieux et l'on commet de graves erreurs. → Citations 9 et 10

Problématique accomplie

Le concept de « pouvoir » est problématisé, entre une connaissance théorique qui permet de « pouvoir faire », et une connaissance pratique qui procure « le pouvoir ».

Héloïse – N'as-tu pas dit que l'on pouvait être « prisonnier de son savoir » ?

Victor – Oui, si l'on oublie que l'on ne sait pas tout. Si

l'on est trop sûr de soi.

Héloïse – Alors que faire ?

Victor – Je n'en sais rien.

Héloïse – Sommes-nous bloqués ?

Victor – J'ai bien une idée, mais elle est très bizarre.

Héloïse – Dis toujours !

Victor – Je t'aurai prévenue…

Héloïse – Qu'avons-nous à perdre ?

Victor – Je crois qu'il faut aussi savoir ce que l'on ne sait pas, sans quoi on est inconscient, trop sûr de soi.

Penser l'impensable

L'idée de « savoir ce que l'on ne sait pas », en dépit de son aspect contradictoire, s'impose comme une protection contre l'inconscience, la certitude dogmatique.

Héloïse – Quel est le problème ?

Victor – Mais ça n'a aucun sens. C'est une contradiction totale.

Héloïse – Et alors ?

Victor – C'est contraire à la raison. Ce n'est pas logique.

Héloïse – Est-ce interdit pour autant ?

Victor – Si l'on ne peut plus raisonner, alors plus rien n'est vrai. Personne ne dira le contraire !

Alibi du nombre

L'adéquation entre « raison » et « vérité » est une position qui peut se défendre, mais il est nécessaire de formuler cette défense, afin de la justifier. Le fait que « personne ne contredise cette idée » est une affirmation gratuite qui ne signifie rien du tout.

Héloïse – Comment cela ?

Victor – C'est le raisonnement qui nous dit si les choses sont vraies.

Héloïse – Donc si les scientifiques raisonnent bien, ils peuvent tout savoir ?

Victor – Non, bien sûr.

Héloïse – Pourquoi : « Non, bien sûr » ?

Problématique 12 : L'erreur n'est-elle due qu'à l'ignorance ? (texte p. 97) **Problématiques 6, 11, 18, 22, 24**

Victor – Il faut aussi faire des expériences, des observations. La raison ne peut pas tout prévoir. Il y a aussi la réalité. C'est pour cela que la vérité est une idée dangereuse : on invente beaucoup de théories auxquelles on finit par croire. On ne se méfie pas assez de ses propres

pensées, tout comme de ses propres perceptions.
→ Citations 11 et 12

Position critique
Concept indifférencié

Le concept de « réalité », introduit grâce à « l'observation et l'expérimentation », offre une perspective critique sur la raison.
La « réalité », qui fait office de contrepoids à la « vérité », n'est pas ici assez définie.

Héloïse – La réalité ?

Victor – Oui, la réalité. Les faits, les actes. Le fait que telle ou telle chose existe. Que tel ou tel événement s'est passé. C'est cela la vérité vraie.

Héloïse – Alors pourquoi parler de vérité, s'il n'y a que la réalité ?

Victor – La vérité, ce sont des mots, des idées. La réalité, ce sont des faits.

Héloïse – Et comment exprime-t-on la réalité ?

Victor – Tu es maligne ! Avec des mots et des idées bien sûr. Mais aussi avec des nombres. Mais on peut toujours se tromper. Parfois on ne trouve pas les mots, et on peut se tromper dans ses calculs.

Héloïse – Et dans ses pensées, trouve-t-on les faits ?

Problématique 24 : L'apparence est-elle le reflet de la vérité ? (texte p. 109)
Problématiques 16, 17, 20, 22

Victor – Non, mais on vérifie ce que l'on pense et ce que l'on dit avec les faits. On réalise des expériences par exemple. Ou l'on observe ce que l'on voit. Ce que l'on perçoit avec les sens est plus objectif et plus concret que les raisonnements théoriques, les vérités préétablies et les mots avec lesquels on les fabrique.
→ Citations 13 et 14

Héloïse – Qui décide de l'expérience ?

Victor – Celui qui la réalise, évidemment. Ou quelqu'un d'autre qui en a eu l'idée.

Difficulté à problématiser

Un certain nombre d'éléments, laissés en vrac, sont présents, qui permettraient d'élaborer une problématique entre « réalité » et « vérité » : on s'aperçoit que la « réalité » ne peut s'articuler qu'au travers de la « vérité » du discours, bien que « réalité » s'oppose à « vérité ».

Héloïse – Observe-t-on tout ce qu'il y a autour de nous ?

Victor – Non. C'est impossible. Mais où veux-tu en venir avec ces questions ?

Héloïse – Devine !

Victor – Tu veux me montrer qu'il n'y a jamais rien d'objectif !

Héloïse – Cette idée te plaît-elle ?

Victor – Non. Car on ne sait plus rien.

Héloïse – On ne sait plus rien ?

Victor – On n'a plus de certitudes.

Héloïse – Est-ce un problème ?

Victor – Oui, on ne fera plus rien ! « Dans le doute, abstiens-toi », dit le proverbe.

Opinion reçue

Les proverbes n'ont pas raison d'office, même s'il n'est pas interdit de les citer. Comme pour toute proposition, il s'agit d'en justifier l'affirmation.

Héloïse – Pourquoi donc ?

Victor – J'ai peut-être été un peu trop rapide dans mes conclusions. Peut-être que l'on peut agir sans avoir de certitudes.

Suspension du jugement

Est-ce vraiment parce que l'on est privé de « certitudes » que « l'on ne peut pas agir » ? Cette proposition mérite en effet d'être réexaminée.

Héloïse – C'est-à-dire ?

Victor – On peut agir, mais il faut toujours faire attention.

Héloïse – Est-ce une révélation ?

Victor – Non ! Tout le monde sait cela.

Héloïse – Tout le monde ?

Victor – On le sait en théorie, mais dans la pratique, on l'oublie souvent.

Héloïse – Théorie et pratique s'opposent-ils donc ?

Victor – J'allais dire qu'ils sont complémentaires, mais ils s'opposent aussi. Ils ont besoin l'un de l'autre, mais ils se contredisent souvent. C'est sans doute pour cela qu'ils ont besoin l'un de l'autre : parce qu'ils se contredisent.

Héloïse – N'est-ce pas bizarre comme idée ?

Problématique 10 : Faut-il ressentir pour connaître ? (texte p. 95)
Problématiques 3, 6, 24

Victor – Non, cela me fait penser à mes parents. Souvent ils sont en désaccord, mais j'ai presque l'impression qu'ils s'entendent bien parce qu'ils sont en désaccord. C'est comme si, à cause de cette différence, ils avaient besoin l'un de l'autre. Contrairement aux apparences, c'est ce qui oppose qui rassemble, mais on n'en est pas conscient, même si on connaît bien l'autre. C'est

pour cette raison que l'amour rend aveugle : il est très contradictoire, il ne veut pas voir les choses en face.
→ Citations 15 et 16

Exemple analysé

Le rapport paradoxal entre « complémentarité » et « opposition » est clarifié, grâce à l'analogie du couple pris en exemple, où l'« entente » se nourrit du « désaccord ».

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « Les *limites* de mon *langage* signifient les limites de mon propre monde. » **Wittgenstein**, *Tractatus logico-philosophicus,* 1921.

2- « D'abord, l'on pense que chaque nom n'a, ou ne doit avoir, qu'une seule signification précise et fixe. » **Berkeley**, *Traité des principes de la connaissance humaine,* 1710.

3- « Le langage n'est pas fait pour dire la vérité. » **Anatole France**, *La Vie en fleurs,* 1923

4- « Puisque la vérité consiste à ordonner correctement les dénominations employées dans nos affirmations, un homme qui cherche l'exacte vérité doit se rappeler ce que représente chaque dénomination dont il use, et la placer en conséquence : autrement, il se trouvera empêtré dans les mots comme un oiseau dans des gluaux [...]. » **Hobbes**, *Léviathan,* 1651.

5- « [...] La convention, en quelque manière, et l'usage doivent nécessairement contribuer à la représentation de ce que nous avons dans l'esprit en parlant. » **Platon**, *Cratyle,* IVe s. av. J.-C.

6- « Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. » **Chamfort**, *Maximes et pensées, caractères et anecdotes*, 1795.

7- « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome. » **Laplace**, *Essai philosophique sur les probabilités,* 1814.

8- « Quand nous faisons une théorie générale dans nos sciences, la seule chose dont nous soyons certains, c'est que toutes ces théories sont fausses absolument parlant. » **Claude Bernard**, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale,* 1865.

9- « Il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie [...], et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. » **Descartes**, *Discours de la méthode,* 1637.

10- « On ne peut vaincre la nature qu'en lui obéissant. » **Bacon**, *Novum Organum,* 1620.

11- « [...] Une expérience sans théorie est tout aussi incompréhensible qu'une théorie sans expérience. » **Feyerabend**, *Réalisme, rationalisme, et méthode scientifique,* 1981.

12- Comme si l'état le plus admirable et le plus estimable pour une science démonstrative n'était pas de naître et de se développer à partir de principes très connus, compris et accordés par tous. » **Galilée**, *Discours concernant deux sciences nouvelles,* 1638.

13- « Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. » **Freud**, *Métapsychologie,* 1952 (posthume).

14- « Quant à la nature des objets considérés en eux-mêmes et indépendamment de toute réceptivité de notre sensibilité, elle nous demeure entièrement inconnue. » **Kant**, *Critique de la raison pure,* 1781.

15- « La passion trop souvent ferme les yeux aux hommes et ils attribuent à la femme aimée des mérites qu'elle n'a pas. » **Lucrèce**, *De la nature,* Ier s. av. J.-C.

16- « La raison est, et elle ne peut être que l'esclave des passions ; elle ne peut prétendre à d'autre rôle qu'à les servir et à leur obéir. » **Hume**, *Traité de la nature humaine,* 1740.

En résumé...

De la connaissance, on peut attendre qu'elle nous rende capables d'agir sur le monde, qu'elle ait non seulement une utilité, mais aussi un pouvoir. Cette attente présente toutefois des dangers, car nous pourrions nous contenter de la connaissance

seulement efficace, à savoir de réduire notre approche des choses à la seule perspective, toute pragmatique, de l'action que nous pouvons exercer sur elles. Ce danger semble d'autant plus réel que toute connaissance apparaît comme limitée, partielle, provisoire. C'est aussi le cas de la science, empêtrée dans les contradictions entre théorie et pratique, entre action et réflexion, entre vérité et réalité, entre certitude et interrogation.

Les notions-outils

Pouvoir : faculté, capacité d'agir ou de produire, pouvant résulter indifféremment de la force ou du droit. Pris en ce sens, le terme est à distinguer de la simple possibilité, ou puissance.

Intention : volonté ou souhait de faire quelque chose, projet. Visée ou objectif que l'on se propose, considéré comme distinct ou opposé d'un résultat effectivement obtenu.

Finalité : but ou objectif vers lequel tendent une parole, une action, un être ou toute entité, qui se présentent dès lors comme le moyen d'une fin. Caractère de ce qui tend à une fin.

Opposition : position de deux termes l'un en face de l'autre. Relation impliquant que, l'un des deux termes étant posé, il en appelle un autre, soit à titre de complément, soit comme contraire.
Résistance à une action, une idée, ou une personne.

Universel : qui se rapporte sans exception à tous les éléments d'un ensemble donné. Exemples : attraction universelle (tous les corps pesants), suffrage universel (tous les citoyens).
Peut désigner également un attribut commun à un ensemble donné, pris comme réalité en soi.

Particulier : qualifie un caractère ou une propriété convenant à un être individuel, à un élément unique, à quelques éléments spécifiques ou à une partie réduite d'un ensemble plus étendu.

Inconscience : état psychique ou physiologique caractérisé par la privation de toute sensation ou autre forme de conscience. En un autre sens, rapport déréglé avec le réel ou avec certaines

données morales, qui conduit le sujet à être privé de jugement et de la capacité de décider sainement.

Contradiction : rapport entre des termes, mots, actions, ou idées, tel que l'un étant posé, l'autre est nécessairement exclu.

Principe de contradiction (ou principe de non-contradiction) : principe logique selon lequel il est impossible qu'un même terme, envisagé sous le même point de vue, soit à la fois lui-même (A) et son contraire (non-A).

Observation : forme de connaissance que l'on distingue ordinairement de l'expérience ou expérimentation scientifique, en ce qu'elle n'exige nulle élaboration théorique antérieure, nul protocole. Elle constituerait donc un regard ou une perception plus naïfs des phénomènes.

Empirisme : doctrine ou principe philosophique selon lequel toute connaissance provient des données de l'expérience, à l'exclusion de toute autre source. Peut également désigner une méthode qui procède de ce principe.

Absolu : caractéristique de ce qui est dépourvu de limites, de ce qui ne dépend de rien d'autre que soi, de ce qui ne se détermine pas par relation à ce qui lui est extérieur. Synonyme d'idéal ou d'entité parfaite et autonome (Dieu).

Relatif : statut d'une chose ou d'une idée qui ne peut exister ou être pensée qu'à condition d'être mise en rapport, reliée à autre chose que soi. La chose ou l'idée en question n'a en elle-même ni existence, ni valeur absolue ; elle dépend d'autres facteurs que les siens propres.

Relativisme : principe posant que toutes choses sont essentiellement variables, selon de nombreux facteurs extérieurs à celles-ci, de sorte qu'aucun énoncé valable dans l'absolu n'est possible.

8 Connaître et penser

Victor – Dis-moi, à force de parler d'opinion, je me pose une question.

Héloïse – Une question ! Ça ne peut jamais faire de mal…

Victor – Je n'en suis pas sûr, mais je vais la poser quand même. D'où viennent les opinions ?

Héloïse – D'où viennent les opinions ?

Victor – Oui. C'est quand même clair. D'où viennent-elles ?

Héloïse – Pourquoi poses-tu cette question ?

Problématique 11 : Connaître, est-ce cesser de croire ? (texte p. 96) **Problématiques 6, 13, 14, 18**

Victor – Je croyais que tu aimais les questions, et que s'interroger ça ne pouvait pas faire de mal. Tu dis toujours qu'il ne faut pas être bloqué avec ses propres idées, qu'il faut chercher la vérité. Sans cela, il n'y a que ce que l'on croit. N'est-ce pas un problème pour la connaissance ? → Citations 1 et 2

Précipitation

La question « D'où viennent les opinions ? » n'est pas analysée. Que cherche-t-elle ? C'est en approfondissant la question que viendront sans doute les réponses.

Héloïse – Supposons. Et alors ?

Victor – Tu me demandes pourquoi je pose cette question. Comme si elle était absurde ou inintéressante.

Héloïse – Comment parviens-tu à une telle conclusion ?

Victor – Quand on questionne quelqu'un, c'est que l'on ne comprend pas ce qu'il dit. Donc ce qu'il dit est incompréhensible.

Glissement de sens

Si une parole « n'est pas comprise », cela n'implique pas automatiquement de la déclarer « incompréhensible ». Ce dernier terme tend à se référer à une absence de sens, alors que le premier exprime plutôt une simple difficulté à percevoir le sens.

Héloïse – Si l'on accepte ce que tu dis, est-il agréable d'être questionné ?

Victor – Pas vraiment. En fait, c'est presque vexant par moments.

Héloïse – Peut-on en rester là ?

Victor – Il est vrai que l'on peut se vexer, et beaucoup de gens le font. Mais enfin, on va essayer de ne pas réagir trop vite.

Héloïse – Alors quelle autre piste peux-tu envisager ?

Victor – Autre que quoi ?

Héloïse – Pourquoi réagissais-tu négativement à l'idée de question ?

Victor – Si on te questionne sur ce que tu dis, c'est parce que tes paroles sont bizarres ou incompréhensibles.

Héloïse – Peut-on accepter cette idée sans discuter ?

Victor – Ça peut être vrai !

Indétermination du relatif

« Ça peut être vrai » est en soi une expression insuffisante. Il s'agit de déterminer en quoi « cela est vrai » et en quoi « cela est faux ». Le verbe « pouvoir » implique ici une possibilité, c'est-à-dire différentes circonstances dont il faut rendre compte.

Héloïse – Réponds-tu à ma question, avec cela ?

Victor – Quelle est ta question, déjà ?

Héloïse – Tu ne t'en souviens pas ?

Victor – Si, je l'ai entendue, mais c'est pour en être certain.

Héloïse – Est-ce que l'on questionne quelqu'un uniquement parce que ses paroles sont bizarres ou incompréhensibles ?

Victor – Tu sais quoi ?

Héloïse – Dis toujours.

Victor – C'est très drôle ce que tu viens de dire.

Héloïse – Et pourquoi donc ?

Victor – Parce que, lorsque tu le dis, toi, ça paraît complètement ridicule.

Position critique

Le fait que la proposition soit soutenue par une autre personne permet ici d'en envisager la critique.

Héloïse – Tiens donc…

Victor – Si tu le penses vraiment, dès que l'on te pose une question, tu vas te vexer ! Alors plus personne ne peut t'interroger : tu te sentiras toujours agressée.

Héloïse – Comment expliques-tu cette situation ?

Problématique 2 : Peut-on avoir une opinion personnelle ? (texte p. 86) **Problématiques 9, 11, 12, 13, 18**

Victor – Je m'aperçois que l'on se met beaucoup d'idées en tête, sans trop y réfléchir. C'est ce qu'on appelle des préjugés. Des idées courantes, toutes faites, auxquelles on croit « dur comme fer ». On y tient tellement qu'on ne supporte pas qu'elles soient mises en doute. Elles deviennent comme des réflexes : on ne les contrôle plus. Alors on ne réfléchit plus, ce sont les émotions qui parlent. En plus, on ne sait pas d'où viennent ces idées, ou si elles nous correspondent vraiment. → Citations 3 et 4

Achèvement d'une idée

Certaines idées sont tellement ancrées en nous que nous avons du mal à les questionner : les préjugés par exemple. Les idées s'incrustent par le fait de l'habitude, quelle que soit leur nature.

Héloïse – D'où viennent ces préjugés, ces émotions ?

Victor – Je n'en sais trop rien. Je ne suis pas psychologue ou psychanalyste. Mais j'imagine qu'ils sont le résultat de tout ce que nous avons vécu jusque-là : nos expériences, des événements malheureux qui nous ont fait souffrir. Des moments de bonheur aussi.

Héloïse – Est-ce uniquement ce que nous avons vécu ?

Victor – Je ne vois pas ce qu'il y aurait d'autre.

Héloïse – Sommes-nous entièrement déterminés par ces expériences ?

Victor – D'une certaine manière.

Héloïse – Explique-toi.

Victor – Il n'y a pas que ça.

Héloïse – Qu'y a-t-il d'autre ?

Victor – Il y a beaucoup d'autres choses.

Incertitude paralysante

Le fait d'affirmer de nombreuses possibilités « autres » sans en citer aucune nous place dans une situation d'ignorance, bloquant toute possibilité de progression de la réflexion, puisque nous n'avons rien à analyser, rien dont nous pourrions profiter.

Héloïse – Ah bon !

Victor – D'accord. Je sais ce que tu vas me demander : « S'il y en a tant que cela, donne-moi donc un exemple. »

Héloïse – Quelle bonne idée !

Victor – Avant, je craignais de ne pas parler comme les autres, comme les copains. J'avais toujours peur qu'ils me rejettent.

Exemple inexpliqué

Nous ne savons pas ce que l'exemple cité cherche à prouver, étayer ou infirmer.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Tu m'as demandé un exemple, je t'en donne un. C'est ce que tu voulais, non ?

Héloïse – Que prouve ton exemple ?

Victor – Que l'on peut changer.

Héloïse – À quoi attribuer ce changement ?

Victor – J'ai réfléchi, voilà tout.

Héloïse – Pourrais-tu décrire cette réflexion ?

Problématique 26 : L'opinion publique a-t-elle forcément raison ? (texte p. 112) **Problématiques 1, 2, 7, 8**

Victor – Ce n'est pas très compliqué. J'ai souvent du mal à exprimer ce que je pense : je n'aime pas la dispute. Parfois je suis prêt à changer d'avis pour être en accord avec les autres, même si je ne veux pas me l'avouer. Mais un jour, j'étais tellement fâché avec moi-même de ne pas m'être exprimé, que je me suis demandé pourquoi j'avais peur de ne pas être d'accord avec les autres. Je me suis dit que c'était ridicule, et que j'avais bien le droit d'avoir mes propres opinions, même si cela insupportait les copains. → Citations 5 et 6

Exemple analysé

L'exemple nous montre comment certaines idées s'installent en nous uniquement parce que nous ne souhaitons pas entrer en conflit avec nos proches.

Héloïse – Et d'où proviennent tes opinions ?

Victor – Du fait que j'ai réfléchi. De moi-même.

Héloïse – Uniquement de toi-même ?

Victor – Non. Elles proviennent aussi de ce que j'ai appris, à la maison, à l'école, partout.

Héloïse – Alors, pourquoi les appelles-tu « tes » opinions ?

Problématique 7 : Toute vérité est-elle bonne à dire ? (texte p. 92) **Problématiques 8, 14, 15, 23, 26**

Victor – C'est ce que je pense, et les idées que j'ai m'appartiennent. Un point c'est tout ! Personne n'a à en juger. C'est mon choix : elles sont vraies pour moi, même si ce sont des illusions ou des mensonges pour les autres. En fait, peu m'importe alors une vérité abstraite et universelle, que j'ignore d'ailleurs : je dois assumer et exprimer la vérité à laquelle j'ai accès. → Citations 7 et 8

Perte de l'unité

Le rapport entre l'« origine » des opinions et leur « propriété » n'est pas traité. Même s'il n'y a aucun rapport entre ces deux idées, puisque « les idées que j'ai m'appartiennent », cette absence de rapport doit être mentionnée.

Héloïse – Comment sais-tu que c'est ton choix ?

Victor – Comment veux-tu que je réponde à une pareille question ?

Héloïse – Quel est le problème ?

Victor – C'est que je n'en sais rien. Il y a trop d'idées contradictoires.

Incertitude paralysante

La contradiction n'est pas en soi un problème. Toutefois, il serait utile d'exprimer les idées en question afin de pousser plus avant les implications de cette contradiction.

Héloïse – Essaie de les exprimer !

Problématique 14 : Est-il nécessaire de douter pour connaître ? (texte p. 99) **Problématiques 2, 3**

Victor – D'une part, je connais quantité de choses, j'ai des idées, mais en général, je ne sais pas d'où elles viennent précisément. Je ne m'interroge pas tellement à ce propos, je reste dans le flou. Du coup, je répète peut-être bêtement ce que disent les autres. Comme tout le monde, quoi ! → Citations 9 et 10

Alibi du nombre

L'ignorance de l'origine de nos connaissances n'est nullement justifiée par le fait que « c'est le cas de tout le monde », affirmation au demeurant purement gratuite. Par exemple, le scientifique peut prouver ses affirmations en utilisant des concepts dont il cite l'origine.

Héloïse – C'est tout ?

Victor – Comment ça, c'est tout ?

Héloïse – Oui, tu as précisé « d'une part », alors j'attendais le « d'autre part ».

Victor – Ah oui ! J'oubliais. Je réfléchissais toujours à ce que je te disais.

Héloïse – Et alors ?

Victor – Parmi les choses que je connais, certaines proviennent de ce que l'on m'a dit ou enseigné, d'autres proviennent de ma propre expérience : je les ai observées ou vécues. Mais tout cela se mélange un peu.

Héloïse – Et le « d'autre part » ?

Victor – D'autre part, je peux changer d'avis sur les choses, ne pas être d'accord avec ce que l'on m'a dit une fois que j'ai réfléchi. Je suis donc libre de penser ce que je veux, même si je ne connais pas vraiment ce que je veux.

Héloïse – Comment cela ?

Victor – Je connais uniquement ce que l'on m'a appris, mais je pense ce que je veux penser.

Héloïse – Comment as-tu appris à penser ?

Victor – En fait, j'ai conclu un peu trop rapidement, parce que c'est tentant de croire que je pense ce que je veux.

Suspension du jugement

Après qu'on a déclaré « être libre de penser ce que je veux », un doute s'installe, lié à une prise de conscience : « c'est tentant de croire cela ».

Héloïse – C'est-à-dire ?

Victor – J'ai appris à penser avec mes parents, avec mes enseignants : je raisonne aussi comme on me l'a appris.

Héloïse – Penser et raisonner font-ils partie de la connaissance ?

Victor – Oui, finalement. Ça s'apprend, comme le reste.

Héloïse – Conclusion ?

Victor – Je serais tenté de dire que tout ce que nous connaissons vient de l'extérieur, de ce que l'on nous apprend, de ce que nous observons, etc.

Héloïse – Quand tu trouves la solution à un problème, rien ne provient de toi ?

Problématique 22 : L'imagination joue-t-elle un rôle dans la connaissance ? (texte p. 107) **Problématiques 2, 16, 18, 20**

Victor – Cela n'aurait pas de sens. Car d'où viendrait la connaissance, si personne n'apportait quoi que ce soit de personnel ? En fait, toute la connaissance provient de contributions personnelles, et c'est là notre liberté : le pouvoir de fabriquer la connaissance. Il faut inventer la connaissance, et pour cette raison, elle n'est jamais objective. C'est pour cela que la vérité ne peut pas être sûre, contrairement à la réalité. Mais ça, je l'avais déjà montré. → Citations 11 et 12

Achèvement d'une idée

L'idée que « la connaissance provient de contributions personnelles » est explicitée, avec ses conséquences sur la nature de la connaissance et son rapport à la réalité.

Difficulté à problématiser

Après avoir soutenu l'idée que « la connaissance vient de l'extérieur », on présente la thèse inverse, sans pour autant articuler une problématique qui prendrait en charge les deux aspects contradictoires.

Héloïse – Mais peut-on connaître la réalité ?

Victor – En fin de compte, non. Car dès que l'on connaît quelque chose, ce n'est plus la réalité, mais une connaissance de la réalité : les idées que l'on s'en fait.

Héloïse – Alors comment savoir ?

Victor – J'imagine qu'il faut accepter de prendre le risque de se tromper, même si on commet des erreurs, et surtout il faut savoir se poser des questions pour s'en rendre compte. Es-tu satisfaite ?

Les échos des philosophes

→ Les numéros des citations renvoient au dialogue.

1- « La réfutation d'une théorie [...] constitue toujours à elle seule un progrès qui nous fait approcher de la vérité. » **Popper**, *Conjectures et réfutations,* 1963.

2- « La vérité consiste dans une certaine forme de correspondance entre la croyance et le fait. » **Russell**, *Problèmes de philosophie,* 1912.

3- « Il y a déjà quelques temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain. » **Descartes**, *Méditations métaphysiques,* 1641.

4- « C'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. » **Pascal**, *Pensées,* 1670 (posthume).

5- « Avoir une opinion, c'est affirmer, même de façon sommaire, la validité d'une conscience subjective limitée dans son contenu de vérité. » **Adorno**, *Modèles critiques,* 1963.

6- « Elle [la soi-disant "existence privée"] témoigne ainsi, contre sa propre volonté, de son esclavage envers l'opinion publique. » **Heidegger**, *Lettre sur l'humanisme,* 1947.

7- « Dire la vérité constitue un devoir qui doit être considéré comme la base de tous les devoirs qui sont à fonder sur un contrat. » **Kant**, *Sur un prétendu droit de mentir par humanité,* 1797.

8- « Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris de manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. » **Benjamin Constant**, *La France de l'an 1797,* 1797.

9- « Chaque âme connaît l'infini, connaît tout, mais confusément. » **Leibniz**, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison,* 1714.

10- « Comment vient-elle [l'âme] à recevoir des idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité [...] ? De l'expérience. » **Locke**, *Essai philosophique concernant l'entendement humain,* 1690.

11- « La pensée théorique de chaque époque, donc aussi celle de la nôtre, est un produit historique qui prend en des temps différents une forme très différente et, par là, un contenu très différent. » **Engels**, *L'Anti-Dürhing,* 1878.

12- « Tous les hommes ayant une même lumière naturelle, ils semblent devoir tous avoir les mêmes notions. » **Descartes**, *Lettre au Père Mersenne du 16 octobre 1639.*

En résumé...

On ne peut concevoir une connaissance sans critique, une connaissance qui ne se pose pas des questions sur elle-même. Elle doit s'interroger principalement sur ses origines, sur la rationalité de ses fondements, et sur ses limites. N'est-ce pas la seule façon d'échapper, si on le peut, aux pièges de l'opinion comme à ceux de la connaissance ? Nous sommes menacés par les illusions du dogmatisme naïf, par les facilités du conformisme, par les tentations de l'influence, ou celles de la séduction, voire par les délices de la sujétion et de l'aliénation. Dans l'absolu, nous pouvons penser ce que nous voulons, mais pour cela, faut-il encore savoir ce que nous pensons, pourquoi nous le pensons, et vouloir encore vraiment le penser.

Les notions-outils

Dogmatisme : doctrine selon laquelle certaines vérités sont établies d'une façon définitive, sans possibilité de doute. Peut qualifier aussi, plus vaguement, un état d'esprit.

Scepticisme : attitude contraire, qui considère que rien ne peut être affirmé avec certitude. En conséquence, toutes nos opinions doivent en permanence être remises en question et réexaminées.

Critique : qui n'accepte pas sans examen un énoncé, un fait ou une idée, mais exerce à son propos sa faculté de discernement. Dans une acception objective, analyse. Dans une acception péjorative, reproche.

Conformisme : conduite individuelle ou collective consistant à régler automatiquement ses opinions ou ses comportements sur les exigences, les usages ou les habitudes du groupe social dans lequel on vit.

Déterminé : qui résulte, à titre d'effet, de conséquence, de l'action de certaines causes qui le produisent nécessairement.
Précis, bien défini ou délimité, particulier.

Jugement : opération volontaire de la pensée posant, de façon affirmative ou négative, des relations entre des termes donnés. Le jugement peut être d'ordre moral, esthétique, intellectuel ou autre. Il peut désigner également la faculté qui rend l'esprit capable de cette opération.

Erreur : jugement ou croyance non conformes à la réalité, posant le faux comme vrai, ou inversement.

Illusion : apparence qui trompe par son aspect séduisant ou vraisemblable, et qui n'est pas nécessairement dissipée par la découverte de son caractère erroné.

Partie 2

Textes

En relation avec les problématiques mises au jour dans les dialogues.

Problématique **1** **Peut-on dire « à chacun sa vérité » ?**

Kierkegaard

Le Concept de l'angoisse (1844), trad. K. Perlov et J.-J. Gateau, © Gallimard, « Idées », 1985, p. 171.

Dans l'ordre intellectuel le contenu de la liberté c'est la vérité ; c'est elle qui nous rend libres. Mais voilà pourquoi la vérité est l'action de la liberté, en sorte que celle-ci ne cesse de la produire. Il va de soi que je ne songe pas ici aux orgies d'esprit de la philosophie contemporaine pour qui nécessité et liberté de pensée ne font qu'un, ce qui fait qu'en parlant de la liberté de la pensée, elle ne parle que du mouvement immanent de la pensée éternelle. Tant d'esprit ne sert qu'à troubler et rendre difficile la communication entre les hommes. Ce dont je parle est chose toute simple et naïve, à savoir que la vérité n'est que pour l'Isolé qui lui-même la produit en agissant. Si la vérité est de quelque autre façon pour l'individu et qu'il l'empêche d'exister pour lui de la façon que j'ai dite, alors on a un phénomène du démoniaque. La vérité a toujours eu beaucoup d'apôtres faisant la grosse voix, mais la question est de savoir si l'homme veut pleinement la reconnaître, la laisser pénétrer tout son être, s'il veut en accepter toutes les conséquences sans se réserver au pis-aller une échappatoire ni les trahir dans un baiser de Judas.
On a assez parlé de nos jours de la vérité ; et il est temps maintenant de relever le drapeau de la certitude, de l'intériorité, non pas au sens abstrait où Fichte l'entendait, mais au cœur du concret.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 La vérité a-t-elle une dimension personnelle ?
2 Une vérité n'est-elle pas la même pour tous ?
3 Comment savoir si ma vérité est la vérité ?

Problématique **2** **Peut-on avoir une opinion personnelle ?**

Adorno

Modèles critiques (1962), trad. M. Jimenez et E. Kaufholz, © Payot, 1984, p. 117.

La différence entre l'opinion et la connaissance, c'est-à-dire le fait que la connaissance est une opinion vérifiée, comme l'enseigne la traditionnelle théorie de la connaissance, fut le plus souvent un vœu pieu que les actes effectifs de connaissance ont rarement réalisé ; individuellement et collectivement, les hommes sont contraints d'opérer également avec des opinions qui échappent généralement à leur examen. Mais, tandis que la différence entre l'opinion et la connaissance échappe ainsi même à l'expérience vécue, et en tant qu'affirmation abstraite ne s'en approche jamais, elle perd, du moins subjectivement dans la conscience des hommes, sa substance. Ceux-ci n'ont aucun moyen de se protéger contre le fait qu'ils prennent leurs opinions pour des connaissances et leurs connaissances pour de simples opinions. Si, depuis Héraclite, les philosophes se sont acharnés sur tous ceux, innombrables, qui étaient prisonniers de la simple opinion, au lieu de reconnaître la véritable essence des choses, leur pensée élitiste n'a fait qu'imposer à l'*underlying population* [populace] le fardeau d'une culpabilité née lors de l'instauration de la société. Car l'instance qui enlève aux hommes le pouvoir de distinguer entre opinion et vérité, distinction remise aux Calendes grecques, c'est la société.
L'opinion commune tient lieu de vérité dans les faits, et en fin de compte, indirectement aussi dans la plupart des théories positivistes de la connaissance. Ce n'est pas, comme le veut l'idéologie, l'évidence qui décide de ce qui est vrai et de ce qui est simple opinion, mais c'est le pouvoir de la société qui dénonce comme pur arbitraire ce qui ne coïncide pas avec son propre arbitraire. La frontière entre l'opinion saine et l'opinion pathogène est tracée effectivement par l'autorité du moment, et non par une connaissance objective.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Y a-t-il des opinions personnelles ?
2 Qu'appelle-t-on opinion personnelle ?
3 Comment savoir si une opinion est valable ?

Problématique **3** **La connaissance implique-t-elle nécessairement la conscience ?**

Locke

Essai philosophique concernant l'entendement humain (1689), trad. M. Coste, Librairie Vrin, 1983, pp. 429-430.

Il y a différents états dans lesquels l'esprit se trouve imbu de la vérité, et auxquels on donne le nom de connaissance.
Il y a une connaissance actuelle, qui est la perception présente que l'esprit a de la convenance ou de la disconvenance de quelqu'une de ses idées, ou du rapport qu'elles ont l'une à l'autre.
On dit, en second lieu, qu'un homme connaît une proposition, lorsque cette proposition ayant été une fois présente à son

esprit, il a aperçu évidemment la convenance ou la disconvenance des idées dont elle est composée, et qu'il l'a placée de telle manière dans sa mémoire, que toutes les fois qu'il vient à réfléchir sur cette proposition, il la voit par le bon côté sans doute ni hésiter le moins du monde, l'approuve, et est assuré de la vérité qu'elle contient. C'est ce qu'on peut appeler, à mon avis, connaissance habituelle. Suivant cela, on peut dire qu'un homme, qui connaît toutes les vérités qu'il a dans sa mémoire, en vertu d'une pleine et évidente perception qu'il en a eue auparavant, et sur laquelle l'esprit le repose hardiment sans avoir le moindre doute, toutes les fois qu'il a l'occasion de réfléchir sur ces vérités. Car un entendement aussi borné que le nôtre, n'étant capable de penser clairement et distinctement qu'à une seule chose à la fois, si les hommes ne connaissent que ce qui est l'objet actuel de leurs pensées, ils seraient tous extrêmement ignorants ; et celui qui connaîtrait le plus, ne connaîtrait qu'une seule vérité, l'esprit de l'homme n'étant capable de considérer qu'une seule à la fois.

Il y a aussi, vulgairement parlant, deux degrés de connaissance habituelle.

L'un regarde ces Vérités mises comme en réserve dans la mémoire, qui ne se présentent pas plutôt à l'esprit qu'il voit le rapport qui est entre ces idées. Ce qui se rencontre dans toutes les vérités dont nous avons une connaissance intuitive, où les idées mêmes font connaître par une vue immédiate la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre elles.

Le second degré de connaissance habituelle appartient à ces vérités, dont l'esprit ayant été une fois convaincu, il conserve le souvenir de la conviction sans en retenir les preuves. Ainsi, un homme qui se souvient certainement qu'il a vu une fois d'une manière démonstrative, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, est assuré qu'il connaît la vérité de cette proposition, parce qu'il ne saurait en douter. Quoiqu'un homme puisse s'imaginer qu'en adhérant ainsi à une vérité dont la démonstration qui la lui a fait premièrement connaître, lui a échappé de l'esprit, il croit plutôt sa mémoire, qu'il ne connaît réellement la vérité en question ; et quoique cette manière de retenir une vérité m'ait paru autrefois quelque chose qui tient le milieu entre l'opinion et la connaissance, une espèce d'assurance qui est au-dessus d'une simple croyance fondée sur le témoignage d'autrui, cependant je trouve après y avoir bien pensé, que cette connaissance renferme une parfaite certitude, et est en effet une véritable connaissance.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Quel genre de connaissance peut être dit pleinement conscient ?
2 Pourquoi ne peut-on faire l'économie de la connaissance habituelle ?
3 La connaissance habituelle du second genre est-elle une véritable connaissance ?

Problématique

4 Peut-on connaître sans juger ?

Lagneau

Célèbres Leçons et Fragments (1926, posthume), © PUF, 1964, pp. 241-242.

Analyse du jugement. – Cette idée de l'entendement que nous venons de déterminer, nous avons à la justifier par l'analyse de l'acte de la connaissance. L'acte de la connaître c'est le jugement. Connaître ce n'est pas se représenter, c'est affirmer ou nier (on affirme dans les deux cas). Quand je dis : la rose est odorante, je ne me borne pas à affirmer qu'il y a entre ces deux termes un rapport vrai ; je détermine ce rapport ; je dis qu'il est vrai que la rose est odorante. Il en est de même lorsque je dis que tout corps qui tombe dans le vide parcourt successivement des espaces proportionnels aux carrés des temps de sa chute. C'est comme si je disais qu'il existe un rapport vrai entre les espaces parcourus successivement et les temps pendant lesquels ces espaces ont été parcourus. Si je dis que dans une alternative il est nécessaire qu'on choisisse, par exemple qu'un Européen ne peut être que Français, Anglais, Allemand, Russe, etc., j'affirme qu'il est vrai que si l'une de ces déterminations ne convient pas à l'Européen, une autre lui convient. Enfin si j'affirme qu'entre deux grandeurs il existe un rapport, j'affirme par là même que j'ai devant l'esprit des déterminations abstraites des choses entre lesquelles j'aperçois un rapport d'identité ou de non-identité, comme deux et deux font quatre, deux et deux ne font pas cinq. Il en est de même si je dis que Paris est la même ville que la capitale de la France.

Tous ces exemples prouvent qu'au fond de tout jugement se trouve cette assertion : il est vrai que…

Le jugement, acte de l'entendement, est donc l'acte par lequel nous affirmons quelque chose comme vrai, qu'il s'agisse d'affirmer qu'un objet possède une qualité ou qu'un fait se passe suivant une certaine loi, ou qu'une certaine idée ne peut être réalisée dans une chose en possédant deux déterminations contraires, et qu'elle possède nécessairement l'une des deux, ou enfin que le jugement consiste à affirmer que nous saisissons un rapport d'identité,

d'égalité ou d'inégalité entre deux représentations, le jugement consiste toujours à affirmer quelque chose comme vrai. La vérité affirmée ne peut n'être qu'apparente, mais elle est toujours affirmée comme vraie. Au contraire lorsque je me borne à n'avoir sous les yeux que des images, je ne détache pas dans mon esprit de cette image l'affirmation qu'un objet y est attaché. Tant que je me borne à me représenter cette image, je n'affirme pas cette proposition que l'image est un objet, que je ne juge pas. Je puis par habitude insinuer en quelque sorte un jugement confus dans la représentation ; mais la représentation ne consiste pas dans ce jugement. La preuve en est que lorsque nous supprimons ce jugement, nous n'en continuons pas moins à subir la représentation. Il arrive souvent en effet que la représentation persiste dans l'esprit en dépit des efforts que l'esprit fait pour s'en débarrasser. C'est cet acte d'affirmer quelque chose comme vrai que nous nous proposons d'étudier d'abord et qui est l'acte propre de l'entendement.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Qu'est-ce que juger ?
2 Toute connaissance suppose-t-elle un jugement ?
3 Une connaissance est-elle susceptible d'un jugement erroné ?

Problématique

5 La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ?

Comte

Cours de philosophie positive, Leçons 1 à 45, 2e leçon (1830), Hermann, 1998.

Si la puissance prépondérante de notre organisation ne corrigeait, même involontairement, dans l'esprit des savants, ce qu'il y a [...] d'incomplet et d'étroit dans la tendance générale de notre époque, l'intelligence humaine, réduite à ne s'occuper que des recherches susceptibles d'une utilité pratique immédiate, se trouverait, par cela seul, comme l'a très justement remarqué Condorcet, tout à fait arrêtée dans ses progrès, même à l'égard de ces applications auxquelles on aurait imprudemment sacrifié les travaux purement spéculatifs : car les applications les plus importantes dérivent constamment de théories formées dans une simple intention scientifique, et qui souvent ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire aucun résultat pratique. On peut en citer un exemple bien remarquable dans les belles spéculations des géomètres grecs sur les sections coniques, qui, après une longue suite de générations, ont servi, en déterminant la rénovation de l'astronomie, à conduire finalement l'art de la navigation au degré de perfectionnement qu'il a atteint dans ces derniers temps, et auquel il ne serait jamais parvenu sans les travaux si purement théoriques d'Archimède et d'Apollonius ; tellement que Condorcet a pu dire avec raison à cet égard : « Le matelot, qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à une théorie conçue, deux mille ans auparavant, par des hommes de génie qui avaient en vue de simples spéculations géométriques. »
Il est donc évident qu'après avoir conçu, d'une manière générale, l'étude de la nature comme servant de base rationnelle à l'action sur la nature, l'esprit humain doit procéder aux recherches théoriques, en faisant complètement abstraction de toute considération pratique ; car nos moyens pour découvrir la vérité sont tellement faibles que, si nous ne les concentrions pas exclusivement vers ce but, et si en cherchant la vérité, nous nous imposions en même temps la condition étrangère d'y trouver une utilité pratique immédiate, il nous serait presque toujours impossible d'y parvenir.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 À quoi sert le savoir scientifique ?
2 Les sciences sont-elles commandées par l'utilité ?
3 Comment l'utilité s'oppose-t-elle à la vérité ?

Problématique

6 La connaissance ne vise-t-elle que la vérité ?

Leibniz

Nouveaux Essais sur l'entendement humain, livre IV, chapitre I (1765), GF-Flammarion, 1990.

La connaissance se prend encore plus généralement, en sorte qu'elle se trouve aussi dans les idées ou termes avant qu'on vienne aux propositions ou vérités. Et l'on peut dire que celui qui aura vu attentivement plus de portraits de plantes ou d'animaux, plus de figures de machines, plus de descriptions ou de représentations de maisons ou de forteresses, qui aura lu plus de romans ingénieux, entendu plus de narrations curieuses, celui-là, dis-je, aura plus de connaissances qu'un autre, quand il n'y aurait pas un mot de vérité en tout ce qu'on lui a dépeint ou raconté ; car l'usage qu'il a de se représenter dans l'esprit beaucoup de conceptions ou idées expresses et actuelles, le rend plus propre à concevoir ce qu'on lui propose, et il est sûr qu'il sera plus instruit et plus capable qu'un autre qui n'a rien vu, ni lu, ni entendu, pourvu que dans ces histoires et représentations

il ne prenne point pour vrai ce qui n'est point, et que ces impressions ne l'empêchent point d'ailleurs de discerner le réel de l'imaginaire, ou l'existant du possible. [...]
Mais prenant la connaissance dans un sens plus étroit, c'est-à-dire pour la connaissance de la vérité, comme vous faites ici, monsieur, je dis qu'il est bien vrai que la vérité est toujours fondée dans la convenance ou disconvenance des idées, mais il n'est point vrai généralement que notre connaissance de la vérité est une perception de cette convenance ou disconvenance. Car lorsque nous ne savons la vérité qu'empiriquement, pour l'avoir expérimentée, sans savoir la connexion des choses et la raison qu'il y a dans ce que nous avons expérimenté, nous n'avons point de perception de cette convenance ou disconvenance, si ce n'est qu'on l'entende que nous la sentons confusément sans nous en apercevoir. Mais vos exemples marquent, ce semble, que vous demandez toujours une connaissance où l'on s'aperçoit de la connexion ou de l'opposition, et c'est ce qu'on ne peut point vous accorder.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Quels genres de vérités peut-on attendre de la connaissance ?
2 La connaissance est-elle toujours vraie ?
3 Doit-on se contenter de la vérité ?

Problématique **7** **Toute vérité est-elle bonne à dire ?**

Jankélévitch

L'Ironie (1964), Flammarion, 1964, pp. 53-54.

Toute vérité n'est pas bonne à dire ; on ne répond pas à toutes les questions, du moins on ne dit pas n'importe quoi à n'importe qui ; il y a des vérités qu'il faut manier avec des précautions infinies, à travers toutes sortes d'euphémismes et d'astucieuses périphrases ; l'esprit ne se pose sur elles qu'en décrivant de grands cercles, comme un oiseau. Mais cela est encore peu dire : il y a un temps pour chaque vérité, une loi d'opportunité qui est au principe même de l'initiation ; avant il est trop tôt, après il est trop tard. Est-ce la vérité qui s'insère dans l'histoire ? ou la conscience qui se développe selon la durée ? La chose certaine est qu'il y a toute une déontologie du vrai qui repose sur la saisie irrationnelle de l'occasion opportune et, comme nous dirions volontiers, de la flagrante conjoncture. La véridicité ou diction de la vérité est un événement historique. Ce n'est pas tout de dire la vérité, « toute la vérité », n'importe quand, comme une brute : l'articulation de la vérité veut être graduée ; on l'administre comme un élixir puissant et qui peut être mortel, en augmentant la dose chaque jour, pour laisser à l'esprit le temps de s'habituer.
La première fois, par exemple, on racontera une histoire ; plus tard on dévoilera le sens ésotérique de l'allégorie. C'est ainsi qu'il y a une histoire de saint Louis pour les enfants, une autre pour les adolescents et une troisième pour les chartistes ; à chaque âge sa version ; car la pensée, en mûrissant, va de la lettre à l'esprit et traverse successivement des plans de vérité de plus en plus ésotériques. Aux enfants le lait des enfants, aux adultes le pain substantiel des forts : c'est en ces termes que Paul s'adresse aux Corinthiens et aux Hébreux. Le cycle des études a, lui aussi, ses Petits et ses Grands Mystères [...] ; et l'on peut même dire que toute philosophie qui se propose la conduction des âmes vers l'essence cryptique – Platon avec sa dialectique, Pascal avec le renversement du pour au contre –, admet plusieurs degrés de *vérité*. Le voilà bien, le « pieux mensonge », celui qui est plus vrai que la vérité même !

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Y a-t-il des choses à ne pas dire ?
2 Pourquoi ne pas dire toute la vérité ?
3 Quand une vérité est-elle bonne à dire ?

Problématique **9** **L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ?**

Kant

Critique de la raison pure (1781), trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, © PUF, « Quadrige », 6e éd. 2001, pp. 31-32.

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute. En effet, par quoi notre pouvoir de connaître pourrait-il être éveillé et mis en action, si ce n'est par des objets qui frappent nos sens et qui, d'une part, produisent par eux-mêmes des représentations et d'autre part, mettent en mouvement notre faculté intellectuelle, afin qu'elle compare, lie ou sépare ces représentations, et travaille ainsi la matière brute des impressions sensibles pour en tirer une connaissance des objets, celle qu'on nomme l'expérience ? Ainsi, *chronologiquement*, aucune connaissance ne précède en nous l'expérience et c'est avec elle que toutes commencent.
Mais si toute notre connaissance débute AVEC l'expérience,

cela ne prouve pas qu'elle dérive toute DE l'expérience, car il se pourrait bien que même notre connaissance par expérience fût un composé de ce que nous recevons des impressions sensibles et de ce que notre propre pouvoir de connaître (simplement excité par des impressions sensibles) produit de lui-même : addition que nous ne distinguons pas de la matière première jusqu'à ce que notre attention y ait été portée par un long exercice qui nous ait appris à l'en séparer.

C'est donc au moins une question qui exige encore un examen plus approfondi et que l'on ne saurait résoudre du premier coup d'œil, que celle de savoir s'il y a une connaissance de ce genre, indépendante de l'expérience et même de toutes les impressions des sens. De telles *connaissances* sont appelées *a priori* et on les distingue des *empiriques* qui ont leur source *a posteriori*, à savoir dans l'expérience.

Cette expression n'est pourtant pas encore suffisamment déterminée pour marquer tout le sens contenu dans la question proposée. Car on dit bien – et l'usage le veut – de maintes connaissances sorties de sources expérimentales, que nous en sommes capables ou que nous les avons *a priori*, parce que ce n'est pas immédiatement de l'expérience que nous les dérivons, mais d'une règle générale, que nous avons toutefois elle-même empruntée à l'expérience. C'est ainsi qu'on dit de quelqu'un qui a sapé les fondements de sa maison, qu'il pouvait bien savoir *a priori* qu'elle s'écroulerait, c'est-à-dire qu'il n'avait pas besoin pour le savoir d'attendre cette expérience, l'écroulement réel. Il ne pouvait pourtant pas le savoir entièrement *a priori*. En effet, que les corps sont lourds et que, par suite, ils tombent quand on leur enlève ce qui les soutient, c'est ce qu'il fallait que l'expérience lui eût auparavant fait connaître.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Suffit-il d'avoir l'expérience pour savoir ?
2 À quoi sert l'expérience pour la connaissance théorique ?
3 Y a-t-il des aspects de la connaissance indépendants de l'expérience ?

Problématique

10 Faut-il ressentir pour connaître ?

Freud

Introduction à la psychanalyse (1917), © 1922, 1961, Éditions Payot, trad. S. Jankélévitch, Petite Bibliothèque Payot, pp. 420-423, 2001.

Le transfert se manifeste chez le patient dès le début du traitement et représente pendant quelque temps le ressort le plus solide du travail. On ne s'en aperçoit pas et on n'a pas à s'en préoccuper, tant que son action s'effectue au profit de l'analyse poursuivie en commun. Mais dès qu'il se transforme en résistance, il appelle toute l'attention. [...]

Lorsque le malade est sur le point d'engager la lutte normale contre les résistances dont notre analyse lui a révélé l'existence, il a besoin d'une puissante impulsion qui fasse pencher la décision dans le sens que nous désirons, c'est-à-dire de la guérison. Sans cela, il pourrait se décider en faveur de la répétition de l'issue antérieure et infliger de nouveau le refoulement à ce qui avait été amené à la conscience. Ce qui décide de la solution de cette lutte, ce n'est pas la pénétration intellectuelle du malade – elle n'est ni assez forte ni assez libre pour cela –, mais uniquement son attitude à l'égard du médecin. Si son transfert porte le signe positif, il revêt le médecin d'une grande autorité, transforme les communications de ce dernier en articles de foi. Sans ce transfert, ou lorsque le transfert est négatif, le malade ne prêterait pas la moindre attention aux dires du médecin. La foi reproduit à cette occasion l'histoire même de sa naissance : elle est le fruit de l'amour et n'avait pas besoin d'arguments au début. C'est seulement plus tard qu'elle attache à ceux-ci assez d'importance pour les soumettre à un examen critique, lorsqu'ils sont formulés par des personnes aimées. Les arguments qui n'ont pas pour corollaire le fait d'émaner de personnes aimées n'exercent et n'ont jamais exercé la moindre action dans la vie de la plupart des hommes. Aussi l'homme n'est-il en général accessible par son côté intellectuel que dans la mesure où il est capable d'investissement libidineux d'objets, et nous avons de bonnes raisons de croire, et la chose est vraiment à craindre, que c'est du degré de son narcissisme que dépend le degré d'influence que peut exercer sur lui la technique analytique, même la meilleure.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Le fait que le patient ressente envers la personne du médecin des sentiments est-il favorable ou défavorable à la réussite de la cure analytique ?
2 Pour mieux connaître son propre inconscient, l'effort de réflexion est-il suffisant ?
3 Pourquoi aimer est-il nécessaire pour connaître ?

Problématique

11 Connaître, est-ce cesser de croire ?

Hume

Traité de la nature humaine (1740), trad. A. Leroy, © Aubier-Montaigne, 1983, pp. 169 à 173.

L'idée d'un objet est une partie essentielle de la croyance qu'on lui accorde, mais ce n'en est pas le tout. Nous concevons de nombreuses choses auxquelles nous ne croyons pas. Afin donc de découvrir plus complètement la nature de la croyance ou les qualités des idées auxquelles nous donnons notre assentiment, pesons les considérations suivantes.

Évidemment tous les raisonnements d'après les causes ou les effets se terminent par des conclusions qui portent sur des faits : c'est-à-dire sur l'existence d'objets ou de leurs qualités. Évidemment aussi l'idée d'existence ne diffère en rien de l'idée d'un objet ; quand, après la simple conception d'un objet, nous voulons le concevoir comme existant, nous ne faisons en réalité aucune addition, ni aucune modification à notre première idée. Ainsi, quand nous affirmons l'existence de Dieu, nous formons simplement l'idée d'un être tel qu'on nous le représente : l'existence, que nous lui attribuons, ne se conçoit pas par une idée particulière que nous joignons à l'idée de ses autres qualités et que nous pouvons à l'occasion séparer et distinguer de celles-ci. Mais je vais plus loin ; non content d'affirmer que la conception de l'existence d'un objet n'ajoute rien à la simple conception de l'objet, je soutiens également que la croyance en son existence ne joint aucune nouvelle idée à celles qui composent l'idée de l'objet.[...]

Cette opération de l'esprit qui produit la croyance à un fait, a été jusqu'ici, semble-t-il, l'un des plus grands mystères de la philosophie ; personne toutefois n'a été jusqu'à soupçonner qu'il y avait quelque difficulté à l'expliquer. Pour ma part, je dois l'avouer, j'y trouve une difficulté considérable ; même quand je pense comprendre parfaitement le sujet, je suis à la recherche de thèmes pour exprimer ce que je veux dire. Je conclus par une induction qui me paraît tout à fait évidente qu'une opinion ou une croyance n'est rien d'autre qu'une idée, qu'elle diffère d'une fiction non pas en nature ou par l'ordre de ses parties, mais par la *manière* dont elle est conçue. Mais quand je veux expliquer cette *manière*, je trouve difficilement un mot qui réponde pleinement au fait et je suis obligé de recourir au sentiment de chacun pour donner une conception parfaite de cette opération de l'esprit. Une idée à laquelle on acquiesce, se sent autrement qu'une idée fictive que nous présente la seule fantaisie : et cette différence de sentiment, je tente de l'expliquer en l'appelant

supériorité de force, de vivacité, de consistance, de fermeté ou de stabilité. Cette variété de termes, qui peut paraître assez peu philosophique, je l'emploie à dessein pour traduire uniquement cet acte de l'esprit qui nous rend les réalités plus présentes que les fictions, leur donne plus de poids dans la pensée et leur assure plus d'action sur les passions et l'imagination.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1. Y a-t-il une différence entre concevoir une idée et y croire ?
2. Qu'est-ce qui permet d'affirmer ou de nier l'existence d'une chose ?
3. En quoi les termes choisis pour définir la croyance sont-ils « peu philosophiques » ?

Problématique

12 L'erreur n'est-elle due qu'à l'ignorance ?

Freud

L'Avenir d'une illusion (1927), © PUF, trad. A. Balseinte, J.-G. Delarbre, D. Hartmann, coll. « Quadrige », 4e édition, 1999, pp. 31-32.

Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, elle n'est pas non plus nécessairement une erreur. L'opinion d'Aristote selon laquelle la vermine se développerait à partir des déchets – opinion à laquelle le peuple dans son ignorance reste aujourd'hui encore attaché – était une erreur, tout comme celle d'une génération antérieure de médecins qui voulait que le *tabes dorsalis* (affection neurologique due à la syphilis de la moelle épinière) soit la conséquence d'une débauche sexuelle. Il serait abusif d'appeler ces erreurs illusions. En revanche, ce fut une illusion de Christophe Colomb d'avoir cru découvrir une nouvelle voie maritime vers les Indes. La part que prend son souhait à cette erreur est très nette. On peut qualifier d'illusion l'affirmation de certains nationalistes selon laquelle les Indo-Germains seraient la seule race humaine capable de culture, ou bien la croyance selon laquelle l'enfant serait un être sans sexualité, croyance qui n'a finalement été détruite que par la psychanalyse. Il reste caractéristique de l'illusion qu'elle dérive de souhaits humains ; elle se rapproche à cet égard de l'idée délirante en psychiatrie, mais elle s'en distingue par ailleurs, indépendamment de la construction plus compliquée de l'idée délirante. Dans l'idée délirante, nous soulignons comme essentielle la contradiction avec la réalité effective ; l'illusion, elle, n'est pas nécessairement fausse, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité. Une jeune fille de la bourgeoisie peut, par exemple, se créer l'illusion qu'un prince viendra la chercher.

C'est possible, quelques cas de ce genre se sont produits. Qu'un jour le Messie vienne et fonde un âge d'or, c'est bien moins vraisemblable ; selon sa position personnelle, celui qui jugera de cette croyance la classera comme illusion ou comme l'analogue d'une idée délirante. Il n'est d'ailleurs pas facile de trouver des exemples d'illusions qui se soient révélées vraies. Telle pourrait bien être néanmoins l'illusion des alchimistes de pouvoir transformer tous les métaux en or. Le souhait d'avoir énormément d'or, d'avoir tout l'or possible, est très émoussé par la compréhension que nous avons aujourd'hui des conditions de la richesse, et cependant la chimie ne tient plus la transmutation des métaux en or pour impossible. Nous appelons donc une croyance illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait vient au premier plan, et nous faisons là abstraction de son rapport à la réalité effective, tout comme l'illusion elle-même renonce à être accréditée.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Pourquoi nous trompons-nous ?
2 L'illusion peut-elle être dans le vrai ?
3 Y a-t-il des erreurs complètes ?

Problématique

13 L'opinion constitue-t-elle un obstacle à la connaissance ?

Bachelard

La Formation de l'esprit scientifique (1938), © Librairie Vrin, 12e édition, 1983, p. 14.

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion *pense* mal ; elle ne *pense* pas : elle *traduit* des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est

précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Une opinion peut-elle être exacte ?
2 Doit-on se passer d'opinion ?
3 Comment fonctionne l'esprit scientifique ?

Problématique

14 Est-il nécessaire de douter pour connaître ?

Descartes

Les Principes de la philosophie (1647), I, art. 1 à 3, Librairie Vrin, 1984, pp. 49-51.

1. *Que pour examiner la vérité il est besoin, une fois en sa vie, de mettre toutes choses en doute, autant qu'il se peut.*
Comme nous avons été enfants avant que d'être hommes, et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui se sont présentées à nos sens, lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison, plusieurs jugements ainsi précipités nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité, et nous préviennent de telle sorte qu'il n'y a point d'apparence que nous puissions nous en délivrer, si nous n'entreprenons de douter, une fois en notre vie, de toutes les choses où nous trouverons le moindre soupçon d'incertitude.
2. *Qu'il est utile aussi de considérer comme fausses toutes les choses dont on peut douter.*
Il sera même fort utile que nous rejetions comme fausses toutes celles où nous pouvons imaginer le moindre doute, afin que, si nous en découvrons quelques-unes qui, nonobstant cette précaution, nous semblent manifestement vraies, nous fassions état qu'elles sont aussi très certaines, et les plus aisées qu'il est possible de connaître.
3. *Que nous ne devons point user de ce doute pour la conduite de nos actions.*
Cependant il est à remarquer que je n'entends point que nous nous servions d'une façon de douter si générale, sinon lorsque nous commençons à nous appliquer à la contemplation de la vérité. Car il est certain qu'en ce qui regarde la conduite de notre vie, nous sommes obligés de suivre bien souvent des opinions qui ne sont que vraisemblables, à cause que les occasions d'agir en nos affaires se passeraient presque toujours, avant

que nous pussions nous délivrer de tous nos doutes. Et lorsqu'il s'en rencontre plusieurs de telles sur un même sujet, encore que nous n'apercevions peut-être pas davantage de vraisemblance aux unes qu'aux autres, si l'action ne souffre aucun délai, la raison veut que nous en choisissions une, et qu'après l'avoir choisie, nous la suivions constamment, de même que si nous l'avions jugée très certaine.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Pourquoi douter de tout ?
2 La connaissance suffit-elle à me rendre certain ?
3 Le doute empêche-t-il d'agir ?

Problématique

15 La vérité est-elle un concept nécessaire ?

Nietzsche

Par-delà bien et mal (1886), trad. A. Kremer Marietti, Nathan, *Les Intégrales de philo*, 1991, pp. 57-58.

Personne ne tiendra aisément pour vraie une doctrine, uniquement parce qu'elle rend heureux ou vertueux : à l'exception peut-être des aimables « idéalistes » qui s'enthousiasment pour le bon, le vrai, le beau et font nager dans leur étang pêle-mêle toutes sortes d'objets désirables bariolés, lourds et braves. Bonheur et vertu ne sont pas des arguments. Mais on oublie volontiers, même chez les esprits réfléchis, que rendre malheureux et rendre méchant sont aussi peu des arguments contraires. Il pourrait y avoir quelque chose de vrai et qui fût au plus haut point nuisible et dangereux : il pourrait même appartenir à la constitution fondamentale de l'existence que l'on périsse à la connaissance totale du vrai – de sorte que la force d'un esprit se mesurerait à la dose de « vérité » qu'il pourrait exactement supporter, pour être plus explicite, au degré auquel il lui serait *nécessaire* qu'elle fût atténuée, voilée, adoucie, assourdie, faussée. Mais sans aucun doute, pour la mise au jour de certains *éléments* de la vérité, les méchants et les malheureux sont plus favorisés et bénéficient d'une probabilité plus grande de réussite ; sans parler des méchants heureux – une espèce que les moralistes passent sous silence. Peut-être la dureté et la ruse fournissent-elles de meilleures conditions, pour la naissance de l'esprit fort et indépendant et du philosophe, que cette bonhomie douce, fine et souple et que cet art de l'accommodement que l'on apprécie chez l'érudit et que l'on y apprécie à juste titre. [...] Stendhal apporte au portrait du philosophe de la pensée libre une dernière touche

que je ne veux pas négliger de souligner pour l'édification du goût allemand, car elle va *contre* le goût allemand. « Pour être bon philosophe, dit ce dernier grand psychologue, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire pour voir clair dans ce qui est. »

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 La vérité est-elle utile ?
2 Faut-il un certain caractère pour chercher la vérité ?
3 Qu'est-ce qui rend la vérité nécessaire ?

Problématique

16 La vérité existe-t-elle ou faut-il l'inventer ?

Diderot

Paradoxe sur le comédien (1830, posthume), Garnier-Flammarion, 1967, pp. 137-138.

Réfléchissez un moment sur ce qu'on appelle au théâtre *être vrai*. Est-ce y montrer les choses comme elles sont en nature ? Aucunement. Le vrai en ce sens ne serait que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai de la scène ? C'est la conformité des actions, des discours, de la figure, de la voix, du mouvement, du geste, avec un modèle idéal imaginé par le poète, et souvent exagéré par le comédien. Voilà le merveilleux. Ce modèle n'influe pas seulement sur le ton ; il modifie jusqu'à la démarche, jusqu'au maintien. De là vient que le comédien dans la rue ou sur la scène sont deux personnages si différents, qu'on a peine à les reconnaître [...] Une femme malheureuse, et vraiment malheureuse, pleure et ne vous touche point : il y a pis, c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire ; c'est qu'un accent qui lui est propre dissonne à votre oreille et vous blesse ; c'est qu'un mouvement qui lui est habituel vous montre sa douleur ignoble et maussade ; c'est que les passions outrées sont presque toutes sujettes à des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourments l'homme garde le caractère d'homme, la dignité de son espèce. Quel est l'effet de cet effort héroïque ? De distraire de la douleur et de la tempérer. Nous voulons que cette femme tombe avec décence, avec mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien, au milieu de l'arène, aux applaudissements du cirque, avec grâce, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque [...]. Le gladiateur ancien, comme un grand comédien, un grand comédien, ainsi que le gladiateur ancien, ne

meurent pas comme on meurt sur un lit, mais sont tenus de nous jouer un autre mort pour nous plaire, et le spectateur délicat sentirait que la vérité nue, l'action dénuée de tout apprêt serait mesquine et contrasterait avec la poésie du reste.
Ce n'est pas que la pure nature n'ait ses moments sublimes ; mais je pense que s'il est quelqu'un sûr de saisir et de conserver leur sublimité, c'est celui qui les aura pressentis d'imagination ou de génie, et qui les rendra de sang-froid.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Peut-on inventer la vérité ?
2 Quelle est la caractéristique principale de la vérité ?
3 Inventer la vérité, n'est-ce pas la fausser ?

Problématique **17** **La vérité est-elle prisonnière du langage ?**

Hobbes

Léviathan (1651), trad. F. Tricaud, © éditions Sirey, 1971, pp. 31-32.

Car vrai et faux sont des attributs de la parole, et non des choses. Là où il n'est point de parole, il n'y a ni vérité ni fausseté. Il peut y avoir erreur, comme lorsqu'on attend ce qui n'arrivera pas ou qu'on suppose ce qui n'est pas arrivé : mais ni dans un cas ni dans l'autre on ne peut vous reprocher de manquer à la vérité. Puisque la vérité consiste à ordonner correctement les dénominations employées dans nos affirmations, un homme qui cherche l'exacte vérité doit se rappeler ce que représente chaque dénomination dont il use, et la placer en conséquence : autrement, il se trouvera empêtré dans les mots comme un oiseau dans des gluaux ; et plus il se débattra, plus il sera englué. C'est pourquoi en géométrie, qui est la seule science que jusqu'ici il ait plu à Dieu d'octroyer à l'humanité, on commence par établir la signification des mots employés, opération qu'on appelle définitions, et on place ces définitions au début du calcul.
On voit par là combien il est nécessaire à quiconque aspire à une connaissance vraie d'examiner les définitions des auteurs qui l'ont précédé, de les corriger lorsqu'elles sont rédigées avec négligence, ou bien de les composer par lui-même. Car les erreurs de définition se multiplient d'elles-mêmes à mesure que le calcul avance, et elles conduisent les hommes à des absurdités qu'ils finissent par apercevoir, mais dont ils ne peuvent se libérer qu'en recommençant tout le calcul à partir du début, où se trouve le fondement de leurs erreurs. De là vient que ceux qui se fient aux

livres font comme ceux qui additionnent beaucoup de totaux partiels en un total plus général sans considérer que ces totaux partiels ont été bien calculés ou non ; trouvant finalement une erreur manifeste, et ne suspectant pas leurs premiers fondements, ils ne savent pas comment s'en sortir : ils passent leur temps à voleter à travers leurs livres, comme des oiseaux qui, entrés par la cheminée, se trouvent enfermés dans une pièce et volettent vers la lumière trompeuse des carreaux de la fenêtre, n'ayant pas assez d'esprit pour considérer par où ils sont entrés. [...]
Car les mots sont les jetons des sages, qui ne s'en servent que pour calculer, mais ils sont la monnaie des sots, qui les estiment en vertu de l'autorité d'un Aristote, d'un Cicéron, d'un saint Thomas, ou de quelque autre docteur, qui, en dehors du fait d'être un homme, n'est pas autrement qualifié.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Qu'est-ce qui est vrai ?
2 Suffit-il de parler pour dire la vérité ?
3 À quelle condition le langage peut-il dire la vérité ?

Problématique **18** **La connaissance est-elle un facteur de liberté ?**

Goethe

Faust (1808), trad. G. de Nerval, GF-Flammarion, 1964, pp. 47-48.

Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voilà là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et, depuis dix ans, je promène çà et là mes élèves par le nez. – Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-

même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine !... J'ai si souvent la nuit veillé près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis-je, à ta douce clarté, gravir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée !

Hélas ! et je languis encore dans mon cachot ! Misérable trou de muraille, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde !

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvements de la vie ! Tu le demandes !... Et au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et moisissure, dépouilles d'animaux et ossements de morts !

Délivre-toi ! Lance-toi dans l'espace ! Ce livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit-il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le coup des astres ; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que, par un sens aride, tu voudrais ici t'expliquer les signes divins…

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Que peut celui qui sait ?
2 Que serait une connaissance qui rendrait vraiment puissant ?
3 La connaissance est-elle une prison ?

Problématique **19** **La connaissance doit-elle obéir à la raison ?**

Leibniz

« Discours de la conformité de la foi avec la raison » in *Essais de Théodicée* (1705), GF-Flammarion, 1969.

La distinction qu'on a coutume de faire entre ce qui est au-dessus de la raison, et ce qui est contre la raison, s'accorde assez bien avec la distinction qu'on vient de faire entre les deux espèces de la nécessité. Car ce qui est contre la raison est contre les vérités absolument certaines et indispensables ; et ce qui est au-dessus de la raison, est contraire seulement à ce qu'on a coutume d'expérimenter ou de comprendre. C'est pourquoi je m'étonne qu'il y ait des gens d'esprit qui combattent cette distinction, et que M. Bayle soit de ce nombre. Elle est assurément très bien fondée. Une vérité est au-dessus de la raison, quand notre esprit (ou même tout esprit créé), ne le saurait comprendre : et telle est, à mon avis, la sainte Trinité ; tels sont les miracles réservés à Dieu seul, comme par exemple, la création ; tel est le choix de l'ordre de l'univers, qui dépend de l'harmonie universelle, et de la connaissance distincte d'une infinité de choses à la fois. Mais une vérité ne saurait jamais être contre la raison ; et bien loin qu'un dogme combattu et convaincu par la raison soit incompréhensible, l'on peut dire que rien n'est plus aisé à comprendre, ni plus manifeste que son absurdité. Car j'ai remarqué d'abord que par la raison on n'entend pas ici les opinions et les discours des hommes, ni même l'habitude qu'ils ont prise de juger des choses suivant le cours ordinaire de la nature, mais l'enchaînement inviolable des vérités.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 La raison a-t-elle toujours raison ?
2 Ma raison peut-elle tout comprendre ?
3 En quoi la raison nous serait-elle inaccessible ?

Problématique **20** **La vérité peut-elle ignorer le réel ?**

Nietzsche

Crépuscule des idoles (1888), trad. Hémery, © Gallimard, 1974, p. 79.

On me sera certainement reconnaissant de condenser en quatre thèses cette manière de voir si essentielle et si neuve : ainsi j'en facilite la compréhension et j'en provoque la réfutation.

Première thèse : Les raisons sur lesquelles on se fonde pour qualifier d'apparence « ce » monde-ci établissent au contraire sa

réalité – il est absolument impossible de prouver aucune *autre* sorte de réalité.
Deuxième thèse : Les signes distinctifs que l'on attribue à l'« être-vrai » des choses sont les signes distinctifs du non-être, du *néant* – on a édifié le « monde vrai » en prenant le contrepied du monde réel : c'est en fait un monde d'apparence, dans la mesure où c'est une illusion d'*optique et de morale.*
Troisième thèse : Fabuler un autre monde que le nôtre n'a aucun sens, à moins de supposer qu'un instinct de dénigrement, de dépréciation et de suspicion à l'encontre de la vie ne l'emporte en nous. Dans ce cas, nous nous *vengeons* de la vie en lui opposant la fantasmagorie d'une vie « autre » et « meilleure ».
Quatrième thèse : Diviser le monde en un monde « vrai » et un monde « apparent », soit à la manière du christianisme, soit à la manière de Kant (qui n'est en fin de compte qu'un chrétien *dissimulé*), cela ne peut venir que d'une suggestion de la *décadence*, qu'être le symptôme d'une vie *déclinante…* Le fait que l'artiste place l'apparence plus haut que la réalité ne prouve rien contre cette thèse. Car ici, « l'apparence » signifie encore la réalité *répétée,* mais triée, renforcée, corrigée… L'artiste tragique *n'est pas* un pessimiste, il dit « oui » précisément à tout ce qui est problématique et terrible, il est *dionysien…*

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Peut-on distinguer la vérité et le réel ?
2 En quel sens la vérité peut-elle contredire le réel ?
3 Comment assurer l'identité du vrai et du réel ?

Problématique

21 La science a-t-elle le monopole de la vérité ?

Bernard

Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (1865), Garnier-Flammarion, 1966, pp. 70-71-73.

Si un médecin se figurait que ses raisonnements ont la valeur de ceux d'un mathématicien, il serait dans la plus grande des erreurs et il serait conduit aux conséquences les plus fausses. C'est malheureusement ce qui est arrivé et ce qui arrive encore pour les hommes que j'appellerai des systématiques. En effet, ces hommes partent d'une idée fondée plus ou moins sur l'observation et qu'ils considèrent comme une vérité absolue. Alors ils raisonnent logiquement et sans expérimenter, et arrivent, de conséquence en conséquence, à construire un système qui est logique, mais qui n'a aucune réalité scientifique. Souvent les personnes superficielles se

laissent éblouir par cette apparence de logique, et c'est ainsi que se renouvellent parfois de nos jours des discussions dignes de l'ancienne scolastique. Cette foi trop grande dans le raisonnement, qui conduit un physiologiste à une fausse simplification des choses, tient d'une part à l'ignorance de la science dont il parle, et d'autre part à l'absence du sentiment de complexité des phénomènes naturels. C'est pourquoi nous voyons quelquefois des mathématiciens purs, très grands esprits d'ailleurs, tomber dans des erreurs de ce genre ; ils simplifient trop et raisonnent sur des phénomènes tels qu'ils les font dans leur esprit, mais non tels qu'ils sont dans la nature.
Le grand principe expérimental est donc le doute, le doute philosophique qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative, et d'où dérivent les qualités les plus précieuses pour un investigateur en physiologie et en médecine. Il ne faut croire à nos observations, à nos théories que sous bénéfice d'inventaire expérimental. [...] En un mot, le savant qui veut trouver la vérité doit conserver son esprit libre, calme, et, si c'était possible, ne jamais avoir, comme dit Bacon, l'œil humecté par les passions humaines. Dans l'éducation scientifique, il importerait beaucoup de distinguer [...] le déterminisme qui est le principe absolu de la science d'avec les théories qui ne sont que des principes relatifs auxquels on ne doit accorder qu'une valeur provisoire dans la recherche de la vérité.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 La logique est-elle le modèle de la recherche scientifique ?
2 La méthode scientifique est-elle une garantie de vérité ?
3 Sur quoi repose la vérité scientifique ?

Problématique

22 L'imagination joue-t-elle un rôle dans la connaissance ?

Spinoza

Éthique (1677, posthume), trad. Ch. Appuhn, Garnier-Flammarion, 1965, pp. 222-223.

Car une imagination est une idée qui indique plutôt l'état du Corps humain que la nature du corps extérieur, non distinctement à la vérité, mais confusément ; par où il arrive que l'Âme est dite errer. Quand par exemple nous regardons le soleil, nous imaginons qu'il est distant de nous d'environ deux cents pieds ; en quoi nous nous trompons aussi longtemps que nous ignorons sa vraie distance ; mais, quand elle est connue, l'erreur certes est ôtée, mais non l'imagination, laquelle explique la

nature du soleil en tant qu'elle affecte le corps ; et ainsi, bien que connaissant sa vraie distance, nous n'imaginerons pas moins qu'il est proche de nous. [...] Nous n'imaginons pas le soleil proche parce que nous ignorons sa vraie distance, mais parce que l'Âme conçoit la grandeur du soleil d'une façon qui est en rapport avec l'affection venue au Corps de lui. De même, quand les rayons du soleil, tombant sur la surface de l'eau, parviennent à nos yeux après réflexion, nous l'imaginons comme s'il était dans l'eau, encore que sachant le lieu où il est vraiment ; et les autres imaginations par où l'Âme est trompée, qu'elles indiquent l'état naturel du Corps, ou qu'elles indiquent soit un accroissement, soit une diminution de sa puissance d'agir, ne sont pas contraires au vrai et ne s'évanouissent pas par sa présence. Il arrive bien, quand nous avons à faux peur de quelque mal, que la peur s'évanouisse à l'ouïe d'une nouvelle vraie ; mais il arrive aussi, en revanche, quand nous avons peur d'un mal dont la venue est certaine, que la peur s'évanouisse aussi à l'ouïe d'une nouvelle fausse, et ainsi les imaginations ne s'évanouissent pas par la présence du vrai, en tant que vrai, mais parce qu'il s'en offre de plus fortes qui excluent l'existence présente des choses que nous imaginons [...].

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Que se passe-t-il quand j'imagine ?
2 L'imagination est-elle trompeuse ?
3 L'imagination est-elle mise en échec par la vérité ?

Problématique **23** **Suffit-il d'être certain pour être dans le vrai ?**

Descartes

Les Principes de la philosophie (1647), I, art. 43-45, Librairie Vrin, 1984, pp. 83-84.

Il est certain que nous ne prendrons jamais le faux pour le vrai, tant que nous ne jugerons que de ce que nous apercevons clairement et distinctement ; parce que Dieu n'étant point trompeur, la faculté de connaître qu'il nous a donnée ne saurait faillir, ni même la faculté de vouloir, lorsque nous ne l'étendons point au-delà de ce que nous connaissons. Et quand même cette vérité n'aurait pas été démontrée, nous sommes naturellement si enclins à donner notre consentement aux choses que nous apercevons manifestement, que nous n'en saurions douter pendant que nous les apercevons de la sorte [...].
Il est aussi très certain que, toutes les fois que nous approuvons

quelque raison dont nous n'avons pas une connaissance bien exacte, ou nous nous trompons, ou, si nous trouvons la vérité, comme ce n'est que par hasard, nous ne saurions être assurés de l'avoir rencontrée et ne saurions savoir certainement que nous ne nous trompons point. J'avoue qu'il arrive rarement que nous jugions d'une chose en même temps que nous remarquons que nous ne la connaissons pas assez distinctement ; à cause que la raison naturellement nous dicte que nous ne devons jamais juger de rien, que de ce que nous connaissons distinctement auparavant que de juger. Mais nous nous trompons souvent, pour ce que nous présumons avoir autrefois connu plusieurs choses, et que, tout aussitôt qu'il nous en souvient, nous y donnons notre consentement, de même que si nous les avions suffisamment examinées, bien qu'en effet nous n'en ayant jamais eu une connaissance bien exacte [...].
La connaissance sur laquelle on veut établir un jugement indubitable, doit être non seulement claire, mais aussi distincte. J'appelle claire celle qui est présente et manifeste à un esprit attentif : de même que nous disons voir clairement les objets, lorsque étant présents, ils agissent assez fort, et que nos yeux sont disposés à les regarder. Et distincte celle qui est tellement précise et différente de toutes les autres qu'elle ne comprend en soi que ce qui paraît manifestement à celui qui la considère comme il faut.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Comment puis-je être certain ?
2 À quoi reconnaît-on une connaissance certaine ?
3 La certitude peut-elle être trompeuse ?

Problématique **24** **L'apparence est-elle le reflet de la vérité ?**

Platon

La République (IVe s. av. J.-C.), livre VII, trad. R. Baccou, Garnier-Flammarion, 1966, pp. 273-275.

Maintenant, repris-je, représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête [...].
Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance.

Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un lui vient dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? Si, enfin, en lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ?
– Beaucoup plus vraies, reconnut-il.
– Et si on le force à regarder la lumière elle-même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? n'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?
– Assurément.
– Et si, repris-je, on l'arrache de sa caverne par force, qu'on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu'il sera parvenu à la lumière, pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?
– Il ne le pourra pas, répondit-il ; du moins dès l'abord.
– Il aura, je pense, besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière.
– Sans doute.
– À la fin, j'imagine, ce sera le soleil [...] lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.
– Nécessairement, dit-il.
– Après cela il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière, est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne.
– Évidemment, c'est à cette conclusion qu'il arrivera.
– Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui furent ses compagnons de

captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?
– Si, certes.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Peut-on se fier aux apparences ?
2 Comment savoir la vérité d'un reflet ?
3 Peut-on remonter à la source vraie de toutes les apparences ?

Problématique

25 L'ignorance s'oppose-t-elle à la vérité ?

Montaigne

Essais, tome III (1586-1588), édité par P. Michel, © Gallimard, Le Livre de Poche, 1965, p. 270.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde ou, pour le dire plus hardiment, tous les abus du monde s'engendrent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons réfuter. Nous parlons de toutes choses par précepte et résolution. Le style à Rome portait que cela même qu'un témoin déposait pour l'avoir vu de ses yeux, et ce qu'un juge ordonnait de sa plus certaine science, était conçu en cette façon de parler : « Il me semble ». On me fait haïr les choses vraisemblables quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots, qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions : *À l'aventure*, *Aucunement*, *Quelque*, *On dit*, *Je pense*, et semblables. Et si j'eusse eu à dresser des enfants, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de répondre enquêteuse, non résolutive : « Qu'est-ce à dire ? Je ne l'entends pas. Il pourrait être. Est-il vrai ? » qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la confesser. Iris est fille de Thaumantis. L'admiration [ndt, L'étonnement] est fondement de toute philosophie, l'inquisition [ndt, la recherche] le bout. Voire dea [ndt, Mais en vérité], il y a quelque ignorance forte et généreuse qui ne doit rien en honneur et en courage à la science, ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science que pour concevoir la science.

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 Ignorer, est-ce se tromper ?
2 Faut-il se satisfaire de l'ignorance ?
3 Quand on sait, l'ignorance a-t-elle disparu ?

Problématique **26** **L'opinion publique a-t-elle forcément raison ?**

Platon

La République,
(IVe s. av. J.-C.),
livre VI,
trad. R. Baccou,
GF-Flammarion,
1966, pp. 245-246.

Le traitement que les États font subir aux hommes les plus sages est si dur qu'il n'est personne au monde qui en subisse de semblable […]. Imagine donc quelque chose comme ceci se passant à bord d'un ou de plusieurs vaisseaux. Le patron, en taille et en force, surpasse tous les membres de l'équipage, mais il est un peu sourd, un peu myope, et a, en matière de navigation, des connaissances aussi courtes que sa vue. Les matelots se disputent entre eux le gouvernail : chacun estime que c'est à lui de le tenir, quoiqu'il ne connaisse point l'art, et qu'il ne puisse dire sous quel maître ni dans quel temps il l'a appris. Bien plus, ils prétendent que ce n'est point un art qui s'apprenne, et si quelqu'un ose dire le contraire, ils sont prêts à le mettre en pièces. Sans cesse autour du patron, ils l'obsèdent de leurs prières, et usent de tous les moyens pour qu'il leur confie le gouvernail ; et s'il arrive qu'ils ne le puissent persuader, et que d'autres y réussissent, ils tuent ces derniers ou les jettent par-dessus bord. Ensuite ils s'assurent du brave patron, soit en l'endormant avec de la mandragore, soit en l'enivrant, soit de toute autre manière ; maîtres du vaisseau, ils s'approprient alors tout ce qu'il renferme et, buvant et festoyant, naviguent comme peuvent naviguer de pareilles gens ; en outre, ils louent et appellent bon marin, excellent pilote, maître en l'art nautique, celui qui sait les aider à prendre le commandement – en usant de persuasion ou de violence à l'égard du patron – et blâment comme inutile quiconque ne les aide point : d'ailleurs, pour ce qui est du vrai pilote, ils ne se doutent même pas qu'il doit étudier le temps, les saisons, le ciel, les astres, les vents, s'il veut réellement devenir capable de diriger un vaisseau ; quant à la manière de commander, avec ou sans l'assentiment de telle ou telle partie de l'équipage, ils ne croient pas qu'il soit possible de l'apprendre, par l'étude ou par la pratique, et en même temps l'art du pilotage. Ne penses-tu pas que sur les vaisseaux où se produisent de pareilles scènes le vrai pilote sera traité par les matelots de baveur aux étoiles, de vain discoureur et de propre à rien ?

Avez-vous compris l'essentiel ?

1 De quelle légitimité peut se réclamer l'opinion publique ?
2 En politique, est-il raisonnable de se passer des sages ?
3 Peut-on ignorer l'existence de l'opinion publique ?

Liste des problématiques

Les problématiques apparaissent dans plusieurs dialogues et sont pour la plupart illustrées par un texte portant le même numéro que la problématique.
Ne l'oublions pas, ces problématiques se recoupent parfois. Elles peuvent donc se remplacer les unes les autres, ou se cumuler en une même proposition.

1 **Peut-on dire « à chacun sa vérité » ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 • Texte : Kierkegaard

2 **Peut-on avoir une opinion personnelle ?**
• Dialogues 1, 2, 4, 5, 6, 8 • Texte : Adorno

3 **La connaissance implique-t-elle nécessairement la conscience ?**
• Dialogues 1, 5, 6, 7, 8 • Texte : Locke

4 **Peut-on connaître sans juger ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 5, 6 • Texte : Lagneau

5 **La connaissance doit-elle nécessairement servir à quelque chose ?**
• Dialogues 3, 4, 6, 8 • Texte : Comte

6 **La connaissance ne vise-t-elle que la vérité ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8 • Texte : Leibniz

7 **Toute vérité est-elle bonne à dire ?**
• Dialogues 1, 2, 4, 6, 8 • Texte : Jankélévitch

8 **Toutes les opinions sont-elles recevables ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 4, 6, 8

9 **L'expérience conditionne-t-elle la connaissance ?**
• Dialogues 1, 3, 5, 6, 8 • Texte : Kant

10 **Faut-il ressentir pour connaître ?**
• Dialogues 1, 3, 5, 7 • Texte : Freud

11 **Connaître, est-ce cesser de croire ?**
• Dialogues 1, 3, 4, 5, 7, 8 • Texte : Hume

12 **L'erreur n'est-elle due qu'à l'ignorance ?**
• Dialogues 1, 2, 4, 6, 7, 8 • Texte : Freud

13 **L'opinion constitue-t-elle un obstacle à la connaissance ?**
• Dialogues 1, 2, 4, 6, 8 • Texte : Bachelard

14 **Est-il nécessaire de douter pour connaître ?**
• Dialogues 1, 3, 4, 6, 8 • Texte : Descartes

15 **La vérité est-elle un concept nécessaire ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 4, 7, 8 • Texte : Nietzsche

16 **La vérité existe-t-elle ou faut-il l'inventer ?**
• Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Diderot

17 **La vérité est-elle prisonnière du langage ?**
• Dialogues 1, 4, 5, 6, 7 • Texte : Hobbes

18 **La connaissance est-elle un facteur de liberté ?**
• Dialogues 2, 6, 7, 8 • Texte : Goethe

19 **La connaissance doit-elle obéir à la raison ?**
• Dialogues 2, 4, 5, 6 • Texte : Leibniz

20 **La vérité peut-elle ignorer le réel ?**
• Dialogues 3, 5, 6, 7, 8 • Texte : Nietzsche

21 **La science a-t-elle le monopole de la vérité ?**
• Dialogues 3, 5, 6 • Texte : Bernard

22 **L'imagination joue-t-elle un rôle dans la connaissance ?**
• Dialogues 3, 5, 6, 7, 8 • Texte : Spinoza

23 **Suffit-il d'être certain pour être dans le vrai ?**
• Dialogues 3, 4, 7, 8 • Texte : Descartes

24 **L'apparence est-elle le reflet de la vérité ?**
• Dialogues 4, 7 • Texte : Platon

25 **L'ignorance s'oppose-t-elle à la vérité ?**
• Dialogues 4, 6 • Texte : Montaigne

26 **L'opinion publique a-t-elle forcément raison ?**
• Dialogues 2, 4, 7, 8 • Texte : Platon

Liste des remarques méthodologiques

Deux catégories de remarques méthodologiques sont utilisées au fil des dialogues : obstacle et résolution. Les différents obstacles ou résolutions établis sont parfois assez proches les uns des autres. Ils se recoupent, et peuvent donc se remplacer, ou cumuler en un même endroit.

❗ Obstacles

1 **Glissement de sens :** dialogues 1, 2, 4, 8
Transformation d'une proposition ou d'une idée, s'effectuant subrepticement et insensiblement, par la conversion de cette idée ou de cette proposition en une formulation voisine proche, mais de sens substantiellement différent.
Exemple : Transformer la proposition « Chacun ses opinions » par la proposition « On a le droit à ses opinions ». La seconde proposition implique une notion de légitimité de l'opinion que ne contient pas nécessairement la première.
(Voir *Précipitation, Emportement émotionnel*)

2 **Indétermination du relatif :** dialogues 1, 4, 7, 8
Refus de répondre, d'expliquer une idée ou de mettre à l'épreuve son sens, en invoquant la multiplicité indéterminée des points de vue subjectifs possibles, fréquemment induits par « ça dépend », « c'est selon », « c'est plus compliqué que cela »…
Exemple : À la question « La vérité est-elle un concept utile ? », répondre simplement que cela dépend de chacun et du point de vue d'où l'on se place.
(Voir *Concept indifférencié*)

3 **Fausse évidence :** dialogues 3, 5, 6
Fait de considérer comme indiscutable un lieu commun, un propos banal, justifié d'emblée par son apparente évidence, laquelle relève en fait de la prévention, du préjugé ou de l'absence de pensée.
Exemple : Considérer d'emblée pour acquise la proposition suivante : « Il n'y a pas une vérité mais plusieurs. » On pourrait se demander alors pourquoi on utilise le même terme de vérité.
(Voir *Certitude dogmatique, Alibi du nombre, Emportement émotionnel, Opinion reçue*)

4 **Certitude dogmatique :** dialogues 2, 3, 6
Attitude de l'esprit qui juge incontestable une idée particulière et se contente de l'énoncer hâtivement, voire de la réitérer, sans chercher à la justifier, sans en creuser les présupposés et les conséquences, sans tenter de la mettre à l'épreuve ni envisager une hypothèse contraire. Défaut de la pensée qui interdit toute possibilité de problématique.
Exemple : Affirmer que « L'ignorance s'oppose à la connaissance » sans envisager en quoi « L'ignorance consciente permet d'apprendre ».
(Voir *Emportement émotionnel, Fausse évidence, Opinion reçue, Idée réductrice*)

5 **Alibi du nombre :** dialogues 1, 7, 8

Allégation d'une prétendue multiplicité dont l'évocation est censée confirmer indubitablement une proposition exprimée au préalable.

Exemple : « Tout le monde est d'accord : on a le droit à ses propres opinions ». Le nombre dans sa généralité ne prouve rien en soi, à moins à la rigueur d'être précisé ou explicité.
(Voir *Certitude dogmatique, Fausse évidence, Opinion reçue*)

6 **Opinion reçue :** dialogues 2, 5, 7

Fait d'admettre une idée ou une proposition pour la seule raison qu'elle serait validée par l'autorité de la tradition, d'une habitude, du milieu social, d'un spécialiste, reconnu ou non, ou par l'évidence d'une quelconque « nature éternelle ».

Exemple : Affirmer la proposition « À chacun sa vérité » en la justifiant par les expressions suivantes « L'histoire nous prouve que… », « Depuis l'Antiquité les hommes savent que… », « Le philosophe untel dit que… » ou bien « La société est fondée sur l'idée que… », en guise de toute explication.
(Voir *Alibi du nombre, Certitude dogmatique, Emportement émotionnel, Fausse évidence, Idée réductrice, Précipitation*)

7 **Précipitation :** dialogues 2, 4, 6, 8

Attitude consistant à formuler une réponse hâtive, voire peu claire, sans avoir au préalable pris la peine d'identifier les divers facteurs pouvant intervenir dans la résolution de la question à traiter. Entraîne un risque de confusion et de contresens.

Exemple : À la question « La vérité est-elle un concept nécessaire ? », répondre « À chacun sa vérité », sans prendre le temps de se demander en quoi la vérité serait ou non une nécessité, en quoi sa multiplicité répondrait à la question.
(Voir *Glissement de sens, Certitude dogmatique, Emportement émotionnel*)

8 **Emportement émotionnel :** dialogues 1, 3, 5, 7

Moment de la réflexion où nos convictions nous conduisent à refuser l'analyse et la mise à l'épreuve de nos propos, afin de poursuivre notre discours sans envisager d'autres possibilités de sens.

Exemple : Lorsque je soutiens l'idée « Nos opinions nous appartiennent » et que, lancé dans mon discours, je ne réponds pas à l'objection suivante : « L'opinion ignore ses origines, elle est étrangère à elle-même », soit parce que je refuse de répondre aux objections qui me sont faites, soit parce que je ne prends pas le temps de les formuler moi-même.
(Voir *Certitude dogmatique, Concept indifférencié, Fausse évidence, Idée réductrice*)

9 **Exemple inexpliqué :** dialogues 1, 7, 8

Utilisation abusive d'un exemple consistant à considérer que sa seule formulation sous forme narrative, ou même sa simple évocation, suffit à justifier une idée ou une thèse, sans que soit fournie l'analyse qui permettrait de démontrer l'intérêt et la portée de l'exemple en question.

Exemple : Lorsque pour défendre l'idée que « Nous inventons la connaissance », je mentionne en guise d'exemple le nom d'Einstein, sans autre forme d'explication.
(Voir *Concept indifférencié, Fausse évidence, Idée réductrice*)

10 **Concept indifférencié :** dialogues 3, 5, 6, 7

Utilisation imprécise et tronquée d'un concept, ayant pour conséquence d'engendrer une proposition qui n'est pas poussée jusqu'au bout, à la fois dans l'exploration de ses présupposés implicites et dans l'analyse de ses diverses conséquences possibles. La position adoptée n'est donc pas assumée dans sa logique argumentative complète.

Exemple : « Il n'y a pas de connaissance sans raison ». Mais le terme raison renvoie-t-il ici à l'idée de cause, à l'idée de raisonnement, à l'idée de sens, à l'idée de conscience ? La proposition varie énormément selon les diverses interprétations attendues, produisant différents sens qui peuvent radicalement s'opposer.
(Voir *Certitude dogmatique, Précipitation*)

11 **Idée réductrice :** dialogues 2, 3, 6

Fait de choisir arbitrairement et de défendre un point de vue unique, qui s'avère incapable de prendre en compte l'ensemble des données d'une question ou d'un concept, en l'amputant ainsi de ses véritables enjeux. Justification d'une idée particulière, mais absence de position critique.

Exemple : À la question « Faut-il défendre ses opinions ? », répondre oui et travailler uniquement à l'élaboration de ce point de vue, sans évoquer en quoi cette position borne la réflexion.
(Voir *Certitude dogmatique, Emportement émotionnel, Fausse évidence, Opinion reçue*)

12 **Incertitude paralysante :** dialogues 2, 8

Attitude de l'esprit inhibé dans la progression de sa réflexion, parce que deux ou plusieurs options contradictoires se présentent à lui, sans qu'aucune ne réussisse d'emblée à emporter son adhésion et sans qu'il ose se risquer à analyser les thèses en présence ou à articuler une problématique.

Exemple : Énoncer premièrement l'idée qu'« Il faut défendre ses opinions », énoncer plus tard que « L'intelligence, c'est savoir changer d'opinion », puis simplement dire que l'on hésite entre les deux propositions, pour en conclure que le problème est difficile et que l'on ne peut pas trancher.
(Voir *Concept indifférencié, Difficulté à problématiser*)

13 **Illusion de synthèse :** dialogues 3, 6, 7

Refus de considérer séparément deux ou plusieurs composantes d'une idée en les maintenant dans une unité factice, ce qui empêche d'évaluer adéquatement leur dimension conflictuelle et de formuler une problématique prenant en charge ces divers aspects. Résolution superficielle d'une contradiction.

Exemple : La proposition « En chacun, les opinions et les sentiments vont bien ensemble ». Il s'agit ici d'expliquer en quoi l'un et l'autre peuvent concorder mais aussi en quoi ils peuvent être en contradiction.
(Voir *Difficulté à problématiser, Perte de l'unité*)

14 Perte de l'unité : dialogues 1, 3, 5, 7, 8

Oubli du lien entre les différents éléments constitutifs d'une réflexion, au profit d'une approche parcellaire et pointilliste et au détriment d'une prise en considération de l'unité d'ensemble du propos. Rupture de cohérence dans un développement d'idées.

Exemple : Pour répondre à la question « Avons-nous le droit d'exprimer ce que nous croyons vrai ? », traiter l'aspect juridique et intellectuel, voire élaborer une problématique à ce propos, puis aborder l'angle moral de la question sans se soucier de relier ce nouvel aspect au travail déjà effectué.
(Voir *Difficulté à problématiser, Illusion de synthèse, Idée réductrice*)

15 Paralogisme : dialogues 3, 4, 6

Transgression, au cours d'une argumentation, des règles de base de la logique, sans prise de conscience ni justification de cette transgression.

Exemple : Affirmer « Une vérité valable pour un individu l'est pour tous » sans montrer ou justifier pourquoi dans ce cas le singulier devient d'office universel, opération qui en soi est contraire aux lois de la logique.
(Voir *Fausse évidence*)

16 Difficulté à problématiser : dialogues 2, 6, 7, 8

Insuffisance d'une réflexion qui, lorsqu'elle rencontre deux ou plusieurs propositions contradictoires sur un sujet donné, hésite ou se refuse à les articuler ensemble. Elle oscille dès lors entre l'une et l'autre, voire simplement les accole, sans chercher à les traiter et à les relier véritablement en produisant une problématique.

Exemple : Les propositions « Tout homme a le droit d'exprimer ses opinions » et « Certaines opinions devraient être interdites d'expression » sont énoncées tour à tour, ou accolées. On conclut simplement à une impossibilité de trancher, sans les articuler ensemble sous la forme d'une problématique, ce qui permettrait de vérifier sur quelle notion pivote l'opposition entre les deux propositions. Ainsi l'on pourrait proposer la formulation suivante : « On peut exprimer ses opinions dans la mesure où elles ne contreviennent pas à la loi ou à l'obligation morale de ne pas heurter son prochain. »
(Voir *Illusion de synthèse, Idée réductrice*)

☼ Résolutions

1 Suspension du jugement : dialogues 2, 7, 8

Mise de côté temporaire de tout parti pris, afin d'énoncer et d'étudier les diverses possibilités de lecture d'une thèse ou d'une problématique.

Exemple : Même si l'on pense que « Chacun a le droit d'exprimer ses opinions », suspendre sa conviction afin d'étudier et de problématiser la question.
(Voir *Position critique, Penser l'impensable*)

2 Achèvement d'une idée : dialogues 1, 2, 4, 6, 7, 8

Étude et prise en charge des éléments importants d'une thèse, reconnaissance de ses présupposés ou de ses conséquences, explication de ses différents sens ou nuances.

Exemple : Si l'on énonce l'idée « La connaissance libère l'homme », montrer les différents sens du terme « connaissance » comme relevant des sens, de la raison, de la conscience, ou de la convention, ou bien opter pour un de ces sens, en le précisant et en explicitant ses conséquences.
(Voir *Problématique accomplie, Introduction d'un concept opératoire*)

3 Position critique : dialogues 1, 5, 7, 8

Soumettre à des questions ou à des objections une thèse, afin de l'analyser et de vérifier ses limites, ce qui permet de préciser son contenu, d'approfondir la compréhension de ses présupposés et de ses conséquences, et d'articuler une problématique.

Exemple : Si l'on énonce l'idée « La vérité est un concept nécessaire », objecter que la vérité peut représenter une négation du singulier, une négation du réel, une négation de la subjectivité, et répondre à ces objections.
(Voir *Suspension du jugement, Penser l'impensable*)

4 Penser l'impensable : dialogues 2, 6, 7

Imaginer et formuler une hypothèse, en analyser les implications et les conséquences, même si nos convictions *a priori* et notre raisonnement initial semblent se refuser à cette possibilité. Accepter une hypothèse qui s'impose à nous par la démonstration, même si intuitivement elle nous semble inacceptable.

Exemple : Si l'hypothèse de départ est l'idée que « La connaissance libère l'homme », tenter de justifier la position inverse : « La connaissance est une entrave à l'existence ».
(Voir *Suspension du jugement, Position critique*)

5 Exemple analysé : dialogues 1, 6, 7, 8

Citer ou inventer, puis expliquer un exemple mettant en situation une problématique ou un concept, afin de les étudier, de les expliquer ou d'en vérifier la validité.

Exemple : Si l'on veut défendre l'idée que « La vérité est un concept dangereux », on peut citer l'exemple de l'intégrisme religieux, et montrer comment la vérité sert de justification à l'imposition d'une idéologie toute faite, au détriment de la pensée et de la liberté individuelle.
(Voir *Achèvement d'une idée, Introduction d'un concept opératoire*)

6 **Introduction d'un concept opératoire :** dialogues 1, 3, 4, 5, 6, 7

Introduction dans la réflexion d'une nouvelle notion ou idée permettant d'articuler une problématique ou d'éclairer le traitement d'une question.
Le rôle de ce concept est d'éviter tout relativisme vide de sens comme « ça dépend », d'éclaircir les hypothèses et d'établir des liens entre les idées.

Exemple : Pour justifier l'idée « La connaissance libère l'homme », introduire le concept de « conscience » et l'expliciter.
(Voir *Achèvement d'une idée, Problématique accomplie*)

7 **Problématique accomplie :** dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Mise en rapport concise de deux ou plusieurs propositions distinctes ou contradictoires sur un même sujet, afin d'articuler une problématique ou de faire émerger un concept. La problématique peut prendre soit la forme d'une question, soit celle d'une proposition exprimant un problème, un paradoxe ou une contradiction.

Exemple : Pour traiter la question de la vérité, formuler deux propositions « La vérité est un principe universel » et « La vérité est un concept subjectif », puis articuler une problématique sous forme de question : « La vérité est-elle accessible à l'individu ? », ou sous forme d'affirmation : « Le concept de vérité est en chaque homme l'accès privilégié du singulier à l'universel. »
(Voir *Achèvement d'une idée, Introduction d'un concept opératoire*)

Index des notions-outils

Les numéros renvoient aux dialogues.

Les notions-outils sont généralement présentées en relation avec d'autres notions-outils de nature contraire ou voisine, afin de les mettre en valeur et d'en préciser le sens et l'utilisation.

Abrstrait (6)
Adéquation (5)
Absolu (7)
Adéquat (5)
Analyse (6)

Certitude (1)
Comprendre (2)
Concept (1)
Concret (6)
Conforme (5)
Conformisme (8)
Connaissance (6)
Connaître (6)
Conscience (1)
Contradiction (7)
Critère (3)
Critique (8)
Croyance (4)

Déduction (4)
Déterminé (8)
Dialectique (4)
Dogmatisme (8)
Doute (1)

Empirisme (7)
Erreur (8)
Évidence (3)
Exemple (1)
Expérience (3)
Expliquer (2)

Finalité (7)

Hypothèse (3)

Idéal (5)
Idée (1)
Illusion (8)
Imagination (5)
Impression (5)
Immédiat (4)
Inconscience (7)
Intention (7)
Interprétation (2)
Irrationnel (4)

Jugement (8)

Liberté (2)
Logique (4)

Mensonge (1)

Objectif (5)
Observation (7)
Opinion (1)
Opposition (7)

Particulier (7)
Passion (5)
Personnel (6)
Pouvoir (7)
Pratique (3)
Préjugé (4)
Preuve (3)
Problématique (2)

Raison (4)
Rationnel (4)
Réalisme (3)
Réalité (3)
Réel (3)
Relatif (7)
Relativisme (7)

Sagesse (6)
Savoir (6)
Scepticisme (8)
Sens (2)
Sensation (5)
Sensibilité (5)
Spéculation (3)
Subjectif (5)
Synthèse (6)

Théorique (3)

Universel (7)
Utilitarisme (3)

Valeur (6)
Vérité (1)

Réponses aux questions sur les textes

Texte 1 — Kierkegaard

1- Oui, et même essentielle puisqu'elle renvoie à la liberté comme à ce qui rend la vérité vivante ou agissante.

2 - Certes, mais « pour tous » signifie aussi « pour chacun » : ce n'est pas seulement une question de nombre ou d'universalité, mais aussi de qualité, la qualité que donne notre volonté individuelle à la vérité.

3 - Il suffit qu'elle soit devenue mienne, à force de reconnaissance, d'acceptation et de pénétration, au sens concret, existentiel, et non abstrait, uniquement intellectuel.

Texte 2 — Adorno

1- Non. Même les connaissances les plus sûres supposent bon nombre d'idées acceptées sans aucun examen, ne serait-ce que pour se conformer aux coutumes.

2 - Qu'elle soit individuelle ou collective, il s'agit toujours de ce qui tient lieu de vérité, et qui n'est rien d'autre que l'expression du pouvoir de la société.

3 - Ce qui trace la frontière entre l'opinion saine et l'opinion malade n'est pas l'évidence qui devrait s'imposer, mais l'arbitraire dominant du moment, celui de l'autorité sociale.

Texte 3 — Locke

1 - Seulement la connaissance que Locke appelle « actuelle » : lorsqu'on est conscient du rapport des idées entre elles, ou de leur convenance ou disconvenance.

2 - Parce que l'entendement ne pouvant considérer avec attention qu'un seul objet à la fois, nous ne pouvons simultanément avoir présentes à la conscience toutes les choses que nous pouvons connaître. Il faut donc recourir à la simple mémoire, et lui donner son assentiment sans plus réfléchir.

3 - Non, car il s'agit d'une connaissance dont la démonstration, la vérification est absente de l'esprit de celui qui la pense, de sorte qu'elle ne semble différer que fort peu d'une simple opinion, d'une croyance sans solidité. Oui, dans le sens où elle est supérieure à la croyance fondée sur le seul témoignage d'autrui, car elle résulte quand même d'une démonstration, bien que cette dernière ait été oubliée.

Texte 4 — Lagneau

1 - C'est affirmer que ce que je connais, positivement ou négativement, est vrai.

2 - Oui. Connaître ne consiste pas seulement à se représenter des choses, mais à affirmer un rapport entre ces choses, et à déterminer la nature de ce rapport, son ordre : identité ou différence, égalité ou inégalité, etc.

3 - Oui, si on appelle connaissance la simple représentation, qu'on ne parvient pas à juger ou que l'on juge confusément. Nous ne faisons alors que subir ce que nous apprenons. C'est au travers du jugement explicite que s'effectue le passage à l'acte de connaître.

Texte 5 — Comte

1 - L'utilité des sciences est incontestable : elles permettent à l'homme d'agir sur la nature. Ainsi une recherche théorique aussi abstraite que les mathématiques est à l'origine du calcul de longitude sans lequel toute navigation serait périlleuse.

2 - Non, cette tendance caractéristique de notre époque était déjà dénoncée par Condorcet : elle limite trop la recherche. Sous couvert d'utilité immédiate, on s'interdit bien des progrès, non seulement dans les sciences mais aussi dans les pratiques les plus techniques.

3 - Nos moyens pour connaître la vérité sont très faibles. Le souci d'utilité ajouterait une contrainte supplémentaire, étouffante pour la vérité.

Texte 6 — Leibniz

1 - On peut en distinguer deux formes générales : la première vient de l'expérience, qui permet de concevoir et de s'instruire. La seconde est celle qui, de cette somme de connaissances, extrait les règles de leurs rapports : connexion ou opposition.

2 - L'expérience m'apprend toujours quelque chose, mais ce que j'apprends ainsi ne suffit pas à garantir à lui seul la vérité de ce qui m'est connu.

3 - Non, s'il s'agit de cette vérité qui consiste dans la seule connaissance des choses. Il faut donc supposer une connaissance de second degré, qui sache non seulement les vérités de l'expérience, mais leur raison, leur sens ou leur cohérence.

Texte 7 — Jankélévitch

1 - Oui. La vérité suppose des circonstances, des temps et des lieux spéciaux où elle pourrait être reçue.

2 - Soit parce qu'elle doit s'inscrire dans une réalité (historique, locale, personnelle) qui ne l'attend pas forcément ; soit parce qu'elle-même ne tombe pas du ciel, d'un seul coup, toute armée : elle se construit lentement.

3 - Cela dépend de choses difficilement prévisibles (l'occasion, la chance, le risque plus ou moins grand), mais aussi de règles générales : on n'apprend pas l'Histoire de la même façon à des enfants et à des étudiants. Les philosophes distinguent plusieurs degrés de vérité, jusqu'à rendre parfois le mensonge préférable.

Texte 9 — Kant

1 - L'expérience est en tout cas le commencement de la connaissance. C'est une condition nécessaire, même si elle n'est pas suffisante.

2 - À vérifier ce qu'on pouvait savoir seulement en partie. En effet, l'expérience confirme (ou infirme) ce qui n'était que théoriquement vrai.

3 - Oui. D'une part les impressions sensibles, qui modifient la teneur de l'expérience. D'autre part l'intellect, qui établit des règles générales.

Texte 10 — Freud

1 - Il peut être l'un ou l'autre. Il est favorable si ce transfert est positif (amour, affection, confiance) et défavorable, nuisant à la progression du patient s'il est négatif (agressivité, méfiance, hostilité).

2 - Un tel effort est malheureusement sans effet, car il ne peut être assez fort pour dominer la propre résistance du malade. Cet effort peut n'être qu'une résistance de plus à la découverte des processus inconscients.

3 - Car toute connaissance exige d'abord une adhésion, une croyance, qui ne se fonde subjectivement, chez l'homme, que sur la confiance. Or celle-ci n'est accordée ordinairement qu'à des personnes aimées, ou qui nous aiment.

Texte 11 — Hume

1 - Oui, car on peut toujours concevoir une idée à laquelle on ne croit pas : par exemple une licorne. Non, car la croyance ne semble pas non plus nécessiter quelque chose de plus – une autre idée ou une autre opération de l'esprit – que ce qui est contenu déjà dans l'idée conçue.

2 - Il n'y a pas d'idée particulière supplémentaire qui permette d'affirmer l'existence d'un objet lui correspondant. C'est uniquement une différence de sentiment qui répond en nous de cette existence et nous fait y adhérer.

3 - Aucun concept n'est utilisé pour exprimer ou justifier cette croyance. Parler de la « force » ou de la « fermeté » d'une idée, c'est user d'une vague analogie, d'une métaphore approximative, non de concepts clairs et distincts, car une idée n'est pas un objet matériel.

Texte 12 — Freud

1 - Parce que nous ignorons en réalité ce que nous prétendons savoir, mais aussi parce que nous comblons ce vide par nos souhaits ou nos désirs. On dit alors que nous nous faisons des illusions.

2 - Il peut arriver qu'une illusion ne soit pas loin de la vérité, comme le rêve alchimiste – la transmutation du plomb en or – dont nous savons, depuis que nous connaissons la formule atomique des métaux, qu'il était raisonnable… sans le savoir ! L'illusion reste toujours dans les limites du possible, aussi éloigné soit-il.

3 - Oui, mais c'est moins la connaissance que la réalité qui peut les dénoncer. Ainsi le délire est un refus radical du réel. Est une erreur ce qui est irréalisable ou en contradiction avec la réalité.

Texte 13 — Bachelard

1 - Dans les faits, c'est possible, mais jamais en droit. C'est l'utilité, non l'exactitude, que cherche l'opinion : elle satisfait un besoin, non une exigence réfléchie.

2 - Toujours, sur le plan de la connaissance, qui est différent de celui de l'action. Ici, il faut non seulement s'en passer mais la surmonter, non seulement la rectifier mais la supprimer.

3 - En posant systématiquement des problèmes : aucun ne se pose tout seul. En apprenant à formuler des questions : aucune n'est évidente ou spontanément claire. En affirmant que rien ne va de soi : n'est fondé que ce que l'on construit.

Texte 14 — Descartes

1 - Parce que nous grandissons et que notre capacité de raisonner grandit avec nous. Nous apprenons alors nos erreurs passées, et devons alors devenir méfiants de ce que nous apprenons.

2 - Non. Connaître est une chose, mais être certain de ce que je sais en est une autre. Sont certaines uniquement les choses dont je ne peux pas douter.

3 - Oui. Et cela tient à l'urgence inhérente à l'action, qui ne nous laisse jamais le temps de mettre en doute les opinions que nous avons à mettre en pratique. L'action doit s'en tenir à ce qui est vraisemblable et s'y tenir en dépit du doute.

Texte 15 — Nietzsche

1 - La vérité ne rend l'homme ni heureux, ni vertueux. Elle peut même être dangereuse et nuisible.

2 - Ce serait alors un mauvais plutôt qu'un bon caractère. L'indépendance de l'esprit ressemble à la ruse et à la dureté d'âme, plus qu'à la gentillesse.

3 - C'est la liberté, plus que la curiosité de savoir. L'érudition demande finesse, souplesse et gentillesse, mais le bon philosophe, dit Stendhal, est plutôt comme un banquier riche, et dur en affaires – conditions nécessaires pour « voir clair dans ce qui est ».

Texte 16 — Diderot

1 - Oui, s'il s'agit, comme dans une mise en scène théâtrale, d'accorder la pratique des personnes et des choses au modèle imaginé.

2 - La cohérence, la conformité, intrinsèques à toute forme de vérité.

3 - Le risque est à courir : saisir la pure nature des choses, la poésie profonde de ce qui existe, demande de toute façon beaucoup d'art. L'art de l'illusion crée la vérité en la sublimant.

Texte 17 — Hobbes

1 - Jamais les choses en elles-mêmes, qui ne sont ni vraies ni fausses. On peut se tromper en supposant faussement ce qui n'arrive pas, mais c'est toujours ce jugement ou cette proposition qui sera faux, non ce qui arrive ou pas.

2 - Oui, en un sens : la vérité ne s'attribue jamais qu'à des paroles, elle ne se déploie que sur le terrain du langage. Mais non, si l'on entend par là que toute parole est nécessairement vraie.

3 - Si et seulement si, comme lorsqu'on calcule, on est attentif à toutes les opérations, à toutes les définitions. Les sots se servent des définitions comme nous nous servons de l'argent : sans vérifier sa teneur ou sa valeur puisqu'il suffit aux échanges.

Texte 18 — Goethe

1 - Peu de choses. Le gouvernement de quelques élèves, sans doute, mais nulle puissance réelle : ni richesse, ni honneur, ni même faire le bien.

2 - La magie. Un savoir qui serait un pouvoir, une connaissance vivante et dynamique qui donne un accès direct à la nature.

3 - Oui, si elle est un savoir académique, livresque, impuissant et mort : misérable cachot, qui ne montre le monde que de l'intérieur des hauts murs du savoir dont nous héritons.

Texte 19 — Leibniz

1 - Oui. Parce qu'une connaissance irrationnelle serait absurde, à moins d'appeler ainsi ce qui va seulement contre nos habitudes ou ce que nous n'arrivons pas à comprendre.

2 - Non, puisque je ne peux pas tout savoir. Oui, car je comprends très bien que je ne puisse pas tout comprendre !

3 - Lorsqu'il s'agit de l'ordre de l'univers, de l'harmonie universelle, de l'enchaînement inviolable des vérités, qui exigent la connaissance distincte d'une infinité de choses à la fois.

Texte 20 — Nietzsche

1 - Cette question se fonde sur le fait que nous distinguons la réalité et l'apparence, cette dernière décrétée fausse. Or nous n'avons pas d'autre monde que ce qui apparaît.

2 - Au sens où elle nie la réalité de ce réel, au profit d'un au-delà, comme dans le christianisme ou l'idéalisme.

3 - En disant oui à la vie, en l'acceptant comme elle se donne, aussi terrible soit-elle. C'est ce qui fait la valeur de l'œuvre d'art tragique.

Texte 21 — Bernard

1 - Non. Logique et mathématique n'épuisent pas la réalité scientifique. Le travail expérimental suppose qu'on ne s'en tienne pas au seul raisonnement abstrait.

2 - Oui, si et seulement si cette méthode est saisie à la fois dans son principe moteur – le doute –, et dans sa conséquence – la vérification expérimentale.

3 - Sur le déterminisme. Le problème est toutefois de séparer ce principe universel des choses des principes plus restreints qui lui ressemblent tout en le masquant.

Texte 22 — Spinoza

1 - Lorsque j'imagine, je perçois les choses non seulement comme elles sont, mais comme elles affectent mes yeux et mon intellect.

2 - L'imagination ne me trompe pas si je sais quelle sorte de connaissance elle est : un renseignement sur l'état de mon corps, sur mes sentiments actuels. Même si on la sait fausse, la chose imaginée est toujours présente à l'esprit.

3 - Non. Seule une autre imagination particulière, plus forte ou plus probable que la précédente, peut repousser cette dernière en la remplaçant.

Texte 23 — Descartes

1 - Je suis certain quand j'affirme ce que je sais et rien de plus. Lorsque jugement et volonté sont capables de s'en tenir à la seule connaissance.

2 - À la clarté et à la distinction : celles des choses ainsi connues mais aussi celles de l'esprit qui les connaît.

3 - Oui : il arrive que notre connaissance soit insuffisante ou confuse. Mais le plus souvent, c'est la mémoire qui habille le souvenir d'une autorité qu'il n'a pas : en donnant son assentiment à des connaissances insuffisamment examinées.

Texte 24 — Platon

1 - En tant que simples spectateurs du monde, rien ne peut assurer la vérité de ce que nous regardons. C'est la même illusion que le cinéma exploite : lorsque dans le noir, sans bouger, nous observons uniquement le déroulement des images.

2 - Très progressivement et très péniblement, on peut apprendre à voir, en habituant nos yeux et surtout notre esprit à saisir correctement la réalité des choses : pas de reflets sans réflexion.

3 - Oui, bien que ce soit très difficile. Elle serait comme le soleil, dont les seuls jeux de lumière produisent aussi bien les ombres, le clair-obscur, les illusions et les mirages, tandis que sa perception directe nous éblouit et nous aveugle.

Texte 25 — Montaigne

1 - Non, et même au contraire, car l'ignorance nous met en garde contre les dangers de la certitude.

2 - Non. Si on se contente de les déclarer, ignorance et certitude sont toutes les deux insuffisantes, bien que l'ignorance soit plus près de la vérité.

3 - Non. Savoir, c'est s'étonner et chercher, donc savoir seulement un peu mieux pourquoi et comment on ignore.

Texte 26 — Platon

1 - De la légitimité qui résulte du nombre, de la violence, de la persuasion.

2 - Oui et non. Oui si l'on estime qu'il n'y a pas de science du commandement ; non si l'on estime que l'art de commander demande un long apprentissage.

3 - Non, car nous sommes tous sur le même bateau. Que nous ayons tort ou raison, avec ou contre l'opinion publique, nous partageons la responsabilité de la vie en société.

Philosopher, c'est avant tout savoir questionner, construire un raisonnement, et penser par soi-même…

Par une approche originale, L'Apprenti Philosophe vous initie à cette démarche à travers les grands thèmes du programme.

Voici donc, pour s'interroger sur l'opinion, la connaissance et la vérité :

- **Des dialogues entre un « maître » et un « apprenti philosophe », qui dégagent les problématiques essentielles et les erreurs à éviter.**
- **Des citations, un résumé, et les définitions des notions à connaître, après chaque dialogue.**
- **Dans une seconde partie, des textes d'auteurs, associés aux différentes problématiques, pour approfondir la réflexion.**

En prolongement du cours, ou pour préparer un devoir :
L'Apprenti Philosophe, un outil original
pour apprendre à penser par soi-même
et réussir en philosophie !

Titres déjà parus :

- **La conscience, l'inconscient et le sujet**
- **L'opinion, la connaissance et la vérité**
- **La raison et le sensible**
- **L'art et le beau**
- **L'État et la société**
- **Liberté et déterminisme**

ISBN 2 09 184480-2

782091 844800

NATHAN

GRAPHIR DESIGN